

# L'expédition d'Égypte, une entreprise des *Lumières*, 1798-1801, Paris, Académie des Sciences, 1999, 436 p.

**Marianne Mahn-Lot**

DANS **ANNALES. HISTOIRE, SCIENCES SOCIALES** 2001/3 56e année , PAGES XX À XX  
ÉDITIONS ÉDITIONS DE L'EHESS

ISSN 0395-2649

ISBN 9782713213939

Date de mise en ligne : 01/06/2001

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-annales-2001-3-page-XX?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de l'EHESS.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## Comptes rendus

**Irad MALKIN**, *The Returns of Odysseus. Colonization and Ethnicity*, Berkeley, University of California Press, 1998, 331 p.

Depuis son premier ouvrage, *Religion and Colonization in Ancient Greece*<sup>1</sup>, Irad Malkin construit une œuvre remarquable d'historien non pas tant du « monde colonial » grec que des pratiques et représentations de l'expansion grecque et des fondations de cités en Méditerranée. Un deuxième livre, *Myth and Territory in the Spartan Mediterranean*<sup>2</sup> avait ouvert des perspectives originales, d'une part en introduisant Sparte dans l'histoire de la colonisation grecque, d'autre part en montrant que l'importance particulière des mythes légitimant l'appropriation territoriale dans la « Méditerranée spartiate » découlait du statut même de Sparte, cité récente dont la fondation était pensée à la fois sur le mode du retour (les Héraclides) et de la conquête (les Doriens). C'est pratiquement l'antithèse de ces mythes de légitimation que son dernier ouvrage explore en suivant les parcours des *nostoi*, ces récits de retours de la guerre de Troie qui imposent à quelques héros un détour généralement temporaire en Méditerranée occidentale : Ulysse le premier, bien

entendu, mais aussi Epéios et Philoctète, Néoptolème et Diomède. Ceux-ci règnent sur des peuples locaux, établissent des dynasties, fondent des établissements ou laissent des reliques, bref deviennent, aux yeux des Grecs, les fondateurs de l'identité historique des Latins ou des Étrusques, des Thesprotes d'Épire ou des Chônes de Basilicate. Ces récits sont souvent considérés comme des inventions bien postérieures à l'époque de la fondation des cités coloniales, destinées avant tout à donner un passé grec à certaines régions pour mieux en justifier la conquête ou affirmer la supériorité grecque. I. Malkin prend le contre-pied de cette conception en démontrant que certains au moins des *nostoi* peuvent remonter aux tout premiers temps de la présence grecque en Occident, et que leur fonction légitimatrice de conquêtes est en réalité un retournement, à partir du v<sup>e</sup> siècle, de leur sens premier : celui-ci en effet, à l'époque archaïque, était de délimiter un champ culturel et historique intermédiaire entre les Grecs (établis dans les cités mais aussi au sein des populations locales) et les élites des sociétés en contact avec eux, non sur le mode trop vague et toujours à sens unique de l'« acculturation », mais par un ensemble d'échanges de représentations en jeu de miroirs où

## COMPTES RENDUS

chacun cherche en fait à s'adapter à l'image supposée que l'autre aurait de lui.

Pour ce faire, I. Malkin développe dès l'introduction quelques idées-force qui sous-tendent toute son analyse. Comme dans son précédent ouvrage, sa démarche illustre en premier lieu une conception fructueuse du mythe historique non comme simple reflet ou justification d'une réalité qu'il travestit *a posteriori*, mais bien comme principe d'interprétation et d'organisation de la réalité, donc comme facteur actif de l'histoire. L'auteur cherche aussi, pour évaluer le degré de connaissance du mythe et ses formes de transmission et d'expression aux hautes époques, à prendre ses distances vis-à-vis du recours privilégié aux références littéraires. Ainsi, la plupart des exploits prêtés à Ulysse ou aux autres *nostoi* sur les rivages méditerranéens prennent racine dans des récits qui n'appartiennent pas aux grands textes canoniques comme l'*Odyssée* (mais auxquels l'*Odyssée* fait parfois allusion sous forme de versions alternatives ou de suites des parcours d'Ulysse) et qui ne prennent que tardivement forme littéraire (voire jamais, à notre connaissance), sans que cela autorise pour autant à leur nier toute existence antérieure. De même, à défaut d'une *Odyssée* déjà élaborée, seul un ensemble de représentations odysseïennes solidement constitué peut rendre compte d'une réalité aussi importante que le culte d'Ulysse et ses remarquables offrandes de trépieds des IX<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles dans la grotte de Polis à Ithaque, culte dans lequel I. Malkin voit, à juste titre, la traduction du rôle central de l'île et de son héros à la fois dans le réseau de relations et d'échanges de la Grèce de l'Ouest et dans les navigations des « capitaines-aristocrates » grecs qui ouvriraient alors les routes de l'Occident.

En second lieu, sa définition de l'ethnicité est aux antipodes d'une lecture ethnique de l'histoire des relations entre les différentes cultures de la Méditerranée archaïque, où l'opposition classique entre « Grecs » et « non-Grecs » apparaît inopé-

rante et trompeuse. Ce n'est en effet qu'à partir du V<sup>e</sup> siècle que l'identité est conçue par les Grecs eux-mêmes sur un mode oppositionnel tranché, corollaire de l'affirmation de leur supériorité, alors que l'ethnicité archaïque est une représentation nuancée et mobile, procédant par agrégation plutôt que par contraste, où le concept de grécité est des plus flottants ; le « prêt » et l'« adoption » d'un héros grec ne traduisent donc pas une recherche d'hellénisation (au sens traditionnel) du prince, de la dynastie ou de la société concernés, mais plutôt l'intégration dans le seul système déjà très construit de modèles légendaires et de généalogies héroïsantes, bref une sorte de code à vocation universelle où nombre d'élites méditerranéennes pouvaient se reconnaître sans distinction ethnique ou culturelle.

Une autre notion essentielle est celle d'identité périphérique. On quitte là en effet le monde des cités pour celui du *middle ground*, de l'entre-deux entre les fondations grecques et les populations établies alentour, univers fluide où les héros et les mythes « proposés » par les Grecs, pourvu qu'ils ne soient pas ceux de la conquête et de l'appropriation, mais ceux de l'exploration, du passage momentané (d'où la nécessité du retour), d'une certaine marginalité dans l'épopée (Epéios, Philoctète), voire de l'échec (Diomède), peuvent patronner simultanément ou alternativement l'établissement de réseaux d'échanges, l'émergence des élites locales ou l'affirmation culturelle et politique de différentes sociétés face aux cités. Les *nostoi* ne sont pratiquement jamais associés à la fondation de cités grecques, mais à des peuples et des espaces intermédiaires : Ulysse et Néoptolème gravitent autour de Dodone et de la Thesprotie, Philoctète et Epéios hantent des régions tampons entre les territoires de grandes cités et au contact d'établissements cœnotres se développant dans l'arrière-pays (le cap Crimissa et son sanctuaire d'Apollon Alaios entre Crotona et Sybaris ; la Siritide, entre Sybaris et Tarente, où la

fondation de véritables cités avec délimitation de territoires ne s'effectua que dans le dernier tiers du VII<sup>e</sup> siècle). On hésitera cependant à suivre I. Malkin quand il applique cette notion de périphérie aux Étrusques vus par les Grecs de Pithécusses dont l'auteur restreint le champ d'intérêt à la Campanie : on peut en effet se demander, dans un tel cas, qui est périphérique par rapport à l'autre. En fait, si, chez Hésiode, Ulysse est déjà le père de Latinos et Agrios, rois des Tyrrhéniens, ce n'est pas tant en vertu d'une marginalité supposée des sociétés d'Italie centrale par rapport au « centre » campanien, mais bien plutôt parce que celles-ci avaient dès alors atteint un niveau d'organisation et de développement qui leur donnait une visibilité, une identité et une force d'attraction bien plus marquées que celles des autres populations italiennes.

La démonstration de I. Malkin, riche en suggestions heureuses, est dans l'ensemble tout à fait convaincante ; elle éclaire la diversité des relations entre les Grecs et les autres peuples de Méditerranée occidentale, et s'insère dans la tendance actuelle de réévaluation des hautes époques. L'ouvrage présente cependant quelques faiblesses ou paradoxes. La lecture pâtit du recours systématique, pour chaque chapitre et chaque section de chapitre, à un schéma ternaire très académique : présentation détaillée de l'argument/discussion/conclusion reprenant une partie de l'argumentation ; on regrettera que, pour un tel sujet, I. Malkin n'ait pas adopté l'écriture cursive du marin habile à garder son cap tout en multipliant les changements de bord et d'allure. L'auteur consacre aussi de longues pages à discuter de l'oralité et des différentes théories sur la composition et la transmission de l'épopée, par exemple pour prouver que le récit du retour d'Ulysse à Ithaque devait être connu dès le IX<sup>e</sup> siècle avec exactement les mêmes détails que dans l'*Odyssee*, de façon à expliquer les caractéristiques du culte du héros dans la grotte de Polis : ce qui revient, paradoxalement,

à contredire le principe d'autonomie des différentes manifestations du mythe — dans le culte, par l'image, etc. — vis-à-vis du texte, dont l'analyse se réclame pourtant. Mais on regrette surtout que l'ouvrage, qui élucide bien quand, pour quelles raisons et selon quelles modalités les Grecs étaient amenés à englober leurs voisins dans un cadre de références communes, analyse de façon beaucoup plus vague le contexte des sociétés réceptrices, la façon dont elles ont pu influencer le choix de ces références de par leurs caractères propres, et l'usage qu'elles en firent elles-mêmes. Ces sociétés sont trop souvent traitées comme des entités homogènes aux comportements uniformes, alors que l'intégration d'un élément de culture exogène (quand elle est prouvée, ce à quoi les sources grecques ne peuvent suffire) est le fait d'une fraction de la société dans le cadre d'une dynamique particulière qui lui donne son sens. Sans aller jusqu'à une analyse complète de la réception du mythe grec dans l'Italie centrale archaïque, I. Malkin aurait pu tirer parti des études montrant comment la figure d'Ulysse est réinterprétée dans le symbolisme funéraire des princes étrusques au VII<sup>e</sup> siècle et comment la consolidation des cités et la diversification des sociétés ont profondément modifié les conditions d'adoption, d'adaptation et de diffusion du mythe grec dans la région au VI<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Les cas bien particuliers que représentent la Daunie des « princes guerriers », ou encore la Siritide du VII<sup>e</sup> siècle où Grecs et populations locales semblent coexister selon des modalités d'occupation du territoire encore peu claires, mais en tout cas très différentes de celles qui prévalaient dans les cités voisines, auraient également permis à I. Malkin de pousser plus loin encore quelques-unes de ses analyses : la marge d'affirmation culturelle et politique laissée aux élites de l'arrière-pays, affirmation qui passe souvent par l'adoption de rites et d'objets grecs porteurs de statut, donne là en effet un arrière-plan très évocateur au choix de héros en demi-teinte,

## COMPTES RENDUS

artisan (Epéios), blessé (Philoctète) ou vaincu (Diomède), ou à l'utilisation par les Grecs de légendes de présences troyennes pour forger une image de l'autre non comme radicalement différent ou ennemi, mais comme semblable en même temps que distinct. Bref, une mise en contexte approfondie du « don du mythe » du point de vue local aurait donné plus d'équilibre à l'ouvrage et de force au démenti qu'il inflige, du moins pour la période archaïque, au célèbre *Timeo Danaos et dona ferentes*.

François de POLIGNAC

1. Leyde, Brill, 1987.
2. Traduction française, *La Méditerranée spartiate*, Paris, Les Belles Lettres, [1994] 1999.
3. Voir par exemple Mauro MENICETTI, *Archeologia del potere. Re, immagini e miti a Roma e in Etruria in età arcaica*, Milan, Longanesi, 1994.

**W. G. L. RANDLES**, *The Uncoming of the Medieval Christian Cosmos, 1500-1760. From Solid Heaven to Boundless Ether*, Sydney, Ashgate, 1999, 274 p.

William G. L. Randles propose, avec cet ouvrage, l'histoire d'une « géographie sacrée », c'est-à-dire des théories philosophico-scientifiques qui eurent cours sur la « machine du monde », les origines et la constitution du cosmos, terre et ciel réunis<sup>1</sup>, dans la tradition judéo-chrétienne. Les deux systèmes de références étaient l'Écriture sainte et la cosmographie hellénique, adoptée par le monde romain, notamment les stoïciens. Cette recherche s'inscrit dans la continuation des travaux de Pierre Duhem, en particulier les dix volumes de son *Système du monde* (1913-1959), constamment réédités.

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre [...]. Dieu dit : “Qu'il y ait un

firmament au milieu des eaux”. Et il en fut ainsi. [...] Et Dieu appela le firmament ciel... » Le sous-titre du présent ouvrage pose aussitôt la question : comment passer d'un ciel « solide » (*firmus*) à un éther sans borne ? Contrairement aux Grecs, la pensée juive a eu l'originalité d'affirmer que l'univers avait été créé, qu'il avait un début et aurait une fin. Il faut rappeler — car ce n'est pas fait ici — qu'il existait déjà dans le monde hellénique une véritable science du cosmos (l'école de Milet), se réclamant de Pythagore, et qui fut transmise au VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ à l'Italie du Sud. On disait l'univers circulaire et l'on concevait la Terre comme une sphère. Au III<sup>e</sup> siècle, Eratosthène avait mesuré la hauteur du soleil en deux points d'un même méridien, et calculé de façon presque exacte la circonférence de la Terre, déjà divisée en 360°. Le monde chrétien adopta, presque jusqu'à nos jours, le cursus pédagogique des Anciens : l'astronomie fait partie du *quadrivium* universitaire médiéval. Les meilleurs héritiers de cette culture, au départ surtout des métaphysiciens, furent Platon et Aristote, qui s'exprima sur cette « philosophie de la nature » dans le *De Coelo*, le *De Generatione* et les *Meteorologica*.

Le *Phédon* et le *Timée* sont à la fois une cosmologie et une métaphysique. Platon concevait l'astronomie comme un vecteur de l'âme vers les réalités invisibles, allant du concret à l'abstrait, du « monde visible » au « monde intelligible ». Il supposait l'existence d'un bienveillant démiurge (un « artisan »). Se réclamant de Pythagore en affirmant l'éternité du monde, il faisait des idées les archétypes d'une transcendance et rendait absolu leur rapport avec les nombres ; comme Aristote, il voyait des mondes concentriques, des planètes en mouvement, sans pour autant élaborer de système. Le *De Coelo* définissait les quatre éléments qui gouvernent le monde terrestre, dit « sublunaire » ; il en ajoutait un cinquième, l'éther, attribué au ciel et que l'on nommait « quint-

essence ». Les cieus étaient conçus comme des hémisphères s'emboîtant les uns dans les autres, chacun coiffant l'une des sept planètes. Le Moyen Âge chrétien allait ajouter la « sphère des fixes », servant de support aux étoiles, puis celle du « premier mobile », qui meut l'ensemble du ciel. Tout au sommet, l'« empyrée » — mot qui ne figure pas dans l'Écriture et qui signifie « lumineux » — était le séjour des heureux, des anges et de Dieu lui-même. Avant le premier mobile, est souvent figurée la sphère des eaux supérieures ou « cristallin ». Saint Jérôme postulait un firmament de nature cristalline dans son *Commentaire sur Ézéchiel*. Cet empyrée, dont les origines ne sont pas claires, apparaît dans les textes au début du VIII<sup>e</sup> siècle, sous la plume de Bède le Vénérable. Certains Pères de l'Église assuraient que l'empyrée existait avant la création et qu'on en trouvait une allusion dans Homère, qu'ils estimaient beaucoup. Dans la tradition judéo-chrétienne, l'idée dominante de l'ici-bas était son caractère imparfait, provisoire, d'où découle l'aspiration à s'évader d'un monde corruptible pour parvenir en des lieux où règnerait la stabilité de l'éternité.

Traduites en hébreu et en arabe, les œuvres de Platon et Aristote, transposées en latin à Tolède au XIII<sup>e</sup> siècle, eurent un impact immense sur l'Occident chrétien. Saint Ambroise, commentant le *Timée*, disait de Platon qu'il « avait descendu la philosophie du ciel sur la terre ». La « philosophie naturelle » d'Aristote fut enseignée à Paris dès le XIII<sup>e</sup> siècle, non sans susciter des querelles, et saint Thomas d'Aquin adopta la « machine du monde » aristotélicienne. Un autre « maître à penser le monde » fut révélé un peu plus tard à l'Occident : Claude Ptolémée, savant alexandrin du II<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. Ses deux œuvres majeures sont l'*Astronomie*, traduite du grec sous le titre d'*Almageste* par le musulman Alfragan, et la *Géographie*, qui donnait les coordonnées de milliers de lieux situés

dans l'œcoumène. Comme dans la tradition aristotélicienne, la planète Terre était considérée comme centre du cosmos par Ptolémée, qui posait aussi le difficile problème de la réfraction solaire et stellaire.

Sur la nature des sphères, leur consistance, la fluidité de l'éther, tous les penseurs chrétiens, du III<sup>e</sup> siècle aux Lumières, ont abondamment disserté. W. G. L. Randles dresse ainsi le portrait d'une série d'astronomes ou lettrés : chose curieuse, ni Copernic ni Galilée ne font l'objet de développements approfondis. En revanche, l'auteur s'attache davantage à l'Allemand Kepler, qui découvrit les « rayons vecteurs » du Soleil, préfigurant l'attraction universelle ; à Pierre Gassendi, professeur de mathématique au Collège de France, qui préféra se réfugier dans le scepticisme plutôt que d'adhérer à la théorie des orbites en ellipse de Kepler ; à Descartes, qui dans ses *Principia philosophica* imagine le monde comme une « substance étendue » et ne lui assigne aucune limite. Plus d'empyrée, de séjour pour les bienheureux. Il ne se fait pas faute de traiter de « fable » le récit de la Genèse. Après Henry More, un lettré platonisant d'Oxford, l'auteur fait place à Newton, qui aida le monde catholique à assimiler, bien lentement, le système de Copernic. L'auteur consacre tout un chapitre à vérifier les réactions des lettrés à tout ce tournant de la pensée, s'attachant surtout au XVII<sup>e</sup> siècle avec Jean Vincent, de la congrégation des doctrinaires de Toulouse, Athanase Kircher, jésuite professeur à Würzburg, puis à Rome — qui déclare Aristote périmé —, puis, en Espagne, Hurtado de Mendoza et l'école de Salamanque, et enfin, au Portugal, l'université de Coimbra avec le jésuite Cristoforo Barri, qui insiste, comme ses confrères, sur l'inexistence de l'empyrée dans l'Écriture. Comme l'exploration du monde est maintenant bien avancée, on entrevoit des valeurs en dehors des concepts chrétiens, par exemple chez les

## COMPTES RENDUS

Chinois : le père Matteo Ricci rapporte qu'ils croient en un ciel liquide.

Les lois de la gravitation, de la réfraction de la lumière, des cycles en ellipses, mirent donc longtemps à franchir le stade d'« hypothèses plausibles » avant de s'imposer. Pourquoi si tardivement ? En 1890, Louis Gallois, dans *Les géographes allemands de la Renaissance*, parlait de l'arme à double tranchant que fut l'imprimerie : « Toutes les données nouvelles qui nous sont parvenues par les livres n'ont pas le prestige de l'Antiquité : elles peuvent être objets de curiosité, elles ne sont pas objets de science. » Si la date de 1760 est celle qui clôt le présent livre, c'est parce qu'elle marque l'acceptation, plus réservée que laudative, de l'héliocentrisme. Il faut attendre le pape éclairé Benoît XIV pour qu'en 1757 les savants du monde catholique soient autorisés à en discuter librement. Bien d'autres problèmes sont développés dans cet ouvrage, qu'il serait trop long d'évoquer ici : le vide, la pluralité des mondes. W. G. L. Randles eût pu parler aussi de la cabale juive, très tôt étudiée, dès le XIV<sup>e</sup> siècle en Espagne, et qui connut un impact immense dans l'Italie de la Renaissance. Des papes eurent leur cabaliste. On y trouvait une interprétation du monde par les chiffres et un guide spirituel pour explorer l'Ancien Testament. Mais l'auteur a dû se limiter. Soulignons, pour finir, qu'il n'a pas manqué, cependant, de livrer une immense bibliographie, qui se réfère surtout à des ouvrages anglo-saxons ou italiens, ainsi qu'un remarquable index, destiné à rendre de grands services car, à l'intitulé de chaque œuvre, il renvoie à tous les auteurs qui l'ont commentée.

Marianne MAHN-LOT

1. L'auteur a notamment publié *De la terre plate au globe terrestre. Une mutation épistémologique (1420-1520)*, Paris, Cahiers des Annales, 1980.

**Alain DIERKENS et Jean-Marie SANS-TERRE, avec la collaboration de Jean-Louis KUPPER, *Voyages et voyageurs à Byzance et en Occident du VI<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle. Actes du colloque international organisé par la Section d'Histoire de l'Université Libre de Bruxelles en collaboration avec le Département des Sciences historiques de l'Université de Liège (5-7 mai 1994)*, Genève, Droz, 2000, 421 p.**

Depuis une dizaine d'années, plusieurs colloques internationaux ont été organisés dans le but de faire le point sur certains aspects de la civilisation médiévale « entre Byzance et l'Occident » : l'analyse a d'abord porté sur le souverain, ensuite sur le monachisme, et enfin sur les femmes et leur pouvoir. Dans cette même perspective s'inscrit le colloque sur les voyages et les voyageurs : entreprises louables dont il faut souhaiter la poursuite, car la richesse de l'approche et des sujets traités mérite le plus chaleureux des encouragements.

Le sujet est bien choisi. Trop souvent, un imaginaire mal conçu nous représente le haut Moyen Âge peuplé d'hommes étroitement liés à l'endroit où ils sont nés ; trop souvent, il a été question de sociétés repliées sur elles-mêmes jusqu'à leur ouverture après l'an mil, ouverture due aux commerçants qui ont suscité des horizons nouveaux à la circulation des marchandises et, par conséquent, aux contacts humains et culturels. La période choisie par les organisateurs est particulièrement opportune car, contre toute attente, elle montre une vivacité de mouvements et d'échanges impressionnante. Constituée de matériaux de première qualité, la publication des *Actes* de ce congrès mérite d'être vigoureusement saluée.

Les enthousiasmes cependant doivent être partiellement tempérés. Il est vrai que le thème des voyages et des voyageurs pendant le haut Moyen Âge représente un terrain encore largement à défricher ; il est aussi vrai que, souvent, les matériaux

pour construire des nouvelles approches sont limités ou nécessitaient des réflexions préliminaires. À la fin du volume, le lecteur ressent la sensation de ne pas avoir été informé sur le fond de certaines des questions posées.

Ainsi, la première contribution porte sur l'image du monde de l'Antiquité au Moyen Âge (Hossam Elkhadem) : indubitablement le lecteur trouvera beaucoup d'informations utiles sur la géographie de la planète, sur sa forme et sur l'évolution des conceptions géographiques, à partir des philosophes pré-socratiques ; la forme de la terre, l'idée de sa rotondité, sa collocation dans l'espace, les cieux concentriques, sont tous des éléments qui ont animé un débat qui s'est déroulé d'Anaximandre et Anaxagore jusqu'à Jean Buridan, Nicolas Oresme et Pierre d'Ailly, en passant par Platon, Aristote et Ptolémée. Mais le même lecteur, ainsi renseigné sur l'histoire des théories géographiques, aurait souhaité connaître aussi l'image du monde vécu par les hommes du Moyen Âge, comment ils ont ressenti l'espace qu'ils parcouraient, imaginé les terres qu'ils ne connaissaient pas, et comment la géographie pouvait se plier aux débats idéologiques. Il est dommage que l'auteur ne cite pas, par exemple, une figure comme celle de Cosmas Indicopleustès, marchand-voyageur-écrivain qui, au VI<sup>e</sup> siècle, propose une forme du monde qui ressemble à un écrin ou à l'arche d'alliance, et cela à Alexandrie, là même où les ouvrages de Ptolémée avaient été composés quatre siècles auparavant. Lorsque la géographie est pliée aux exigences du débat idéologique et de la division sociale entre chrétiens rigides, chrétiens imbus de culture païenne et païens, l'étude de l'image du monde peut sortir des sentiers battus pour enrichir nos connaissances avec de nouvelles perspectives. Voici ce qui peut être reproché à plusieurs contributions, même si elles sont le plus souvent de haute tenue.

Il en est de même de l'article qui porte sur les voyages et la littérature « voya-

geuse » à Byzance (Élisabeth Malamut). L'intérêt réside dans la réflexion sur les différents types de voyageurs, pour mettre en évidence la variété des raisons qui poussaient les Byzantins à se déplacer, et dans le répertoire des récits qui accompagnent leur déplacement afin de mieux comprendre les motivations de la production littéraire. Ainsi, les raisons de la narration des pérégrinations d'Égérie à la fin du VI<sup>e</sup> siècle ne sont-elles pas les mêmes que celles de Benjamin de Tudèle qui, huit cents ans après, essaye de recenser les Juifs qui vivent et travaillent dans la Méditerranée byzantine. Au lieu de repérer les éventuels points de contact entre les différents producteurs de littérature, contacts qui relèvent trop souvent de la force d'une tradition ou plus nettement du hasard, le lecteur souhaiterait comprendre le sens lui-même de la production, qui est toujours mouvante et liée à des catégories qui ont à voir avec la vision de l'autre et de l'ailleurs, celle-ci souvent pliée aux nécessités idéologiques de chaque auteur. Cette appréciation est valable aussi pour la contribution sur les pèlerins orientaux dans l'Orient byzantin (Pierre Maraval).

La contribution de Nicolas Oikonomidès, dont on regrette la récente disparition, porte sur les caractères de la littérature voyageuse à Byzance, ou plutôt sur son absence. À son avis, celle-ci s'explique par des raisons économiques et sociales : d'un côté, le marchand de la capitale byzantine ne se déplace jamais, de l'autre le commerce international est dans les mains des commerçants de la périphérie byzantine. En même temps, la production littéraire, pour la période considérée, est presque exclusivement constantinopolitaine, et donc la création et la diffusion d'une littérature voyageuse trouvent des obstacles concrets. Cette théorie, fascinante même si un peu trop mécanique, comme l'auteur l'admet, concerne naturellement la seule littérature géographique, car toute la littérature hagiographique, par exemple, est riche de références au voyage et au déplacement.

## COMPTES RENDUS

Mais au fond, le problème reste toujours le même : l'absence d'une histoire de la littérature byzantine et de ses réseaux de production et de circulation empêche la réflexion sur ses caractères, ses présences et ses absences.

Les articles qui portent sur les contacts entre les peuples, Russes et Arméniens avec les Byzantins de Constantinople (Francis J. Thomson et Robert W. Thomson), se ressentent un peu trop de la nécessité de présenter l'ensemble des relations entre ces civilisations, donnant ainsi une importance trop marquée à l'aspect linguistique de la communication et à la connaissance du grec pour ces peuples ; il s'agit d'un aspect qui est en marge, beaucoup trop en marge des problèmes sur lesquels le congrès est axé. Ainsi, par exemple, mention est faite du voyage imaginaire écrit par Moïse de Khorène, mais la richesse de la description d'un voyage jamais accompli n'est pas exploitée, car l'accent est mis sur les Arméniens résidant dans la capitale byzantine et sur leurs rapports avec la culture grecque. Pourtant, l'abondance des détails analysés dans les deux contributions n'est pas sans intérêt, au contraire, car elle permet de faire le point sur maints problèmes trop souvent donnés pour établis.

Le lecteur lira avec intérêt la contribution sur les commerçants juifs installés dans le monde franc (Jean-Pierre Devroey et Christian Brouwer), même si l'accent est plutôt porté sur leur installation que sur leurs voyages ; certes, les marchands parcouraient les routes de l'Europe, et les renseignements fournis par Ibn Khor-dadbeh, qui vécut à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, sur les Radanites, nous font voir ces Juifs polyglottes qui sillonnent les routes, de l'Europe au bassin oriental de la Méditerranée et jusqu'en Chine. Mais l'article reste plutôt axé sur la présence des communautés qui se créent par de petits déplacements, selon les exigences du commerce. Même observation à propos de l'intervention sur la diplomatie byzantine : l'article, très intéressant, porte plus

sur les attitudes du gouvernement de Constantinople que sur les voyages des ambassadeurs, qui restent, en quelque sorte, un appendice du sujet principal (Jonathan Shepard). Il n'empêche que l'intervention nous donne des renseignements très importants, mais en marge du thème général du congrès. En revanche, l'étude qui traite des messagers et des intermédiaires en Occident (Janet L. Nelson), écrit avec humour et une excellente connaissance des dossiers historiques et des sources, est plus ponctuel en ce qui concerne l'analyse des réseaux de circulation des messages, le rôle des messagers et des protagonistes de la politique internationale à l'époque carolingienne : une partie de la communication est réservée au rôle des femmes, une autre aux clercs, mais ce qui importe le plus est la richesse de la documentation mise en place. Encore une fois, nous avons la sensation que les études sont beaucoup plus avancées pour la partie occidentale de l'Europe que pour l'Orient byzantin.

Deux contributions portent sur la relation qui existe entre voyage et foi, mais l'argument a été seulement effleuré, car, encore une fois, dans un cas l'accent est mis sur l'aspect linguistique de trois épisodes de la vie de saint Boniface, qui laisse trop de côté le problème des voyages (Michel Banniard) ; dans l'autre cas, l'étude de l'errance monastique doit être examinée davantage sur la base des valeurs métaphoriques, qui ont joué un rôle essentiel en Orient, par exemple, et qui méritent des approches nouvelles au-delà des données plus strictement historiques, des interdictions de l'Église et des attitudes différentes selon les milieux, les siècles et les circonstances (Jean-Marie Sansterre).

Là où les études ont avancé suffisamment, le discours est évidemment plus aisé, et on lira avec plaisir la contribution sur les voyageurs italiens à Byzance (Michel Balard), qui est beaucoup plus qu'un simple catalogue, car il enrichit le débat sur les sources utilisées et la façon

de les interpréter : l'analyse, par exemple, des deux récits de Liutprand de Crémone mérite une attention toute particulière, jusque dans le rapport entre écriture et histoire. De même, la contribution sur les pèlerins occidentaux à Jérusalem sait rouvrir un débat de façon novatrice (Michael McCormick) : contre la thèse de Pirenne et de l'interruption du commerce entre Orient et Occident, suite à l'invasion arabe, l'auteur reprend le dossier pour apporter des données impressionnantes sur la mobilité entre le VII<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle, et ses conséquences sur la société carolingienne. La quantité des informations est destinée à changer notre point de vue sur l'histoire des relations commerciales du haut Moyen Âge.

Dans d'autres contributions, la partie plus proprement historique est fortement présente, et la richesse des renseignements apportés est remarquable, qu'elle concerne un aspect plus ponctuel, ainsi dans l'article qui porte sur les principales routes dans l'Empire byzantin (Michel Kaplan), ou sur des questions plus générales et plus techniques, comme dans l'intervention sur les infrastructures du transport maritime dans l'Europe du Nord avec l'analyse des données archéologiques (Michel de Waha), ou encore dans l'article qui concerne les structures sociales des marchands au long cours dans l'Europe du Nord (Stéphane Lebecq), où l'exploitation soigneuse des sources littéraires et archéologiques montre le réseau des échanges maritimes qui se développent bien avant le XI<sup>e</sup> siècle, ou encore dans l'intervention sur les routes du voyage d'Orient (Dietrich Claude).

À la lecture de ce volume, le lecteur découvre une nouvelle fois que, comme le dit Jean-Louis Kupper dans les conclusions du congrès, « l'énorme dossier, intitulé *Mahomet et Charlemagne*, ouvert naguère par Henri Pirenne [...] n'est pas encore sur le point d'être refermé ». La mobilité des hommes, qu'ils soient commerçants ou messagers, pèlerins ou espions, ambassadeurs ou missionnaires,

nie *de facto* l'idée de l'interruption des échanges dans la Méditerranée suite à l'arrivée des Arabes. Les interventions nous font voir un monde beaucoup plus ouvert que ce que l'on a toujours imaginé, mieux organisé pour soutenir et permettre les communications à longue distance, et plus riche de perspectives aux horizons élargis.

Paolo ODORICO

**Houari TOUATI**, *Islam et voyage au Moyen Âge. Histoire et anthropologie d'une pratique lettrée*, Paris, Le Seuil, « L'univers historique », 2000, 344 p.

Dans cette belle étude d'anthropologie historique, Houari Touati montre pourquoi et comment les lettrés des premiers siècles de l'islam ont établi le voyage en méthode constitutive du savoir et en symbole d'intellectualité, aux côtés d'autres pratiques, telles que lire, écrire, transmettre, et d'autres voyageurs, tels les marchands et les ambassadeurs. La raison, affirme d'emblée l'auteur, n'est pas à chercher dans la volonté de repousser les frontières du monde connu, de découvrir l'altérité, de se confronter avec l'« Autre » (ce qui fut l'expérience occidentale du voyage, du moins à partir des derniers siècles du Moyen Âge), mais de construire, religieusement et intellectuellement, l'espace de l'Islam, le *dâr al-islâm*.

L'enquête est menée depuis le VIII<sup>e</sup> siècle, quand naît le voyage comme pratique lettrée, jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, quand apparaît le voyage comme genre littéraire. Cinq figures de lettrés sont convoquées : au travers d'objectifs différents et d'expériences multiples, toutes ont érigé le voyage en geste intellectuel de fondation, individuel et collectif. Le voyage, et non le pèlerinage. Car le pèlerinage vers les lieux saints d'Arabie relève de la mise en œuvre individuelle et collective d'une

## COMPTES RENDUS

injonction religieuse, et à ce titre n'intéresse pas l'auteur (on aurait néanmoins aimé qu'il s'en explique, car cette séparation entre voyage savant et déplacement religieux, implicite dans l'analyse qu'il propose, n'est peut-être pas toujours pertinente).

Les traditionnistes (chap. 1 : « L'invitation au voyage ») ont institué, face aux juristes, le savoir religieux, ou *'ilm*, comme un savoir généalogique qui diminue au fur et à mesure qu'on s'éloigne de sa source, dont la constitution et la transmission devaient s'effectuer dans le cadre de procédures autorisées (la chaîne des garants ou *isnâd*). En imposant la recherche des traditions, ou *hadîth*, et l'écoute de leurs transmetteurs en pratique obligatoire, ils ont contribué à unifier un espace de référence proprement islamique, où les traditions ont été recueillies et reçues, au moment où cet espace était construit politiquement par les Abbassides. L'auteur est ainsi conduit à critiquer une islamologie classique qui fait remonter aux tout débuts de l'islam un mode de collecte et de constitution de la Tradition qui ne s'est que progressivement imposé.

Les philologues de l'école de Basra (chap. 2 : « À l'école du désert ») ont considéré la langue des Bédouins d'Arabie comme la plus pure, la plus claire, la plus belle, parce qu'ils la pensaient très proche de celle du Coran. Ils ont donc développé une méthode qui consistait à interroger les Bédouins sur leur parler, leur poésie, leurs coutumes, et à compiler les matériaux grammaticaux, lexicaux et rhétoriques ainsi recueillis. Ils ont fait du séjour dans le désert le moyen privilégié de l'élaboration de la grammaire et de la lexicographie arabes et, par là, arraché la langue arabe à son ethnicité pour l'instaurer langue universelle de l'islam.

Le voyage d'études, que celui qui l'entreprenait fût à la recherche de traditions religieuses ou de raretés philologiques, était coûteux, épuisant, risqué (chap. 3 : « Le prix du voyage »). L'affirmation de soi de l'élite savante passait par la célébra-

tion des vertus d'endurance et de patience, de renoncement et de courage qu'imposaient déplacements et séjours au loin. Mais, précisément pour cette raison, les descriptions des tribulations subies, que consignent, parfois avec complaisance, les sources anciennes, ne doivent pas toujours être lues comme un récit authentique, mais comme un *topos* obligé, un *exemplum* édifiant. On aurait ici aimé que l'auteur s'interroge plus avant sur la construction du discours biographique, empli de ces lieux communs.

Les géographes — il serait sans doute préférable de parler d'auteurs d'ouvrages de géographie, car la géographie n'est pas un genre constitué et les géographes ne forment pas un groupe différencié — ont considéré le regard comme source du savoir, alors que les traditionnistes et les philologues accordaient le primat à l'écoute (chap. 4 : « Autopsie d'un regard »). S'ils ne sont pas les seuls — mais H. Touati laisse hors de ses investigations les tenants des nouvelles disciplines scientifiques telles que la médecine et l'astronomie —, ils ont fait du voyage l'outil privilégié d'accès à la vérité et ainsi participé à la construction d'un espace de l'Islam, parcouru, observé, décrit.

Les mystiques (chap. 5 : « L'arrivée à Dieu ») ont contribué, par leur errance dans les espaces stériles ou, au contraire, leur attachement à des lieux privilégiés, la Syrie-Palestine notamment, à définir les frontières d'un Islam intérieur, spiritualisé, symbolique. Enfin, nombre de savants ont érigé à partir du VIII<sup>e</sup> siècle le séjour en Syrie du Nord et en Transoxiane au rang d'œuvre éminemment louable (chap. 6 : « Le séjour dans les marches »). Il s'agissait moins d'assurer une défense militaire dans les *ribât* (n'étaient-ils pas de piètres soldats ?) que de marquer, en termes de pensée et de savoir, les limites d'un Islam politique, sur la défensive face à l'Infidèle, byzantin ou turc.

Ainsi, le voyage des lettrés a constitué l'Islam dans son triple fondement : tradition, langue, espace. Le voyage, et non

les voyages. Car le propos n'est pas d'étudier les voyages dans leur matérialité et leur diversité — le séjour d'un philologue auprès des Bédouins du désert n'a rien de commun avec l'errance d'un mystique dans les étendues arides —, mais de montrer pourquoi et comment le voyage devint une nécessité intellectuelle à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, quand l'écrit se substitua à l'oral comme référent premier. Traditionnistes et philologues, bientôt mystiques et auteurs d'ouvrages de géographie commencèrent à arracher les mots, les traditions, les textes à leur oralité et à leur contexte particulier pour les rassembler dans des corpus écrits qui contribuèrent à forger le monde de l'Islam. On comprend alors le sens que donne H. Touati au terme, récurrent sous sa plume, de lettrés : non point les hommes de lettres, mais les hommes de l'écrit, quel que soit le domaine d'exercice de leur activité.

L'exposé est convaincant, d'autant qu'il s'appuie sur de nombreux exemples, présentés de manière alerte et précise, puisés dans des sources arabes variées et parfois peu connues. On citera ici un seul de ces récits, celui rapporté par le philologue Kisâ'î (mort sans doute en 183/799) et aujourd'hui conservé dans un manuscrit du Caire. Un long séjour auprès des Bédouins lui permit de transcrire une masse considérable de matériaux linguistiques et poétiques, et le transforma au point qu'il ressemblait par le teint de son visage à un homme du désert. À son retour à Koufa, avant même de retrouver les siens, il se rend auprès de son ancien maître, fort des marques visibles de cette expérience, autant intellectuelle qu'initiatique : un étudiant était entré au désert, un savant en était sorti.

Si des récits, brefs et oraux comme celui de Kisâ'î, ont circulé, les lettrés, qui ont parcouru les pays d'Islam à la recherche de savoirs et d'expériences, n'ont guère éprouvé le besoin de coucher sur le papier la relation de leur voyage. H. Touati tente dans le dernier chapitre (chap. 7 : « Le voyage et son écriture ») d'expliquer ce

paradoxe : des voyages de lettrés sans écriture. La raison, suggère-t-il, est à chercher dans le paradigme de l'écoute qui limita la littérature de voyage à des genres mineurs tels que les inventaires de maîtres, les descriptions de merveilles, les traités normatifs sur l'art de voyager. Ce n'est qu'au début du XII<sup>e</sup> siècle, et en al-Andalus, qu'apparut avec Abû Bakr de Séville une véritable littérature du voyage, qui fut désignée par le terme de *rihla* et portée au rang de grand art par Ibn Jubayr et Ibn Battûta. On pourrait ajouter que le voyageur persan Nâsir-i Khusraw, parti en 1045 de l'autre bout du monde de l'Islam, avait déjà fait du récit de voyage un genre littéraire majeur. Mais l'Iran, comme al-Andalus, sont des régions extrêmes, éloignées de ces terres centrales de l'Islam où, entre le VIII<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle, la culture savante avait établi l'ouïe et la vue comme sources premières de connaissance et imposé comme seul légitime le savoir autorisé et généalogique. L'histoire du voyage à partir des terres périphériques, et sa nécessaire consignation par écrit, est une autre histoire, qui commence précisément quand le rêve d'un *dâr al-islâm* politiquement unifié autour du califat s'est définitivement effondré et quand la culture musulmane est fixée dans ses structures et ses représentations.

Françoise MICHEAU

**Gian Carlo ROSCONI**, *Il desiderio delle Indie. Storie, sogni e fughe di giovani gesuiti italiani*, Turin, Giulio Einaudi Editore, 2001, 200 p.

La source très riche des *Indipetae*, près de quatorze mille lettres adressées par des jésuites au supérieur général de leur ordre, entre les années 1580 et la suppression de la Compagnie de Jésus (1773), pour lui demander d'être envoyés aux « Indes » (orientales et/ou occidentales), reste aujourd'hui encore largement inexploitée.

## COMPTES RENDUS

Le livre de Gian Carlo Roscioni est le premier ouvrage consacré à ces lettres. Peut-être les orientations de l'auteur, connu pour ses travaux sur la littérature moderne et contemporaine (Carlo Emilio Gadda en particulier), lui ont-elles accordé la liberté de se frayer une voie dans un massif difficilement pénétrable : comment découper dans un tel ensemble ? En fonction de la provenance géographique des demandeurs ? De leur lieu de destination ? En fonction d'une chronologie et d'une périodisation ? Chacune de ces déterminations court le risque d'infléchir l'interprétation, en *qualifiant* une source dont la singularité essentielle est sans doute son caractère continu (en même temps que la variabilité infinie d'un même modèle) et sa cohérence proprement administrative. G. C. Roscioni retient cent trente-deux de ces lettres, celles qui sont écrites par des Italiens sous le généralat de Claudio Aquaviva (1581-1615). Le choix chronologique est pertinent : c'est sous ce généralat que les *Indipetae* sont systématiquement archivées par le gouvernement romain de la Compagnie de Jésus et que ce même gouvernement organise et rationalise la diffusion mondiale de l'ordre, donc la politique de recrutement des personnels missionnaires. Les limites du choix sont géographiques : en effet, les demandes italiennes, si elles peuvent être significatives de l'importance de l'horizon missionnaire dans l'engagement au sein de l'ordre, restent marginales en regard des réalités de l'expansion coloniale ; le Portugal et l'Espagne dominant, et avec eux l'envoi des jésuites espagnols et portugais en Amérique et en Asie. G. C. Roscioni ne repère que huit départs pour les cent trente-deux demandeurs retenus. Ce déséquilibre le porte à abstraire les documents de leur circuit, souvent d'abord local (la demande est relayée par les recteurs de collèges, par les supérieurs de la province) puis central (lorsque la demande parvient à Rome, souvent apportée par les « visiteurs », chargés du recrutement des missionnaires pour telle ou telle destina-

tion particulière, et qui font parfois l'aller et retour entre ce lieu de destination et Rome en passant par les collèges d'Europe). Le problème est réel, de l'articulation entre la demande de départ et le voyage effectif : combien de ceux qui ont demandé à partir sont-ils réellement partis ? Combien de ceux qui sont partis avaient-ils demandé à partir ? La corrélation entre les sources (*Indipetae* d'une part, catalogues de personnels d'autre part) reste lacunaire. Les raisons en sont sans doute dans une large mesure contingentes (documents perdus ou jamais conservés), mais pas seulement : les *Indipetae* visent à une articulation entre l'offre et la demande qui pouvait très difficilement être tout à fait atteinte, puisque l'offre dépendait souvent d'une histoire politique et militaire dont la Compagnie de Jésus ne contrôlait nullement le cours. Le problème est donc réel, mais le terrain choisi par G. C. Roscioni lui apporte une solution trop rapide. L'auteur laisse en réalité de côté tout un aspect de la documentation offerte par les sources, et qui permettrait, comme le montrent les recherches conduites par Charlotte de Castelnaud et Aliocha Maldavsky<sup>1</sup>, de combler partiellement le vide, laissé ouvert par le livre de G. C. Roscioni, entre l'offre et la demande : les listes — qui ne sont pas toujours conservées, hélas — constituées par les recruteurs et enrichies de données informatives sur les postulants, qui témoignent d'une gestion administrative des *Indipetae*, « croisées » avec d'autres documents. Du coup, l'auteur ne parvient pas à tenir ensemble l'analyse de cette correspondance selon la logique institutionnelle de sa fonction, et l'étude, qui n'est en elle-même ni injustifiée ni infructueuse, de ces cent trente-deux lettres comme autant de micro-autobiographies, dans une population la plupart du temps jeune, souvent peu instruite, et sur laquelle par conséquent, comme le fait observer G. C. Roscioni, une documentation individuelle est rare. Les premiers chapitres du livre, consacrés à trois personnages pour

lesquels les sources, abondantes, permettaient un développement biographique complet, sont révélateurs de cette fracture : le premier, Giulio Orsini, n'est jamais parvenu à prendre le départ, et il s'est orienté vers une carrière littéraire (c'est le premier biographe de sainte Françoise Romaine, en 1604) ; or l'auteur fait en quelque sorte des nombreuses demandes formulées par Orsini la première expression d'une virtuosité qui s'appliquera ensuite à d'autres vies que la sienne. Les deux derniers, Antonio Crimali et Niccolò Lancelotti, sont réellement partis : G. C. Roscioni s'embarque du coup avec eux et quitte le rivage des *Indipetae* pour s'intéresser au destin de ces deux jésuites dans leurs lointains. Dans le premier cas comme dans les deux autres, un récit vient se substituer à ce qu'il faudrait peut-être définir, dans les *Indipetae*, comme une demande de récit, une demande d'histoire.

L'immersion de ces lettres dans un autre contexte que celui de l'institution — et par exemple dans celui de la littérature hagiographique, avec Giulio Orsini, qui écrit aussi, outre une vie de sainte Françoise Romaine, une vie d'Alessandro Bertini (1615), jeune adolescent florentin mort en réputation de sainteté — est instructive. Le supérieur général d'alors, Muzio Vitelleschi, refuse la publication de ce texte, et ce refus manifeste combien, pour Orsini, quelque chose comme une sainteté nouvelle, originale, se cherche dans l'écriture de ces vies comme dans la quête des Indes, et des souffrances qui ne pouvaient pas ne pas l'y attendre. Cette insertion du désir de mission dans l'élaboration, confuse, dangereuse, d'un modèle de sainteté adaptée aux Temps modernes (dont la figure de Françoise Romaine serait une autre manifestation, entre laïc et vie monastique) est certainement un des apports du livre. G. C. Roscioni repère d'ailleurs avec sûreté un thème majeur des *Indipetae*, celui de la demande de mission comme espérance de mourir en grâce (inversement formulée par Orsini, dans plusieurs de ces lettres et avec plus de

netteté au fur et à mesure de la succession de ses demandes, comme une demande de ne pas mourir dans la désolation du corps et de l'âme en ne partant pas : « Si Dieu ne veut pas que j'aïlle [...] il est sûr que je me damnerai », « si vous me voulez damné, ne m'accordez pas cette grâce » (p. 7). Grâce de mourir, souvent opposée par les demandeurs aux « mérites » qui leur manquent : ils n'ont aucun mérite, ils ne méritent pas de vivre, et c'est pour cela qu'ils demandent seulement la grâce de mourir. G. C. Roscioni associe avec raison ce thème à une certaine indétermination de l'horizon des « Indes ». Il s'agit d'aller loin plus que quelque part, de partir plutôt que d'arriver, jusqu'au paradoxe de cette déclaration d'un jésuite napolitain en 1608 : « Je serai très content si je meurs en mettant le pied sur le bateau » (p. 109). Grâce d'assurer son salut en mourant aux Indes, plus que d'assurer celui des peuples en les convertissant. L'indétermination des « Indes » et l'incertitude de ce que l'on y fera, sinon mourir, va jusqu'à l'expression abstraite (qui favorise sans doute la démarche de l'auteur) d'un « désir d'avoir le désir » des Indes : « Il ne me semblait pas que j'avais une pleine vocation, écrit un jésuite romain, mais je sentais en moi une propension affective (un *affetto propenso*) et (pour dire la chose comme je la sentais) un désir d'en avoir le désir, et il me semblait sentir que j'en avais lentement le désir, c'est pourquoi je ne vous ai pas donné de mémoire jusqu'à maintenant [...] » (p. 164). Les développements de G. C. Roscioni sur cette topologie du désir des Indes me semblent cependant connaître deux limites, toutes deux liées à la promotion littéraire de ces lettres. D'une part, l'auteur oppose la grâce telle qu'elle en ressort et les débats savants du temps, le « maquis touffu des discussions sur la grâce suffisante ou efficace » ; or les *Indipetae* portent peut-être beaucoup plus directement que cela — dans des auto-analyses qui ne relèvent pas toutes, loin s'en faut, d'une culture ni d'une langue « populaire » — la marque

d'une époque dans laquelle les catégories sociales pratiques, en particulier pour ce qui concerne, justement, les «œuvres», selon le terme théologique, se trouvent elles-mêmes confrontées à l'univers infini : l'évangélisation des Indiens relève-t-il encore d'une œuvre ? Quels mérites peut-il lui être proportionnés ? D'autre part, l'explicitation du désir des Indes comme désir de mourir en grâce ne tient peut-être pas seulement à une indétermination de l'horizon, elle peut aussi porter l'expression d'un effroi et de la transfiguration d'une panique, devant un destin que la Compagnie de Jésus définit dans ses principes comme le sens ultime de l'engagement en son sein. Il faut parvenir à penser ensemble, ce que G. C. Roscioni ne fait pas toujours, la double possibilité d'une aspiration à un départ parfois refusé et celle d'une résistance à un départ parfois imposé. De la même manière, l'auteur présuppose trop évidemment le privilège des missions en terre lointaine sur les missions dans les « Indes d'ici », campagnes du Latium ou montagnes des Abruzzes.

Non sans parfois s'écarter de l'étude des lettres elles-mêmes, dont le livre, il faut y insister, représentera pour la plupart de ses lecteurs une vraie découverte, G. C. Roscioni propose d'intéressantes hypothèses sur la période du généralat d'Aquaviva (1581-1615), qui devraient sans doute s'appuyer, pour pouvoir être complètement validées, sur des scansions chronologiques internes plus fines. Il met par exemple en rapport le nombre des renvois de la Compagnie et celui des refus d'envois en mission, et suggère que les premiers ont été la conséquence — entre autres motifs — des seconds : il faudrait cependant étudier de plus près, quand on le peut, la réalité du mobile missionnaire dans l'entrée dans l'ordre, et interroger la relation entre la formulation de cette ambition et certaines situations particulières dans lesquelles, plus que dans d'autres, cette formulation peut être perçue par les candidats comme souhaitable, selon les moments, mais aussi selon les interlocu-

teurs : on sait par exemple l'opposition fréquente des responsables provinciaux au départ des individus les plus doués, qui pouvaient conduire ceux-là à dissimuler leur projet, ou leur « désir d'un désir ». À cette même échelle, G. C. Roscioni observe justement la portée progressive (et la nécessité institutionnelle) d'une décision du gouvernement central (dès 1575) de limiter les envois de coadjuteurs (le degré inférieur de l'ordre) en mission, et de lutter contre la relégation lointaine de ceux d'entre les membres de l'ordre que l'on pouvait juger indésirables, en systématisant, à partir des années 1580, l'adresse directe au supérieur général. Cette adresse est déjà repérable beaucoup plus tôt, et ses mobiles sont probablement multiples : mais le parcours balisé par G. C. Roscioni est cohérent, et reste souvent fondé, au-delà des trois premières études, sur le décryptage des *Indipetae* (comme par exemple lorsque l'auteur fait apparaître la plainte d'un coadjuteur, qui se considère comme exclu de mission après la décision de 1575).

Insistons pour finir sur le fait que *Il desiderio delle Indie* ne se referme nullement sur une histoire de l'institution : car à travers cette histoire, c'est le statut des missionnaires et des missions, donc la valeur réelle attachée aux terres lointaines et à certaines terres par rapport à d'autres, qui se trouvent interrogés et nous portent au-delà des lieux communs durables sur l'horizon mondial de la conscience de l'homme européen.

Pierre-Antoine FABRE

1. Dans Pierre-Antoine FABRE et Bernard VINCENT (dir.), *Missions religieuses dans le monde ibérique. Histoire culturelle et histoire sociale*, Rome, École française de Rome, à paraître.

**Cesare DE SETA**, *Vedutisti e viaggiatori in Italia tra Settecento e Ottocento*, Turin, Bollati Boringhieri, 1999, 172 p.

Cesare De Seta, dont le nom est attaché à la vaste entreprise d'histoire des villes

italiennes de la collection « Le Città nella Storia d'Italia », est aussi l'un de ceux qui œuvrent depuis longtemps à la redécouverte du « Grand Tour ». Si ses premiers travaux le portaient à rechercher, de façon classique, l'image de l'Italie dans le miroir des écrits de voyageurs, les articles qu'il a rassemblés ici tentent de restituer la découverte de l'Italie dans sa double dimension visuelle et textuelle. L'alternance entre la lecture critique des textes et l'analyse des expériences visuelles donne la tonalité dominante de cette série d'essais consacrés à quelques figures marquantes de peintres, d'écrivains et de voyageurs des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Revenant sur le problème des intentions du voyage, l'auteur retrace de façon suggestive l'histoire d'une communauté de voyageurs aux aspirations diverses, devenue, au fil des temps, une libre académie itinérante, au sein de laquelle s'élabore une culture homogène. Au départ, les variantes nationales peuvent se marquer dans le parcours et dans les motivations (tour de la péninsule des Anglais, voyage à Rome des Français, attraction méridionale des Allemands), mais elles tendent à s'estomper dans une communauté d'intérêts et de pratiques. La passion de l'Antiquité, relancée par la découverte d'Herculanum et de Pompéi (qui contribue à méridionaliser les parcours), la fixation d'un circuit de villes-étapes dont la liste s'allonge jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la diffusion par les journaux de voyage des impressions recueillies, et la profusion même des images collectionnées partout en Europe ont fini par donner à une suite d'expériences singulières la cohésion d'une aventure collective.

Le portrait de voyageur est, pour l'essentiel, une invention destinée à des commanditaires anglais. Dans cette galerie, d'où la caricature et le sens de l'humour ne sont pas absents, la figure du *connoisseur* s'impose en même temps que le culte de l'Antique et le répertoire fixe de ses attributs ; le portrait de groupe et le sens de la composition y trouvent natu-

rellement leur place en se chargeant de signifier l'élégance et la sociabilité de ces élites. Avec les *Mémoires* de Thomas Jones (1742-1803), qui séjourna en Italie de 1776 à 1783, on entre de plain-pied dans les effets de l'expérience italienne sur un paysagiste formé auprès de Richard Wilson. Fréquentant des artistes qui travaillent à satisfaire de généreux mécènes dont les goûts canoniques sont bien établis, introduit par ses relations dans les cercles anglais de Rome et de Naples, le peintre sut développer une production originale. Les *Mémoires* donnent un aperçu de la fécondité de l'expérience napolitaine, qui ouvre à l'artiste des perspectives inédites dans ses études de plein air du paysage urbain. Les pages que l'auteur consacre ensuite à la tradition du *vedutismo* vénitien reviennent sur le triptyque Van Wittel/Carlevarijs/Canaletto. L'accueil réservé à la peinture d'Antonio Canal par les aristocrates londoniens a été largement préparé par l'entremise du consul Joseph Smith : à la fois *connoisseur*, collectionneur et intermédiaire commercial, Smith reçoit les personnages les plus en vue de la colonie anglaise de Venise, et l'étape obligée de son salon voit défiler les voyageurs les plus célèbres, de Horace Walpole à Joshua Reynolds. Les neuf années du séjour de Canaletto à Londres (1746-1755) — aussi décisives stylistiquement que commercialement — ont ouvert à la *veduta* vénitienne un formidable marché qui n'a cessé par la suite de s'internationaliser. Peignant sous la direction de son oncle pour répondre à cette commande cosmopolite, Bernardo Bellotto a participé à l'atelier de Canaletto et en a suivi les normes ; mais, au fil de ses pérégrinations en Italie et en Europe centrale, il a révélé dans ses représentations du paysage urbain une minutie descriptive sans concession, doublée d'une solide volonté documentaire, qui le distingue de son illustre parent. Avec Ennemond-Alexandre Petitot (1727-1801), C. De Seta s'attache à reparcourir les années italiennes d'un architecte lyonnais, appelé

## COMPTES RENDUS

au service des Bourbons de Parme par Guillaume du Tillot en 1753. Élève de Piranèse dont il a suivi les leçons à Rome, Petitot sera moins un homme des bâtiments qu'un virtuose du dessin et un artiste de l'éphémère.

Les spécificités du « Grand Tour » ne se retrouvent plus dans les pratiques nouvelles des touristes du XIX<sup>e</sup> siècle. Si l'aube de ce siècle inaugure une autre saison à la fois dans l'histoire du voyage et dans la tradition paysagiste, les trois années que Camille Corot passe en Italie, entre 1825 et 1828, méritent bien d'être retenues au titre de cette césure. De la génération de 1750 et des leçons du paysage néoclassique, la peinture de Corot s'est dégagée dans un mouvement qui, selon C. De Seta, n'est pas sans analogie avec celui que connaît la littérature de voyage entre l'*Italienische Reise* de Goethe et les *Reisebilder* d'Heinrich Heine (1829). Les nouvelles formes de diffusion de l'image témoignent aussi des mutations en cours à l'âge de la naissance du tourisme : d'une certaine manière, on reconnaîtra les derniers avatars du *vedutismo* dans le succès de ces machines à illusion optique que sont les panoramas. Celui que réalise, en 1835, Edgar George Papworth devait offrir aux yeux avides du public londonien le tour d'horizon exact et minutieux d'une Naples néoclassique et moderne. Le visage monumental de l'Italie post-unitaire se transforme, et, quoique les vestiges de l'Antiquité bénéficient d'une attention accrue, à Rome, capitale d'une jeune nation, des pans entiers du bâti médiéval disparaissent à vue d'œil, au grand désespoir d'un Ferdinand Gregorovius. La correspondance et le journal de ce savant prussien, citoyen de Rome et membre de ses plus illustres académies, manifestent un souci de protection du patrimoine urbain d'une incontestable modernité. La Rome d'Émile Zola, en 1894, est bien éloignée de celle de Gregorovius ou de Stendhal. Étranger à la tradition élitiste du « Grand Tour », imperméable à la fascination de l'Antique ou

aux enthousiasmes de l'amateur d'art, Zola s'est délivré de l'emprise d'une nostalgie pour regarder Rome telle qu'il la voit : « Un magma de maisons et de palais, d'affairistes et de spéculateurs qui n'a plus rien à voir avec l'antique capitale des Césars et des papes, avec la patrie idéale de Poussin et d'Hubert Robert ».

Au terme du rapide itinéraire que propose C. De Seta parmi quelques-unes des multiples figurations de l'Italie, ce qui disparaît, c'est bien l'unité profonde des motivations et des sensibilités au sein de laquelle artistes, écrivains et voyageurs avaient partagé les affinités d'une culture commune.

Olivier ROUCHON

**Matei CAZACU**, *Des femmes sur les routes de l'Orient. Le voyage à Constantinople au XIX<sup>e</sup> siècle*, Genève, Georg Éditeur, 1999, 205 p.

Des femmes racontent leur voyage à Constantinople, ville mythique pour les Occidentaux. Dans les navires des explorateurs grecs et phéniciens du I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C. qui poussèrent leurs voiles jusque-là, elles ne prenaient pas place. Quant aux pirates et aux corsaires des XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, ils n'avaient pas non plus l'habitude d'emmener des femmes avec eux. Celles qui voyagent dans ces temps reculés sont celles qui étaient emmenées de force, comme les Troyennes ou les esclaves capturées ou achetées par les pirates. Certaines suivent les armées en campagne pour assurer les tâches ménagères qui leur sont dévolues depuis toujours, et parfois comme filles de joie. Elles y figurent aussi comme compagnes d'officiers. Il y a également celles qui voyagent avec leurs maris ou leurs amants.

L'auteur s'est intéressé, dans cet ouvrage, aux pionnières de ces périple. Leur ancêtre serait la reine de Saba. On

rencontre aussi, dès le Moyen Âge, des femmes qui empruntent les routes de pèlerinage. C'est plutôt au xvi<sup>e</sup> siècle qu'elles commencent véritablement à organiser des voyages, mais elles partent rarement seules. Dans son introduction, Matei Cazacu relate leur passionnant itinéraire avant d'introduire le voyage de Lady Montagu (1717-1718), qui nous est fort connu tant il est cité. Cette dernière est la plus illustre de la lignée de voyageuses anglaises, aristocrates, assez fortunées pour se lancer dans un périple en solitaire. Son récit, publié après sa mort en 1763, connut un immense succès, et l'auteur commente des extraits de cette relation de voyage. Lady Montagu parcourut l'Empire ottoman en partant de Vienne, par Bude (la vieille ville de Budapest), Belgrade, Nis, Sofia et Andrinople, jusqu'à Istanbul. Elle décrit les mœurs et les coutumes des Ottomans, absentes des descriptions de voyage de l'époque faites par des hommes qui n'avaient pas pu pénétrer dans les harems, les bains turcs ou les palais où se trouvaient ces femmes qui allaient rapidement enflammer les esprits masculins de l'époque en Occident.

La seconde voyageuse à qui l'auteur s'intéresse est Elizabeth Berkeley, Lady Craven, qui partit seule avec ses serviteurs et l'escorte que lui fournirent les différents princes dont elle visita le pays en Orient. Elle adopta le style épistolaire qu'avait déjà utilisé Lady Montagu. Le destinataire est le margrave d'Anspach, de Brandebourg et de Bayreuth, Christian-Frederick, son second époux. Elle quitta Paris le 16 juin 1785. M. Cazacu commente son récit de voyage avant de laisser la place à une réédition du texte même de Lady Craven dans la traduction française de 1789. À quoi il adjoint, à la fin de l'ouvrage, un développement sur Lady Craven et son temps.

Cet ouvrage s'ajoute aux éditions de récits de voyage déjà disponibles et peut, dans un format d'accès facile, nourrir la recherche de tous ceux qui s'intéressent au sujet.

Esther BENBASSA

**Denise PÉRICARD-MÉA**, *Compostelle et cultes de saint Jacques au Moyen Âge*, Paris, PUF, « Le nœud gordien », 2000, 385 p.

La littérature sur le pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle est abondante. Parmi elle, il faut distinguer les ouvrages destinés à un large public, les guides pour les randonneurs d'aujourd'hui qui souhaitent mettre leurs pas dans ceux des pèlerins d'hier, et enfin les ouvrages scientifiques. Si le livre de Denise Péricard-Méa, issu d'une thèse, appartient bien sûr à cette dernière catégorie, il ne traite pas directement du pèlerinage à Saint-Jacques en Galice. La problématique est plus subtile, plus novatrice, puisqu'elle aborde plus particulièrement le culte envers saint Jacques dans la France médiévale. Dans son introduction, où elle expose les raisons de son enquête, l'auteur dresse le bilan des études sur Saint-Jacques-de-Compostelle. Les recherches débutent à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle avec la lutte de Clément VIII qui, pour déstabiliser l'Espagne de Philippe III, attaque son patron (saint Jacques) et prive le sanctuaire espagnol de toute authenticité historique. Après une partie consacrée à l'Ancien Régime, il est question des recherches compostellanes au cours du xx<sup>e</sup> siècle. Vers 1930, le contexte historique est à nouveau particulièrement intéressant, puisque les travaux sur Compostelle sont encouragés par Franco, Galicien d'origine. Quelques années après, des historiens et historiens de l'art français se lancent dans le champ des études compostellanes. C'est notamment à ce moment que naît l'engouement pour les « chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle », dont on mesure encore la ténacité. Cette fortune critique a permis à l'auteur de trouver sa propre problématique pour le développement de laquelle elle s'est, autant de fois que possible, référée aux nombreuses sources disponibles (archives diverses, chroniques, récits de voyages, etc.). Aussi est-elle arrivée au constat suivant : au

## COMPTES RENDUS

Moyen Âge, saint Jacques présente un « visage composite ».

Pour mener à bien l'étude de la dévotion de saint Jacques en France, l'ouvrage est divisé en deux grandes parties : la première est consacrée au saint et à son culte, la seconde vouée aux hommes, aux pèlerins. Saint Jacques lui-même n'a pas échappé à une étude de fond, celle qui se nourrit aux sources. Qui était saint Jacques dans les croyances médiévales confrontées à un saint « Majeur », à son homonyme dit « Mineur » et à des Jacques orientaux ? Le saint était-il perçu de la même manière par le religieux et par le laïc ? L'étude de textes essentiels comme l'Épître de Jacques révèle les spécificités du saint et amène à la mesure de son extraordinaire popularité. Ce texte frappe parce qu'il traite de la maladie, de la mort, de la fécondité, etc. Si ces maux et autres inquiétudes sont communs à toutes les sociétés, ils étaient au Moyen Âge autant de domaines sur lesquels saint Jacques pouvait intervenir. En effet, le saint guérit les maladies, exorcise les possédés, protège les hommes des mauvaises récoltes, calme les caprices des mers et des fleuves. En comparaison avec les spécificités attribuées aux autres apôtres, celles de saint Jacques sont nettement plus nombreuses. Plus encore, le rôle du saint au moment du trépas et du Jugement dernier est essentiel pour une population soucieuse de l'onction des malades et des mourants, et qui prête aussi à saint Jacques le pouvoir de redonner la vie. Ces patronages ont façonné l'extraordinaire renommée du saint. Celle-ci se mesure notamment à l'aune des images de l'apôtre sur les tombeaux, dans les chapelles funéraires. De même, les restes d'un habit et des attributs de pèlerin dans une sépulture, ou encore les hôpitaux portant le nom de l'apôtre, confirment la protection de saint Jacques et trouvent plutôt leur origine dans le texte de l'Épître que dans l'accomplissement d'un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. Ainsi, on arrive au cœur même de l'étude : le lointain sanctuaire

de Galice n'a pas pu être le seul lieu de sépulture, d'autres églises de proximité ont assuré un culte plus quotidien, faisant de Compostelle un mythe. Saint Jacques est « un et multiple », et cette multiplicité se révèle surtout par le grand nombre de reliques du saint qui provoquent, comme celles conservées en Galice, des miracles. Il y avait un bras à Liège, un autre à Wurzburg, un os du bras à Paris, un os du pied à Pistoia. Des corps du saint apparaissent aussi bien à Échirolles qu'à Toulouse, à Angers ou encore à La Chapelle-d'Anguillon. Arras et Toulouse disaient conserver la tête. Il y avait aussi des reliques diverses à Provins, à Reading, etc. S'ils évoquent la multiplicité des cultes en l'honneur de saint Jacques, ces chapitres, précieux et fortement intéressants, introduisent dans l'univers passionnant des croyances médiévales.

L'étude se poursuit avec les thèmes liés au culte de saint Jacques, en évoquant les confréries et les hôpitaux. Là, à nouveau, un travail des textes révisé des poncifs à la vie dure. Les confréries, par exemple, ne réunissaient pas que d'anciens pèlerins de Compostelle ; elles comprenaient peu d'adhérents, et leur origine sociale était élevée. Le thème des trop fameux « chemins de Saint-Jacques » est abordé par une synthèse des études infirmant cette appellation trompeuse qui n'indique pas obligatoirement une route menant à Compostelle mais celle conduisant à un de ces sanctuaires de proximité voués à l'apôtre. De même, les quatre routes énoncées dans le *Guide du pèlerin* — qui a été pratiquement inconnu au Moyen Âge et jusqu'à sa publication par Jeanne Vielliard en 1938 — retrouvent une plus juste réalité dans le contexte des déplacements des hommes d'alors et de la symbolique médiévale.

Après l'étude des sites et des structures d'accueil, la seconde partie de l'ouvrage aborde les pèlerins. Il y avait bien sûr les pèlerins anonymes — pas aussi nombreux qu'on a bien voulu le dire —, les prestigieux (rois, princes, prélats) et ceux idéalisés parce que nés de l'imagination des

poètes. Il est aussi question des raisons du pèlerinage qui pouvait être par procuration — un pèlerinage « immobile » —, *post mortem* ou pénitentiel. Si la dévotion est la motivation pèlerine la plus connue aujourd'hui, il ne faut pas négliger les raisons commerciales, politiques, diplomatiques ou militaires, mais aussi la volonté de quitter son quotidien, de voir du pays.

Justice est rendue à ces sanctuaires locaux que l'historiographie avait souvent éclipsés au profit du grand et mythique Saint-Jacques. C'est la disparition des lieux saints de proximité après la Contre-Réforme qui a favorisé l'émergence de Compostelle comme sanctuaire unique voué à saint Jacques, qui n'est pourtant pas une réalité médiévale. Aussi la recherche compostellane — vieille de cinq siècles —, essentiellement singulière et nombriliste dans une grande partie du siècle que nous venons de quitter, devient-elle ici plurielle et équitable. Saint-Jacques est remis à sa place médiévale au profit d'une meilleure connaissance des croyances de l'homme médiéval.

Denis BRUNA

**Colette ESTABLET et Jean-Paul PASCUAL,**  
*Ultime voyage pour La Mecque. Les inventaires après décès de pèlerins morts à Damas vers 1700*, Damas, Institut français de Damas, 1998, 222 p.

Cet *Ultime voyage pour La Mecque* procède de l'exploration d'inventaires après décès établis entre 1686 et 1717 dans deux registres tenus à Damas par les instances juridiques spécialisées dans le partage des successions. Les auteurs, Colette Establet et Jean-Paul Pascual, n'en sont pas à leur premier essai dans la présentation de résultats obtenus à partir de l'analyse de cette documentation. *Familles et fortunes à Damas*, publié en 1994 par le même éditeur, avait été l'occasion d'entreprendre

une étude de la société damascène, telle qu'elle pouvait être éclairée par de telles données. Ici, cependant, il s'agit de traquer une population particulière, non pas les habitants de la ville mais des personnes de passage, et plus précisément celles qui, parties pour effectuer le pèlerinage à La Mecque depuis leur pays respectif, ou sur la route du retour, décèdent à Damas. Cette ville n'existe dans l'étude qu'en vertu de l'étape qu'elle constitue pour de nombreuses caravanes de pèlerins (étape ultime dans ce cas) et ne s'affirme qu'au travers de la procédure d'établissement de l'inventaire (cent trente-cinq actes en tout ont été collectés et analysés) des biens des personnes défuntées. C'est donc à une autre société, plus éphémère et mobile, que se sont intéressés les auteurs : il s'agit de saisir au vol l'identité et le bagage, matériel et spirituel, d'hommes et de femmes (cependant proportionnellement beaucoup moins nombreuses que les premiers) dont la vie s'est achevée accidentellement à l'approche de Damas ou en ses murs, pour tenter de reconstituer la physionomie d'une telle société et ses fondements humains, économiques, religieux.

Ce livre est d'une lecture agréable, et cela tient en grande partie au plaisir communicatif que, de façon palpable, les auteurs ont pris à l'exhumation d'archives d'un accès et d'un usage pourtant ardu, et *a priori* rébarbatives : référents géographiques souvent lapidaires, longues listes d'objets divers, énumération d'ayants droit éventuels. Face à un tel handicap, les auteurs n'ont pas rechigné à la tâche : ils ont tenté au maximum de restituer dans leur complexité les formes de l'information recueillie. D'où une première partie consacrée à une analyse critique détaillée des données de la source : repérage des pèlerins au sein de la population des décédés (identifiables en vertu de la date de leur mort, correspondant à la période du pèlerinage, croisée avec la nature de leurs bagages) et évaluation des absents (les militaires en particulier, non pris en compte dans les registres) ; mise en exergue de la

variété des monnaies estimées et de la diversité des termes en usage pour désigner les objets du quotidien, lesquels renvoient à l'hétérogénéité des origines des membres de la population considérée, en majorité anatolienne. Cette terminologie étant rendue plus complexe par les effets du bilinguisme arabo-turc des scribes et leurs propres difficultés de traduction. C'est compte tenu de ces données que les auteurs ont cherché à approcher de plus près cette population pèlerine. Cette société est perçue de façon privilégiée en mouvement, à l'image de la caravane, contrainte dans son organisation matérielle par les impératifs d'une expérience coûteuse, périlleuse et souvent harassante, mais aussi marquée par le principe d'une longue itinérance, qui imprime sa marque sur le quotidien et informe certains modes de sociabilité et de relations entre les individus. Ce faisant, émergent quelques figures, caractéristiques de cette société : celles de grands commerçants pour lesquels le pèlerinage est l'occasion de transactions fructueuses, celles des spécialistes du transport, de quelques soufis, voire de prostituées (du moins de ces femmes célibataires, non identifiées statutairement comme pèlerines et dont le bagage compte nombre de coussins...). Se dévoilent également certaines pratiques comme le pèlerinage par procuration (certains de ceux qui meurent à l'aller ayant été impuissants à exécuter cette mission, la somme correspondante, perçue avant le départ, est prélevée sur leur succession), ou les acquisitions, traditionnelles en Terre sainte, d'objets-souvenirs, fiasques d'eau de Zemzem, linceuls blancs, chapelets (dans les bagages du retour).

Cependant, les auteurs se sont cantonnés dans une position modeste quant à la perspective de renouveler l'approche de ce microcosme social, et leurs conclusions restent très (trop) prudentes. D'une part, les résultats de travaux plus anciens sur le pèlerinage à La Mecque, mis à contribution dans l'analyse des sources, définissent plus souvent le cadre de la recherche que le lieu d'un questionnement visant à

les dépasser. Ce qui souligne par contraste la difficulté d'extirper d'un tel matériau, unique, des pistes nouvelles. L'une des limites majeures en est l'impossibilité de pouvoir croiser la documentation avec d'autres sources relatives à l'existence de ces voyageurs. Faute d'en savoir davantage sur ces gens d'origines extrêmement diverses, on a ici une trace volatile, une image au contenu très ténu de leurs identités. On voudrait pouvoir suivre plus loin les marchandises et les hommes, comprendre ce que fut l'événement de leur départ, et l'accueil plus tard de l'annonce de leur mort, par cette famille, ce village, cette ville qui les attend, préoccupations dont il faudra admettre, du moins pour ces pèlerins-là, n'avoir pas de réponse. On peut penser, cependant, que les ornières de la source ne sont pas les seules responsables de la trajectoire empruntée. On pourra regretter, par exemple, le parti pris, adopté par les auteurs, consistant à appréhender de façon privilégiée la configuration de cette société sur la base d'une approche sérielle constituée à partir de la valeur relative des biens de chaque pèlerin. Outre le caractère partiel de cette donnée (il ne peut être tenu compte que des biens emportés en voyage), une telle approche contribue pour une part à lisser les contours du « commun des pèlerins », d'un pèlerin « moyen », considéré au détriment d'une appréciation donnant plus de place à l'analyse d'individus singuliers en situation, pourtant mieux à même de rendre compte de la multiplicité des catégories et de la diversité des identités.

À l'image de la ville de Damas, cette étude (enrichie d'un ensemble d'annexes rassemblant diverses familles d'objets constituant une source intéressante pour des travaux futurs) apparaît finalement comme une étape dans le cheminement de la recherche sur ces pèlerins musulmans que des préoccupations religieuses ont amenés à partager une communauté de vie à la fois familière et imprévue, qui aura constitué, là, une ultime expérience.

Isabelle GRANGAUD

**Philippe BOUTRY, Dominique JULIA (dir.),** *Pèlerins et pèlerinages dans l'Europe moderne*, Rome, École française de Rome, « Collection de l'École française de Rome-262 », 2000, 518 p.

En juin 1993, Philippe Boutry et Dominique Julia organisaient une table ronde sur le pèlerinage à l'époque moderne ; ce sont les *Actes* de cette réunion qui nous sont aujourd'hui donnés. Les treize textes qui composent ce volume permettent de mesurer l'ampleur des mouvements de flux et de reflux de la piété, d'analyser le rayonnement des dévotions sur une longue période, d'approcher la démarche d'individus. Après un panorama général, qui couvre près du quart de l'ouvrage, dressé par Dominique Julia, le lecteur découvre de multiples exemples qui lui font parcourir quasiment tous les États d'Europe, bien que le propos reste très centré sur les grands sanctuaires. Cette vaste fresque privilégie des documents exceptionnels : les archives des hôpitaux où sont accueillis les marcheurs ; les registres des confréries formées d'anciens pèlerins ; les journaux écrits par les voyageurs ; les archives des États, essentielles pour suivre les déplacements d'une population de plus en plus jugée suspecte. Le lecteur trouvera dans cet ouvrage non seulement une présentation de la vie religieuse à l'époque moderne, mais également une réflexion sur les sources indispensables pour aborder cette question, démonstration qui s'appuie sur de multiples graphiques, un important appareil statistique et de nombreuses cartes.

Partir en pèlerinage, c'est d'abord vivre une rupture avec son quotidien et entrer dans un temps d'errances. Les fidèles se mettent essentiellement en route au printemps ou à la fin de l'année, ce dernier moment ayant tendance à perdre son importance au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les itinéraires personnels sont multiples. Il serait illusoire de vouloir dessiner des routes précises et un auteur parle très justement du « caractère très divers — et peut-être

aléatoire — de la progression du pèlerin » (p. 300). Les registres des hôpitaux situés sur les grands axes de déplacements, tel celui de Zum Ipperwald de Cologne, qui abrite des Allemands en route vers Rome, livrent au chercheur une foule de noms, de professions, etc., données qui permettent de dresser un portrait-type. Le pèlerin est un homme, jeune et célibataire, souvent solitaire ; son périple correspond parfois à son passage à l'âge adulte, il est la dernière occasion de courir les routes avant de se fixer définitivement. Entre le XVI<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, les femmes, bien que toujours minoritaires, apparaissent de plus en plus dans les archives : à Saint-Julien-des-Flamands de Rome, elles représentent 1,4 % de personnes accueillies au XVII<sup>e</sup> siècle, mais 4,7 % au siècle suivant. On découvre également des familles entières pèlerinant : le quart des Franc-Comtois hébergés à Saint-Claude de Rome entre 1671 et 1716 voyageait ainsi. Pour dépasser la statistique, l'historien interroge les rares mémoires rédigés par les fidèles et consulte les archives judiciaires. Questionnés par les autorités civiles, les voyageurs doivent décliner leur identité et montrer leurs passeports, occasion unique d'apercevoir leur progression. Certains avancent très vite, tel François Arnault de Niort qui, à la moyenne de 40 km par jour, se dirige vers Saint-Jacques-de-Compostelle en 1729. D'autres musardent, et on peut se demander s'ils sont véritablement des pèlerins. Les procès-verbaux les décrivent marchands ambulants, herboristes ou pauvres hères à la recherche d'un gîte. Il est vrai que, pour beaucoup, le pèlerinage est une « stratégie de subsistance » (p. 354). Circulant d'un hôpital à une institution de charité, ils comptent sur la générosité publique pour survivre. Cependant, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, les pouvoirs publics se méfient de cette population assimilée souvent à des marginaux, aux tenants de superstitions, vestiges d'une religion populaire, ou à des errants perdant « trop de temps dans des plaisirs coûteux » (p. 343). On veut alors tenter

## COMPTES RENDUS

de distinguer vagabonds et pèlerins, même si pour beaucoup ces deux catégories sont intimement mêlées. Les autorités espagnoles, par exemple, exigent, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, que les dévots se munissent de lettres dimissoriales provenant de l'évêque de leur diocèse d'origine. Malgré cette méfiance qui se généralise, les croyants continuent à parcourir les chemins qui mènent vers les grands sanctuaires.

Pour étudier et mesurer leur flux, les auteurs de ces articles se penchent sur l'histoire de sanctuaires aussi divers que Saint-Nicolas-de-Bari, les monastères du mont Athos, Saint-Jacques-de-Compostelle ou Lorette, mais c'est Rome qui est privilégiée car elle est la capitale d'un catholicisme qui s'affirme dans le domaine religieux, social, politique, parce qu'elle abrite d'importants sanctuaires et que les jubilés sont l'occasion de réunir un immense peuple chrétien. Le XVI<sup>e</sup> siècle est marqué par de fortes critiques contre le pèlerinage ; elles proviennent aussi bien des milieux protestants que d'humanistes, tel Érasme, et d'une partie de l'Église sensible à la *devotio moderna*. Mais, à partir de la seconde moitié du siècle, on assiste à une lente « reconquête catholique » que les chiffres mettent parfaitement en évidence : si 60 000 pèlerins ont été accueillis à l'hôpital de la Santissima Trinità dei Pellegrini lors du jubilé de 1550, ils sont 200 000 en 1625. Aller prier dans la ville sainte est au cœur d'une démarche profondément spirituelle pour les croyants ; de même, nombreux sont les nouveaux convertis qui affirment ainsi leur récente appartenance au catholicisme. Pour héberger ces foules, les hôpitaux nationaux sont innombrables : les Flamands se rendent à Saint-Julien, les Portugais à Saint-Antoine, les Français à Saint-Louis, les Allemands à Santa Maria dell'Anima, les Franc-Comtois à Saint-Claude... Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le mouvement se ralentit à cause des Lumières, de la défiance accrue des pouvoirs civils mais aussi des réticences de plus en plus affirmées d'une partie du clergé. À Saint-Louis-des-Français, vers

1770, 460 pèlerins sont accueillis par an alors qu'ils étaient 608 soixante ans plus tôt. Non seulement le nombre de fidèles diminue mais les voyageurs sont de plus en plus suspects aux yeux des Romains, les responsables d'hôpitaux se plaignant amèrement des vols qu'ils commettent dans les lieux d'hébergement. Pèlerins pauvres, faux malades et mendiants tendent à se confondre dans l'esprit des contemporains. Le pèlerinage n'a pourtant pas perdu sa dimension religieuse. Dans les années 1770, le plus célèbre des visiteurs de Rome est sans doute saint Benoît Labre, qui est décrit « toujours les mains jointes, les yeux fermés dans une profonde contemplation » (p. 116).

L'ouvrage dirigé par P. Boutry et D. Julia met parfaitement l'accent sur les trois dimensions du pèlerinage. La première est géographique, puisqu'il fait apparaître des régions culturelles et leur évolution. Si certains grands sanctuaires, comme Rome, s'imposent dans l'esprit de tous les Européens, chaque province a ses propres destinations, ce qui la distingue de ses voisines. Tout au long de l'Ancien Régime, on peut ainsi opposer une « France romaine », les habitants du Nord, du Nord-Est et du Sud-Est privilégiant la cité de saint Pierre, et une « France compostellane », les catholiques de l'Ouest préférant se rendre à Saint-Jacques-de-Compostelle. À l'intérieur d'une région, les fidèles n'ont pas tous le même comportement. En Franche-Comté, par exemple, ce sont surtout ceux des hauts plateaux ou de la montagne qui partent vers Rome. Le pèlerinage est également une réalité chronologique. Il n'y a pas de déclin inexorable mais un mouvement complexe : après la crise qui caractérise le XVI<sup>e</sup> siècle, on assiste à un net renouveau qui prend fin dans le premier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, moment où s'amorce une lente décadence. Encore faudrait-il nuancer cette vision d'ensemble. À toutes les époques, une guerre, une épidémie ou une disette peuvent ralentir les déplacements ; la Révolution russe de 1917, par exemple, provoqua

une modification profonde du recrutement des fidèles se rendant au mont Athos, ceux originaires de Novgorod, Moscou ou Kiev disparaissant quasiment. En revanche, que survienne un jubilé, que des frontières s'ouvrent ou que la paix revienne, et l'on voit resurgir les foules sur les chemins traditionnels de la foi. Il est donc indispensable de penser le pèlerinage non seulement comme un fait religieux, mais de le replacer dans un vaste contexte politique, militaire et social. La troisième dimension du pèlerinage est celle de l'individu qui se révèle sous ses multiples facettes. Il est d'abord pieux dévot cheminant péniblement, faisant de son déplacement une « expérience de l'extraordinaire, dépassement de soi dans la plénitude d'une rencontre au terme » (p. 125). Mais il peut également mendier, visiter les cités traversées ou prendre son temps avant de rentrer chez lui. Comme l'affirmait Alphonse Dupront, le croyant, le voyageur et le touriste ne font qu'un.

Philippe MARTIN

**Philippe MARTIN**, *Pèlerins de Lorraine*, préface de René Taveneaux, Metz, Éditions Serpenoise, 1997, 287 p.

Prolongeant la réflexion qu'il avait conduite dans sa thèse de doctorat sur les paroisses du Toulinois et du Saintois<sup>1</sup>, Philippe Martin nous invite à une anthropologie historique du pèlerinage dans l'ensemble de la Lorraine du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours. Il peut ici reprendre quelques-uns des résultats qu'il avait mis en valeur dans son livre précédent consacré à la géographie sacrée d'une région particulière, à travers une analyse très fine du réseau des églises, des chapelles et des croix, des espaces processionnels et des pèlerins, menée non seulement à partir d'archives classiques (comme les visites pastorales ou les délibérations municipales) mais aussi des livrets imprimés de pèlerinage,

et surtout une enquête sur le terrain de type ethnographique qui l'avait conduit à faire appel aux techniques de l'histoire orale et de la démarche régressive. De ce point de vue, son travail se situe dans la lignée des perspectives ouvertes par Alphonse Dupront tant au cours de l'enquête qu'il avait menée dans son séminaire de l'EHESS consacré aux pèlerinages français contemporains que dans son livre *Du sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages* (Paris, 1987).

S'intéressant aux origines des sanctuaires, l'auteur en souligne le polymorphisme où dominent trois registres : dans le choix du site lui-même, le sanctuaire peut reprendre, en le christianisant, un antique lieu de culte gallo-romain (en particulier près de sources), mais aussi s'installer sur des sommets, manifestant un rapport au cosmique (ainsi la *Colline inspirée* de Sion qui eut pour chantre Maurice Barrès) ; il peut également perpétuer le souvenir d'un événement majeur (miracle ou victoire), celui de l'Incarnation christique (relique du saint clou à Toul) ou d'un saint (phalange de saint Nicolas à Saint-Nicolas-du-Port), être l'expression d'un vœu ou, dans la volonté de transporter chez soi le pèlerinage lointain, s'établir comme la copie d'un grand sanctuaire de chrétienté (Liesse, Lorette, Lourdes ou Fatima) ; il peut enfin faire appel au légendaire (martyre des saints céphalophores, passage d'un saint), aux visions intervenues en songe, ou aux signes donnés par les statues elles-mêmes qui reviennent au lieu de leur découverte. La fondation d'un pèlerinage est une création complexe où s'entremêlent la demande laïque et le contrôle ecclésiastique dans une tension d'où les conflits ne sont pas absents.

L'histoire des pèlerinages n'est jamais linéaire, et Philippe Martin qui en dresse une esquisse sur la longue durée sait faire voir les flux et reflux qui la traversent. Après un beau premier XVI<sup>e</sup> siècle, les troubles de religion constituent une période tourmentée où les destructions de statues et de reliques commises par des troupes

## COMPTES RENDUS

protestantes de passage en Lorraine sont nombreuses. L'âge d'or des pèlerinages se situe sans doute entre 1580 et 1630 : l'attestent la dimension des foules pèlerines accueillies dans les sanctuaires, l'afflux des dons, l'essor de la publication des livrets de piété qui retracent l'histoire du lieu, la multiplication des récits de miracles. Au-delà, et jusqu'en 1660, la recrudescence des troubles et des campagnes militaires liées à la guerre de Trente Ans, les épidémies et les famines ralentissent, voire tarissent les flux pèlerins à un moment où la Lorraine connaît l'une des plus grandes épreuves de son histoire. Après celle-ci, la reconstruction s'avère lente et la générosité des fidèles à l'égard des sanctuaires infiniment moindre. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, les grands rassemblements se font rares, sauf lors des années jubilaires où le gain d'indulgences stimule la pérégrination : la parochialisation du culte, l'essor des confréries et des dévotions locales n'incitent plus à une sortie hors de sa paroisse, cependant que les autorités civiles tout comme le clergé manifestent une méfiance croissante à l'égard d'un acte qui est aussi bien l'occasion de débauches que de superstitions. La Révolution constitue une nouvelle offensive iconoclaste qui aboutit à la destruction et à la fermeture de nombreux sanctuaires : pourtant, en certains sites, le nouveau pèlerin émerge dès les années 1796-1799, comme en témoignent les « rapports officiels qui dénoncent les « rassemblements fanatiques » qui réunissent un « peuple stupide amateur de merveilleux ». Comme ailleurs, de nombreux pèlerinages auront été définitivement supprimés par la vague déchristianisatrice. Le nouvel essor des pèlerinages lorrains date surtout des années 1840-1860.

Après avoir défini ce cadre spatial et temporel, P. Martin a choisi de centrer son analyse sur les gestes pèlerins eux-mêmes. Tout d'abord il étudie le départ et l'aller vers le sanctuaire, n'oubliant ni les pèlerins au long cours (ainsi Dom Nicolas Loupvent, trésorier de l'abbaye

de Saint-Mihiel, qui se rend à Jérusalem en 1531, ou deux pèlerins du village de Diane-Capelle qui se rendent à Rome en 1754) ni les pèlerins « professionnels » qui voyagent pour d'autres. Les manuels de pèlerinage visent à encadrer cet itinéraire dans une ascèse de tous les instants qui, centrée sur la prière, ne laisse place à aucun moment de distraction. Ils cherchent également à contenir et canaliser la piété du pèlerin arrivé au lieu sacré : ainsi à Soulosse, où l'itinéraire du pèlerin suit un chemin jalonné de monuments dont chacun rappelle un épisode de la « passion » de saint Éloph. Une particularité, qui n'est sans doute pas propre à la Lorraine mais qui y est toutefois plus fréquente que dans d'autres régions, est la présence d'ermites, souvent de simples paysans qui gardent les sanctuaires. Le pèlerinage est un phénomène social total, où les frontières du sacré et du profane s'estompent, comme en témoigne la relation étroite qu'ils entretiennent avec les foires et les « rapports ». De son voyage, le pèlerin rapportera plantes, terre, eau, morceaux de bois de la statue miraculeuse, médailles, livrets ou images, autant de talismans susceptibles de prolonger la puissance protectrice auprès de laquelle il est venu chercher une intercession. Car, en dépit de la spiritualisation du pèlerinage que la Réforme catholique s'efforce d'introduire dans les lieux de pèlerinages par la confession, la communion, l'entrée dans les confréries, l'ordre des processions, les bénédictions données par les prêtres, le geste essentiel reste le contact *direct* avec la puissance miraculeuse, statue, relique ou tombeau, sans l'intermédiaire du clerc. L'auteur passe en revue les différents rites liés à l'eau, ceux pour les animaux, et souligne l'affrontement, au cours de la période moderne entre, d'une part, la conception ecclésiastique du pèlerinage qui cherche à substituer le *voir* au *toucher* et insiste sur les dispositions intérieures, et, d'autre part, les rites où le pèlerin cherche par l'absorption de l'eau, le contact de la statue ou le baiser aux

reliques à participer à la puissance du saint pour en recevoir une charge sacrale.

Le beau temps du miracle dans les sanctuaires lorrains s'établit au cours des années 1600-1670, chronologie qui rejoint celle qui a pu être établie pour d'autres sanctuaires français. Dans ces récits, fortement marqués par le filtre ecclésiastique auquel ils ont été soumis, le miracle est tout à la fois preuve de la vraie foi contre l'hérétique, dans une terre qui est une frontière de catholicité, et affirmation de la puissance d'un sanctuaire par rapport à ses concurrents. On notera la place des sanctuaires à répit (ainsi Notre-Dame d'Avioth), dont les études de Jacques Gélis ont montré qu'ils se situent tout au long d'une dorsale lotharingienne. Mais l'auteur marque aussi la très nette défiance des autorités ecclésiastiques à l'égard de ce type de miracles. Ce qui est sûr, c'est que la critique rationnelle du miracle pénètre les mentalités des clercs, tel l'abbé Chatrian qui, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ne voit dans les miracles que des « guérisons ou naturelles, ou lentes, ou imparfaites ». L'épuration des ex-voto, chassés des sanctuaires, n'a pas été le seul fait des révolutionnaires, mais déjà de certains clercs du XVIII<sup>e</sup> siècle, dès lors qu'ils y voient une dévotion suspecte.

Un dernier chapitre, forcément plus rapide, évoque l'évolution des pèlerinages lorrains depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et insiste sur la crise qui les affecte, marquée par de très nombreuses disparitions. Ici aussi, les réformes liturgiques qui ont suivi le concile de Vatican II comme la réduction du nombre de clercs ont accéléré une évolution bien antérieure, cependant que rites et pratiques se sont profondément transformés. C'est un constat qu'Alphonse Dupront avait pu souvent faire au cours de l'enquête qu'il menait dans les années 1960-1980.

Au total, le lecteur dispose, avec ce livre, d'une bonne mise au point sur l'état des recherches concernant les pèlerinages lorrains. L'ouvrage est très abondamment illustré, ce qui permet de voir en acte un

certain nombre de rites contemporains. On regrette toutefois un appareil de notes extrêmement réduit, tout comme une description plus que sommaire des sources consultées : mais l'éditeur a clairement visé un large public, au grand dam de la très solide érudition qui sous-tend cet ouvrage.

Dominique JULIA

1. *Les chemins du sacré. Paroisses, processions, pèlerinages en Lorraine du XVI<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*, Metz, Éditions Serpenoise, 1995, 358 p.

**Georges PROVOST**, *La fête et le sacré. Pardons et pèlerinages en Bretagne aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Le Cerf, « Histoire religieuse de la France », 1998, 530 p.

Depuis quelques années, l'histoire des pèlerinages a été totalement renouvelée ; approches régionales et études de détail ont permis de mieux cerner l'évolution de ce « temps fort de l'expérience religieuse collective et individuelle », selon l'expression d'Alphonse Dupront. C'est dans ce courant que se place Georges Provost qui, grâce à une grande variété de documents, fait revivre l'histoire des dévotions de la Bretagne des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, région fortement christianisée où l'on compte 5,7 chapelles par paroisse. Ces oratoires ne sacralisent pas les confins mais dessinent un maillage qui couvre l'ensemble du territoire et définit des unités géographiques vécues, les frairies. Cette organisation prend toute sa force dans la partie occidentale de la province, déclinant au fur et à mesure qu'on se rapproche des marges romanes. Partout, la sociabilité communautaire a une telle force qu'elle englobe et « bretonnise » usages ou récits. Les saints locaux sont légion et ceux « importés » (p. 57) sont souvent gratifiés d'une ascendance bretonne ou d'un séjour dans cette région. La description de cet espace aux

## COMPTES RENDUS

multiples facettes est suivie d'une fine étude chronologique.

La force du pèlerinage se révèle parfaitement dans la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle : on observe alors vingt et une créations spontanées qui furent reconnues par l'Église après bien des hésitations. À Sainte-Anne-d'Auray, par exemple, alors que les capucins furent très tôt favorables à une officialisation du culte, l'évêque n'assuma la pleine responsabilité du pèlerinage qu'en 1632, soit neuf ans après les premières apparitions de la sainte à Yves Nicolazic. C'est dire les réticences d'une partie du clergé face à cet essor de la piété pèlerine. La même prudence se manifeste quand il s'agit des miracles. Plus de deux mille procès-verbaux de guérisons extraordinaires sont conservés pour la période 1620-1710 ; cependant, seule une partie fut imprimée et, très justement, l'auteur souligne le sous-enregistrement des miracles, même en ces temps fastes. Certains cultes traditionnels sont aussi relancés et Vincent Ferrier à Vannes, à partir de 1637, ou Corentin à Quimper, à partir de 1640, voient à nouveau les foules se presser devant leurs reliques ou leurs images. Le clergé breton sut se servir de cet engouement en mettant cette piété pèlerine au service d'une pastorale qui visait à transformer les comportements des croyants. Elle s'exprima par une pédagogie de la foule, parfaitement illustrée par les offices en plein air, mais aussi grâce à une attention pour les individus par le biais de la confession et de la communion préparatoires. Le modèle se mit en place dans de grands sanctuaires comme Sainte-Anne-d'Auray, puis fut diffusé par des religieux, comme les carmes, les dominicains ou les jésuites.

Après 1660, les choses changèrent. On nota tout d'abord une transformation de la géographie pèlerine. Rome ou Saint-Jacques-de-Compostelle attiraient moins et l'aire de rayonnement des sanctuaires régionaux se réduisit : Auray s'identifia ainsi de plus en plus au Vannetais. Le recul ne fut pas seulement spatial. L'étude

des testaments montre que les dévots préféraient faire des offrandes à leur paroisse ou à des confréries plutôt que des pèlerinages. Dans ce contexte, les tentatives pour lancer de nouvelles dévotions, ainsi autour du père Maunoir à Plévin, échouèrent. Mais il est indispensable d'étudier cette période de marasme avec d'infinies précautions. Si les responsables des pèlerinages signalaient moins de miracles qu'auparavant, les registres de baptêmes-mariages-sépultures tenus dans chaque paroisse révèlent encore l'existence de guérisons inexplicables. Finalement, chaque sanctuaire a sa propre chronologie et, localement, on peut même voir apparaître quelques nouveaux cultes, signe que le déclin du pèlerinage est à nuancer.

Au xviii<sup>e</sup> siècle, la dévotion pèlerine connut un regain de ferveur grâce aux indulgences, l'octroi de telles grâces à un sanctuaire provoquant généralement une brusque poussée de la fréquentation. La chapelle Notre-Dame-de-Penhors, à Pouldreuzic, en reçut en 1731, ce qui s'accompagna d'un quadruplement des offrandes ; certes, le mouvement retomba assez vite, mais les dons demeurèrent dans la suite du siècle toujours supérieurs à ce qu'ils étaient auparavant. Non seulement de grands sanctuaires profitèrent de ces indulgences, mais d'humbles oratoires, comme celui de Baye, en reçurent. Pour les obtenir, les Bretons faisaient intervenir des religieux locaux qui demandaient à leurs frères romains d'agir en leur faveur, ou ils s'adressaient aux expéditionnaires en cour de Rome présents dans la province. Entre 1744 et 1785, près de 28 % de la correspondance de celui de Rennes concerna ces questions. Ces indulgences, liées à la pratique de dévotion et non au versement d'offrandes, devinrent d'efficaces « instruments au service de la Réforme catholique » (p. 317). Ce renouveau du pèlerinage n'est cependant pas un retour aux pratiques du xvii<sup>e</sup> siècle. Un silence officiel pèse à présent sur le miracle ; les procès-verbaux devinrent exceptionnels, ce qui pourrait laisser croire à la dispari-

tion de ce phénomène. Il n'en est rien. Les croix, les ex-voto ou les cantiques sont autant de témoignages de la croyance en l'efficacité de l'intercession des saints. Cette dévotion des Bretons s'exprimait essentiellement lors des pardons, cérémonies qui prirent alors une allure festive avec leurs feux d'artifice, leurs décharges de boîtes, leurs bannières claquant au vent ou l'exposition de statues. Cet aspect festif et cette familiarité des pardonneurs avec le sacré provoqua parfois des conflits avec les ecclésiastiques. Ainsi, le 15 août 1779, lors de la fête du pardon à Notre-Dame-de-la-Fontaine, à Sainte-Tréphine, un pèlerin rétorqua à un prêtre qui tentait de s'opposer à une procession : « Cette bannière ne vous appartient pas ; elle est à nous, nous en ferons ce que nous voudrons. » (cité p. 377.) Si les évêques tentèrent de réagir face à ce qu'ils considéraient comme des abus, les recteurs durent s'accommoder de manifestations populaires qui étaient avant tout la preuve de l'appropriation du fait pèlerin par les populations.

Derrière les grandes lignes de cette évolution séculaire, G. Provost sait déceler les différences régionales. Au début du xvii<sup>e</sup> siècle, elles apparaissent très clairement, faisant émerger deux Bretagne, héritières des comportements médiévaux. La haute Bretagne était assez ouverte sur l'extérieur : nombreux étaient ses habitants qui partaient vers les sanctuaires étrangers, et ses lieux de culte, en particulier ceux de Rennes, attiraient les fidèles d'autres régions. La basse Bretagne était plus repliée sur elle-même ; son réseau de chapelles était plus dense et les indulgences plus nombreuses, ce qui permet à l'auteur de parler d'un fait pèlerin souvent « autarcique ». Au cours du xvii<sup>e</sup> siècle, ces différences s'estompèrent ; le foisonnement pèlerin et les nouvelles créations donnèrent l'impression d'une certaine uniformisation des pratiques. En fait, les cliques n'avaient pas disparu ; ils réapparurent avec force au siècle suivant. En basse Bretagne, les chapelles avaient de tels revenus qu'elles furent un enjeu financier :

les évêques cherchaient à les faire participer aux frais d'entretien des paroisses, ce qui favorisa un recentrage de la piété autour des églises paroissiales. Les oratoires de haute Bretagne étaient jugés beaucoup plus sévèrement, 43,9 % de ceux érigés dans le Vannetais furent d'ailleurs considérés comme indécents lors des visites pastorales. Au cours de l'époque contemporaine, ces différences s'accroissent : plus de 70 % des chapelles qui existaient au xviii<sup>e</sup> siècle en haute Bretagne disparurent, contre la moitié de celles installées en basse Bretagne.

Au cours de ce panorama des pèlerinages bretons, G. Provost détruit de nombreux mythes. Il s'en prend particulièrement à ceux qui attribuent une dimension immémoriale à des usages ou à des sites. Il montre que l'association pierre-eau-arbre, chère à A. Dupront, n'est pas systématiquement l'héritage de cultes druidiques mais qu'il s'agit souvent de créations de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, comme c'est le cas à Notre-Dame-de-Bon-Voyage, à Plogoff. Il dresse également un tableau très complet des rites pratiqués au xix<sup>e</sup> siècle et jugés « traditionnels » ; il montre que 82 % d'entre eux sont mentionnés pour la première fois entre 1600 et 1780. Le pèlerinage est donc une réalité particulièrement vivante et pas seulement le révélateur de survivances. L'auteur insiste tout particulièrement sur l'importance du xviii<sup>e</sup> siècle, période qui ne doit pas être considérée comme un moment de déchristianisation, mais doit être interprétée comme un temps fort de la transformation de la vie religieuse.

Philippe MARTIN

**Pierre SANCHIS**, *Arraial, la fête d'un peuple. Les pèlerinages populaires au Portugal*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1997, 434 p.

La recherche de Pierre Sanchis sur les pèlerinages populaires au Portugal, les

## COMPTES RENDUS

*romarias*, est articulée autour de deux axes, le « populaire » et la « fête ». Après avoir fait le point sur les travaux publiés et les différentes écoles dont ils sont tributaires, l'auteur donne en introduction le fil conducteur de son ouvrage. Le « populaire » y est défini par la distribution de l'autorité dans la société, mais en tenant compte des changements constants dans la division entre les forces de domination d'un côté et celles de repliement et de résistance de l'autre. Quant à la fête et l'excès qui la caractérise, elle n'est pas analysée comme le sacrilège rituel destiné à maintenir une société, ni comme la destruction de règles collectives mais, au contraire, étudiée en complémentarité de la société dans laquelle elle prend forme. Dans ce cadre, P. Sanchis étudie les *romarias* portugaises à partir d'un matériau constitué dans les années 1970 selon trois types d'information : connaissance directe d'une vingtaine de *romarias* ; recherches bibliographiques dans la littérature ethnographique, les documents ecclésiastiques et les journaux ; enquête d'opinion dans un village.

L'auteur définit d'abord la *romaria* comme l'aller vers un lieu devenu sacré en raison de la présence particulière d'un saint. La *romaria* réunit, autour d'une chapelle, la population d'un village ou les gens de plusieurs localités environnantes. Elle s'organise autour du saint, représenté par sa relique ou son image que l'on porte en procession. La dévotion qui s'y exprime se résume par une pratique : la promesse, laquelle relève d'une économie de l'échange. La sécurité et la protection sont demandées en retour d'un hommage douloureux (une longue marche à pied ou sur les genoux sanglants autour du sanctuaire) et des offrandes. Dans cette relation de la promesse, le clergé est toujours exclu. Il n'est pas consulté. Il oppose d'ailleurs à ces rites « sauvages » une religion plus civile qui remplace la promesse par les sacrements. En effet, du côté de la religion officielle, tout profane doit être rejeté : la messe est quintessence du temps sacré.

Du côté des acteurs de la *romaria*, la messe n'est qu'un moment du temps festif. La procession est à l'image de la collectivité locale en même temps qu'une apothéose du saint qui traverse la foule au son de la musique et des pétards. Les dignitaires des confréries organisateurs des festivités ont conscience de représenter une religion auprès du curé et éventuellement face à lui. On saisit ici une dialectique entre culture populaire et rurale d'une part, culture officielle urbaine et liée à l'Église hiérarchique et aux pouvoirs civils d'autre part, dont l'auteur fait remonter le processus séculaire au temps de la christianisation du pays.

Par ailleurs, la *romaria*, comme l'utopie, est vécue comme une fête, c'est-à-dire comme un événement total en rupture du quotidien. Elle se déroule dans un espace particulier, l'*arraial*, mot qui signifie aussi le rassemblement et l'ensemble des activités qui se déroulent dans cet espace. On y chante, danse et joue de la musique, on y échange et commerce, on y fait des rencontres, on y lutte, on y cuisine et on y dort. Tout cela ne se différencie pas de la procession et des vœux. Les témoignages les plus intéressants émanent de la littérature de controverse écrite par le clergé au sein de sa lutte contre la *romaria*, contre son cortège « d'impureté et de vices », qui cultive une « religion diabolique », laquelle peut se résumer par trois composantes : l'excès du boire et du manger, l'érotisme, la violence (en particulier celle des combats organisés entre villages). Mais P. Sanchis analyse avec précision, en fonction de leur pouvoir reconnu ou non par l'État, les fluctuations de la position des autorités ecclésiastiques face aux *romarias*. Quand l'autorité de l'Église est affaiblie (séparation de l'Église et de l'État en 1910), l'Église officielle part à la reconquête des *romarias* et accepte leur réalité complexe et mêlée, tout en opposant la *romaria* traditionnelle à la « fête de piété » dont on souligne le programme exclusivement religieux. On commence alors à parler de pèlerinage,

même aux lieux traditionnels de *romarias*. Fatima est, de ce point de vue, un bon exemple de centre de pèlerinage populaire, à la fois proche et différent des *romarias* traditionnelles. Parallèlement, avec le nationalisme qui s'installe au pouvoir en 1926 et qui y reste jusqu'en 1973, avec l'alliance qui se produit immédiatement entre l'Église et l'État, l'autorité de l'Église — et du curé au niveau villageois — est renforcée. Celui-ci est chargé de discipliner le peuple ; il se refuse à organiser les cérémonies religieuses si ces fidèles maintiennent l'*arraial*.

L'ouvrage se termine par une étude de cas, la paroisse de Canelas, faubourg lointain de Porto, à partir d'une enquête lancée par le curé de la paroisse en 1971. Il s'agit donc d'un questionnaire émanant d'une religion officielle qui s'est identifiée au camp de la modernisation, de l'esprit d'analyse. Ses tenants représentent une force de transformation, et le savent. Du coup, le vécu de ceux qui revendiquent une tradition encore vivante et voulant continuer à l'être leur devient opaque. Comme deviennent également incompréhensibles les cadres mêmes de ce vécu. Ce qui ressort de l'enquête est finalement, avec une relative permanence des formes, une multiplicité de significations de la fête, même dans les couches « populaires ».

L'ouvrage de P. Sanchis, qui reprend les interrogations et les critiques apportées à la problématique inhérente à la « religion populaire », reste classique. Il a toutefois un très grand mérite, celui de camper un monde encore vivant et pourtant lentement abandonné par la vie sociale qui lui donnait son sens. Cette étude de la *romaria* comme événement total de la vie collective, moment qui fait du présent absolutisé par la fête une adhésion au temps créateur et au recommencement, est exemplaire pour qui veut étudier « l'instant éternel » du pèlerinage. En même temps, P. Sanchis met en garde contre la tentation de voir dans ces fêtes une religion ancienne et immuable, car les *romarias* se placent à l'intérieur des

représentations chrétiennes. Si l'on peut distinguer plusieurs strates dans la *romaria* (la fête religieuse, l'économie de l'échange, des éléments magiques plus ou moins démembrés des cultes anciens), ces strates ne sont pas indépendantes.

Marie-Hélène FROESCHLÉ-CHOPARD

**Jean AUBIN**, *Le latin et l'astrolabe. Recherches sur le Portugal de la Renaissance, son expansion en Asie et les relations internationales*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, 1996, vol. I, 448 p. ; 2000, vol. II, 590 p.

On ne peut que féliciter l'initiative de la Fondation Calouste Gulbenkian d'avoir réédité, en deux élégants volumes, l'ensemble des études consacrées par le regretté Jean Aubin au Portugal de la Renaissance et à son empire asiatique. En effet, bien que certains titres soient parus dans la revue qu'il a créée en 1971, *Mare Luso-Indicum* devenu *Moyen-Orient-océan Indien* en 1984, d'autres, dispersés dans des publications internationales, étaient d'accès parfois difficile.

Historien du monde islamique, spécialiste des sociétés irano-turques médiévales, J. Aubin n'avait pas, selon ses propres mots, « prévu de cultiver l'étude du Portugal des Découvertes et de la Renaissance ». C'est au cours de ses recherches sur Ormuz (placé sous protectorat lusitanien en 1507 et en 1515) qu'il prit contact avec le Portugal impérial. Il fut séduit, à l'instar de Charles Boxer, par la singularité de son histoire : aucun pays en Europe ne présente, en effet, un si grand décalage entre l'étroitesse de sa base de départ et l'ampleur de son action.

L'originalité de sa démarche lui a fait mesurer l'apport que la richesse des archives portugaises (négligées en arches du Portugal pour des raisons linguistiques, entre autres) pouvait procurer à la connaissance des pays de l'océan Indien. Une fois

systématiquement confrontée aux sources islamiques, cette documentation supplée, dès le début du xvi<sup>e</sup> siècle, le silence des chroniques en langues vernaculaires, peu prolixes sur les données économique-sociales et la vie quotidienne locale.

Les contributions réunies dans ces deux volumes (onze dans le premier, vingt-trois dans le second), témoignent de sa méthodologie rigoureuse. Fondée à la fois sur une vaste vision géopolitique et sur l'utilisation de sources primaires qu'il soumettait à un « maillage » particulièrement serré, sa méthode n'était pas concevable sans une parfaite connaissance des langues de travail. Ses travaux montrent aussi, par la diversité des thèmes et des angles d'approche choisis, l'ampleur de son projet : éclairer les conditions de la formation du premier empire européen en Asie, en étudiant au sein de la période charnière, celle qui va de 1505 à 1520, « le parcours des hommes, l'histoire des événements et des idées ». Bien entendu, la démarche comparative, exposée dans *Quelques remarques sur l'étude de l'océan Indien au xvi<sup>e</sup> siècle*<sup>1</sup>, ne prenait son sens que dans le cadre d'une recherche en amont sur l'histoire sociale, économique et politique du Portugal continental à l'époque des Grandes Découvertes. J. Aubin n'a cessé, aussi bien dans ses travaux que lors de ses interventions sur le Portugal, de déplorer le vide historiographique qu'accompagnent, paradoxalement, les deux grands règnes de D. Manuel et de D. João III. Il n'y avait pas en effet, selon lui, « deux histoires, celle du royaume et celle de l'aventure asiatique », mais un tout, qu'il fallait confronter avec l'histoire des puissances antagonistes ou alliées.

La trajectoire des bâtisseurs a inspiré les études qui ouvrent le premier volume (publié en 1996 et révisé par l'auteur) : d'abord les idéologues, tel Duarte Galvão, l'un des hommes clés autour de D. Manuel (1495-1521), inspirateur de l'idéologie du messianisme manuëlin. Les articles suivants évoquent Duarte Pacheco Pereira, responsable de l'implantation du premier

noyau portugais sur la côte du Malabar, dans le sillage du premier voyage de Vasco de Gama (1497-1499) et de Pedro Álvares Cabral, le découvreur du Brésil (1500-1501). Le héros de la résistance de Cochin, dont J. Aubin a tracé la biographie, a tenu « d'une main la plume et de l'autre l'épée », conformément à l'idéal chanté par Camões dans *Os Lusíades*. On lui doit un remarquable traité, l'*Esmeraldo de Situ Orbis*, somme de l'érudition mathématique et de l'art de naviguer, mais aussi ouvrage apologétique de la politique royale de l'expansion portugaise. J. Aubin a prouvé que Pacheco n'a pas été le « militant de la nouvelle classe montante » mais un homme de transition, conjuguant modernité scientifique et attachement aux valeurs seigneuriales. On ne comprend pas autrement son adhésion à l'idée royale de croisade, celle qui devait conduire à la défaite du bloc musulman, grâce à l'alliance nouée avec le prêtre Jean, le souverain chrétien d'Éthiopie.

C'est aux relations luso-éthiopiennes que J. Aubin a consacré deux autres travaux novateurs, « L'ambassade du prêtre Jean à D. Manuel » et « Le prêtre Jean devant la censure portugaise ». Le grand front chrétien contre l'Islam se solda, en effet, par un échec : les intrigues politiques (l'envoyé du prêtre, Mateus, a été pris dans la nasse des machinations des groupes antagonistes à la Cour, entre les partisans et les adversaires d'Afonso de Albuquerque) ont emboîté le pas à la méfiance devant une chrétienté dont on saisissait mal les contours — l'information sur l'Éthiopie fut « filtrée et contrariée ». À la suite de la conquête ottomane de l'Égypte en 1517, la mer Rouge tomba entre les mains de la Porte, laissant aux Turcs la maîtrise du passage privilégié des épices asiatiques vers l'Europe. Longue et coûteuse, la route maritime du cap de Bonne-Espérance — ouverte après le retour de Vasco de Gama — ne remplaçait pas la voie de la mer Rouge. La défaite éthiopienne priva les Portugais des dividendes du commerce du poivre, dont une

bonne partie leur échappa à jamais. La tentative pour s'emparer d'Aden, placée sous tutelle ottomane (Albuquerque, le vainqueur d'Ormuz, de Goa et de Malacca y échoua en 1513) fut un échec. La mer Rouge allait rester « un lac musulman ».

Après avoir examiné le climat religieux sous D. Manuel, J. Aubin a étendu ses recherches au règne suivant, celui de D. João III. On se rappellera que ce souverain a introduit en 1536 le tribunal du Saint-Office au Portugal, en forçant la main au pape. Deux contributions ont pour objet Damião de Góis, voyageur infatigable, ami d'Érasme et de Melancton, persécuté par l'Inquisition, à qui Marcel Bataillon consacra des pages remarquables dans *Études sur le Portugal au temps de l'Humanisme*<sup>2</sup>. Dans le premier de ces travaux, « Damião de Góis dans une Europe évangélique », J. Aubin chercha surtout à saisir les milieux qu'il fréquenta à travers l'Europe, à démêler l'écheveau de ses influences et de ses contacts politiques et religieux ; mais en soumettant ses textes à l'épreuve serrée de la critique interne, il établit le nécessaire équilibre entre les voyages réels et les « randonnées imaginaires », et montre un Damião de Góis empruntant des informations à son ami Johannes Magnus, archevêque d'Upsal.

L'histoire sociale est abordée dans ce volume à travers la biographie d'une « silhouette mineure » du règne de D. João III (1521-1557), le capitaine des hallegardiers du roi et colonel de ses gens de pied, Cristóvão Leitão. La carrière de cet homme d'armes, chargé de moderniser les forces militaires en introduisant au Portugal l'*ordenança* ou *soiça* (les détachements armés de piques), permit à l'auteur du *Latin et l'Astrolabe* de dresser, au-delà des avatars de la réorganisation militaire du royaume dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, un portrait des conflits et des divergences qui opposèrent, entre elles, classes moyennes et élites aristocratiques. En procédant au dépouillement et au recouplement minutieux des généalogies, J. Aubin a également montré que

la « première » noblesse du royaume est caractérisée par une faible évolution numérique et l'absence de prise sur l'exercice du pouvoir. À la mort de D. João III en 1557, seize titres subsistent sur les dix-neuf au moment de son avènement en 1521. Les suppressions ont modifié la composition de la haute noblesse, mais n'en ont pas changé la physionomie. Dans sa lutte contre les factions qui soutenaient la politique de D. Manuel, D. João III s'est débarrassé des hommes de confiance de son père. Le rôle de Vasco de Gama dans cette « révolution de palais » a été souligné par Sanjay Subrahmanyam<sup>3</sup> et par J. Aubin dans sa préface aux *Voyages de Vasco de Gama. Relations des expéditions de 1497-1499 & 1502-1503*<sup>4</sup>, scindée en deux de manière quelque peu arbitraire dans le deuxième volume. La fermeté du souverain envers la noblesse titrée, dont J. Aubin rappelle qu'elle ne fut, à l'époque, ni la plus riche ni la plus influente politiquement au Portugal, a contribué à la stratification du groupe, endogamique et isolé des milieux roturiers. Les travaux de Nuno Gonçalo Monteiro, présentés dans un récent colloque<sup>5</sup>, font état de la création de onze maisons entre 1491 et 1550, et de l'extinction de cinq maisons pendant la même période. Avec ces antécédents, on ne s'étonnera pas que le clivage entre la première noblesse de cour et les élites restantes, creusé progressivement, devienne flagrant à partir de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. On regrettera que J. Aubin n'ait pas insisté davantage sur les notions de « maison seigneuriale » (*casa*) et de « service », liées à l'orgueil du rang, tellement importantes pour saisir les dimensions fondamentales de l'*ethos* de l'aristocratie de cour au Portugal.

Les deux articles qui ferment ce tome I (et qui prendraient leur place plus naturellement dans le deuxième volume) traitent des relations internationales sous D. João III, et sous son petit-fils D. Sebastião (1557-1578). Complémentaires, ils abordent l'un et l'autre les tentatives d'encerclement de

l'Empire ottoman par la Chrétienté, et auxquelles le Portugal, qui avait pris autrefois les devants pour une initiative commune contre l'Islam, se trouva mêlé à son insu. Ces tentatives faisaient suite, en effet, au vieux dessein — caressé par D. Manuel et, avant lui, par D. João II — d'affaiblir le bloc musulman par l'ouverture d'un autre front sur ses arrières. Une fois évanouies les illusions sur la puissance du prêtre Jean, les réalités politiques et militaires — celles de l'avancée ottomane en Europe et en Méditerranée — avaient contraint à rechercher un autre allié. La Perse shiite de Shah Isma'il, en lutte avec les Ottomans (le shiisme a parfois été perçu par l'Occident, au XVI<sup>e</sup> siècle, comme proche des chrétiens orientales), a semblé le partenaire idéal. En 1529, Charles Quint et Ferdinand I<sup>er</sup> de Hongrie ont ainsi repris à leur compte le projet portugais. Grâce à quelques pièces d'archives inédites (dont une en provenance du palais de Topkapi), « La mission de Robert Bransetur — frontière du Danube et route de Basra » fait le point sur ces ambassades en Perse jusqu'ici obscures, et sur l'échec de la plus importante, la mission Balbi/Bransetur. Cet échec ne découragea pas pour autant Maximilien II, qui relança en 1565-1566 le projet de Charles Quint, en y associant Philippe II d'Espagne et D. Sebastião du Portugal. Mais les tergiversations des souverains ibériques et la paix conclue entre le sultan et l'empereur en 1568 eurent finalement raison du projet *per viam portugalensem*.

L'organisation du deuxième volume, paru à titre posthume en 2000, reflète les difficultés que posent les rééditions de ce type. On rendra hommage à l'immense travail accompli par Françoise Aubin, épaulée par deux éminents spécialistes du domaine, Luís Filipe F. R. Thomaz et Geneviève Bouchon. Placées sous l'angle des relations internationales, les contributions de ce deuxième volume visent à situer le Portugal à la fois par rapport à l'Europe des années 1500 et aux deux grandes puissances commerciales et poli-

tiques dans l'océan Indien occidental, la Perse et le Gujerat. En étudiant les antécédents politiques des règnes de D. Manuel et de D. João III, notamment à travers la problématique de la succession de D. João II, J. Aubin montre comment l'engagement dans les croisements dynastiques ibériques allait marginaliser le Portugal, même si les alliances avec les Habsbourg ont pu faire croire le contraire. La faiblesse de sa position politique est patente sous D. Manuel ; l'échec du projet royal d'encerclement de l'Islam en témoigne, de même que la difficulté à faire admettre internationalement l'importance de la découverte de la route des Indes.

Sous D. João III, la fermeté à l'encontre de la papauté ne doit pas faire illusion : elle ne signifie nullement le prestige diplomatique du Portugal. En réalité, la couronne portugaise se détourne peu à peu de la scène européenne pour se consacrer à son empire asiatique. L'échec des projets d'alliance avec la Perse est lié à cette orientation, elle-même dépendante de l'échiquier politique dans l'océan Indien. Celui-ci représente en effet un enjeu pour les Portugais qui cherchent à dominer les puissances régionales, en affrontant, le cas échéant, leurs alliés mamelouks ou ottomans.

Trois riches études nourrissent ces questions. Suivie de l'inventaire des recettes de l'État (1541-1543), une monographie sur Ormuz, précieuse pour la connaissance de son rôle dans l'océan Indien, met en évidence la complexité de ses liens avec les sultanats du sous-continent. Ce sont ces liens que les Portugais s'emploient à déstructurer, désireux, d'abord, de contrôler les filières du commerce traditionnel<sup>6</sup> évoquées également par J. Aubin dans un article qui ne figure pas dans ce recueil<sup>7</sup>. Dans « Cojeatar et Albuquerque » et « Albuquerque et les négociations du Cambaye », sont analysés les moyens employés par les Portugais pour arriver à leurs fins. C'est sous le gouverneur Afonso de Albuquerque, partisan de la ligne dure, à l'inverse du premier vice-roi,

D. Francisco de Almeida (1457 ?-1510), que la collaboration commerciale avec les pouvoirs locaux, sans intention d'hégémonie, a cédé le pas à une politique militaire agressive. Le long duel diplomatique et militaire qui a opposé Albuquerque à Hawga Ata, le maître d'Ormuz, d'une part, et à Malik Ayaz, le non moins puissant gouverneur du grand port gujerati de Diu, d'autre part, est représentatif d'une telle stratégie. Ormuz passa définitivement sous la mainmise portugaise en 1515 ; quant à Diu, il résista jusqu'en 1534, mais les Portugais tirèrent finalement bénéfice des campagnes de Bahadur Shah du Gujerat contre les Rajpoutes et les Moghols et réussirent à s'y installer en 1535.

Cet ensemble de travaux éclaire une question longtemps négligée, mais essentielle pour l'étude de l'*Estado da India*, celle des activités de renseignement. En maintenant l'État informé, aussi bien à Lisbonne qu'aux Indes, l'espionnage (initié par D. João II et développé par D. João III) a permis au Portugal de pallier les effets négatifs résultant des énormes distances entre la métropole et l'empire. Il a également pesé — avec des résultats inégaux — sur les options stratégiques à l'égard du Gujerat et de l'Empire ottoman.

J. Aubin avait entrepris d'étudier quelques figures de l'ombre, dont la présence marqua les affaires de l'Inde. Afonso de Albuquerque apparaît ainsi sous l'influence de ses deux secrétaires, les Juifs castillans Francisco de Albuquerque et Alexandre de Ataíde, capturés par l'escadre du gouverneur sur une nef musulmane au large de la côte du Malabar. Deux autres personnages, António Tenreiro, le chevalier de Coïmbre, et Ludovico de Varthema, l'aventurier italien (auxquels il aurait fallu ajouter Gregório da Quadra), ont fait partie de cette cohorte d'agents chargés de la liaison terrestre entre les Indes et le Portugal qui, au travers de leurs voyages et l'activité de leurs filières d'information, ont nourri les chancelleries européennes de renseignements stratégiques sur l'Empire ottoman. L'activité des

réseaux portugais ou impériaux, liée à l'obsession de la poussée turque, est par ailleurs présente dans la seule contribution inédite de ce recueil : « Une frontière face au péril ottoman. La terre d'Otrante (1529-1532) ».

Un gros chapitre inédit sur le règne de D. Manuel, que l'on avait un moment songé à inclure dans ce deuxième tome, prendra place finalement dans le volume III du *Latin et l'Astrolabe*. Sous-titré *Études manuelines*, il regroupera les chapitres du livre que J. Aubin préparait depuis longtemps sur le règne du « Ventureux », et que l'on a pu retrouver parmi ses papiers. On ne saurait épuiser, en quelques lignes, la richesse des problématiques que comporte cette réédition. Signalons toutefois le choix heureux d'une bibliographie (non exhaustive) de J. Aubin, y compris sur le domaine iranien. Elle aidera le lecteur peu familier de ses travaux à connaître la variété de ses centres d'intérêt. Justifiée, la publication de ses comptes rendus dans *Mare Luso-Indicum*, et celle de quelques documents arabes, persans et turcs de la Torre do Tombo, appartenant à un fonds particulièrement riche et peu exploité des Archives nationales de Lisbonne, ne font que rendre encore plus précieuse cette importante réédition.

Dejanirah COUTO

1. Coïmbre, Junta de Investigações do Ultramar, 1972.

2. Première édition, Coïmbre, 1952.

3. *The Career and Legend of Vasco da Gama*, New York, Cambridge University Press, 1997.

4. Traduit et annoté par Paul Teyssier et Paul Valentin, Paris, Chandeigne, 1995.

5. *La Monarchie hispanique : XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, 7-9 décembre, 2000.

6. Geneviève BOUCHON, *L'Asie du Sud à l'époque des Grandes Découvertes*, Londres, Variorum Reprints, 1987.

7. « Marchands de mer Rouge et du golfe Persique au tournant des 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles », in J. AUBIN et D. LOMBARD (dir.), *Marchands et hommes d'affaires asiatiques dans l'océan Indien et la mer de Chine, XIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Éditions de l'EHESS, 1988, pp. 83-90.

**Joan-Pau RUBIÉS**, *Travel and Ethnology in the Renaissance. South India through European Eyes (1250-1625)*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, 443 p.

Après le déjà classique ouvrage de D. E. Leach, *Asia in the Making of Europe*<sup>1</sup>, une remarquable étude vient de paraître, plus spécifiquement consacrée au regard porté par les voyageurs européens sur l'Inde du Sud entre 1250 et 1625. Ces deux dates surprennent, quand on sait que l'auteur donne pour référence Vijayanagara, capitale de l'empire du même nom, qui ne fut fondée qu'en 1336 et n'était déjà plus que ruines en 1565. Cette remarque ne saurait atténuer l'hommage qui doit être rendu au travail de Joan-Pau Rubiés, dont la rigueur maîtrise parfaitement la richesse de sa documentation. Mais celle-ci le conduit à dépasser souvent les limites chronologiques qu'il s'impose, et l'entraîne dans de longues digressions dont l'intérêt même nous éloigne du sujet initial.

J.-P. Rubiés présente son ouvrage comme une exploration des différentes voies par lesquelles une étude comparative de la littérature peut être menée. Elle doit s'attacher aux origines et aux conséquences des changements culturels sur une longue période, mais aussi aux événements et au contexte socio-économique qui les ont provoqués. Cette démarche doit prendre en compte à la fois les origines médiévales de la Renaissance et la manière dont ce mouvement sut créer les conditions favorables au développement des connaissances nouvelles. L'auteur donne les raisons de son choix en soulignant l'importance de l'Inde du Sud, et plus particulièrement de Vijayanagara, dans la tradition médiévale du monde latin, à la lumière des témoignages de Marco Polo et des voyageurs du XIV<sup>e</sup> siècle. Puis il aborde celle de la Renaissance avec le voyage de Nicolo de'Conti, en étudiant le rôle de l'humaniste florentin Poggio Bracciolini, chargé par le pape de les mettre en œuvre (1488). Ludovico di Varthema, qui visite l'Orient

quelques années plus tard, raconte ses aventures de manière spontanée, mais ses informations doivent être passées au crible de la critique. Les éléments de celle-ci en seront fournis dès 1500 par les plus anciens témoignages des Portugais. Les nouveaux venus ne sont pas des observateurs de passage, ils restent en Inde plusieurs années, toute une vie parfois. Si l'auteur cite les plus connus, il ne fait guère état des informations sur Vijayanagara qui foisonnent dans les rapports d'ambassade ou la correspondance des agents portugais. Il est vrai que la plupart de ces sources sont manuscrites et que la bibliographie ne comporte aucune mention des fonds d'archives lusitaniens.

La seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle verra à la fois l'émergence des chroniques historiques de l'Inde musulmane et le développement de la documentation missionnaire. Celle des Jésuites s'attache à éclairer le domaine socio-religieux, jusque-là demeuré dans l'ombre, les Européens s'étant contentés de décrire des rites et des attitudes sans tenter d'en comprendre la signification profonde. Sans doute parce que leur mépris de l'« idolâtrie » n'avait d'égale que la réserve des brahmanes, peu enclins à révéler à des étrangers les secrets de l'hindouisme.

L'analyse méticuleuse des sources, le nombre impressionnant de leurs références et de judicieuses synthèses font de l'ouvrage de J.-P. Rubiés le guide indispensable à toute recherche dans l'univers socio-religieux de l'Inde médiévale.

Geneviève BOUCHON

1. Publié en trois volumes à Chicago, 1965-1967-1993.

**Sanjay SUBRAHMANYAM**, *The Career and Legend of Vasco da Gama*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, 400 p.

L'ouvrage de Sanjay Subrahmanyam n'est pas une biographie classique. Il porte

de bout en bout la marque originale de cet historien auquel on doit, entre autres travaux, une remarquable synthèse sur l'expansion portugaise dans l'océan Indien<sup>1</sup>. Le livre s'ouvre sur l'évocation d'une œuvre au titre encore familier, mais que le temps a progressivement éloignée de notre mémoire musicale, *L'Africaine* de Giacomo Meyerbeer. Cette introduction donne d'emblée le ton d'une étude qui s'intéresse à la fois à la carrière d'un navigateur, Vasco de Gama, et à l'image que l'histoire portugaise et indienne en a conservée. Mais elle interpelle tout autant notre culture historique, qui fait d'ordinaire du découvreur portugais une silhouette vaguement familière de nos livres de classe, et le seuil au-delà duquel s'arrête notre connaissance de l'histoire du Portugal et de l'Asie au *xvi<sup>e</sup>* siècle.

Sur ce parent pauvre de Christophe Colomb, S. Subrahmanyam nous livre une recherche qu'anime une critique constante des sources doublée d'un examen souvent subtilement ironique des lectures successives qu'on en a proposées. Grâce à sa maîtrise remarquable des langues et de la bibliographie, l'auteur exploite le moindre document et dialogue avec ses prédécesseurs lointains, comme Diogo do Couto, ou plus proches, comme Jean Aubin, qui fut l'un de nos meilleurs spécialistes du Portugal et de l'Inde portugaise. Le travail de mise en regard de textes d'origines européenne et asiatique aboutit à construire une mosaïque de versions et de points de vue entre lesquels notre auteur navigue avec aisance. L'éclairage donné à l'affaire du pilote mystérieux — *The « mystery » of Ibn Majid* — en est un exemple ; il démonte les enjeux qui sous-tendent depuis le *xvi<sup>e</sup>* siècle les versions divergentes de la première traversée de l'océan Indien. Sans chercher à substituer la vision des vaincus à celle des envahisseurs, ni pour autant sacrifier la sienne, l'auteur parvient à maintenir une approche panoramique et équilibrée du champ qu'il explore en respectant la multiplicité et la diversité des acteurs : chrétiens syriens, brahmanes,

marchands mappilas du Kerala, sultans des côtes de l'Inde et de l'Afrique orientale, mamelouks d'Égypte, observateurs italiens, etc. Par-delà les questions que soulève l'histoire des découvertes et des navigateurs, je verrai, pour ma part, dans ce tour de force, le point fort et le plus novateur de cet ouvrage.

On lira avec d'autant plus d'intérêt la reconstitution minutieuse de la carrière de Vasco de Gama qu'elle est constamment rattachée à un double contexte, celui de la société portugaise à l'orée de la Renaissance et celui d'une Inde singulièrement complexe, dont l'histoire, est-il besoin de le rappeler, ne débute pas avec l'arrivée impromptue d'une poignée de Portugais. En permettant d'éviter les facilités d'une biographie classique — dans le style de celle que Geneviève Bouchon vient de consacrer au même personnage<sup>2</sup> —, un effort constant de contextualisation sous les apparences affichées de la « digression » (p. 94) réintroduit des dimensions essentielles du processus historique. C'est ainsi que le portrait détaillé de la société lusitanienne, par lequel s'ouvre l'ouvrage, ne se borne pas à décrire les prodromes de l'expansion maritime du Portugal. L'auteur s'attache à mettre en lumière le rôle des grands ordres de chevalerie — ceux de Santiago et du Christ —, dont le poids politique et les rivalités ont profondément marqué l'histoire de ce royaume d'extrême Europe.

La dimension proprement asiatique de l'ouvrage aide à mieux comprendre la manière dont l'irruption portugaise a pu être ressentie sur l'échiquier politique de cette région du globe. Les hésitations, les stratégies successives menées par Vasco de Gama et ses successeurs ne furent qu'un élément d'un jeu autrement complexe où se mêlaient données politiques et données religieuses, et dont le champ s'étendait des côtes de l'Inde à la mer Rouge et à l'Égypte. Le mérite de l'auteur est de restituer avec la même précision les luttes de factions du camp portugais et le mouvement des forces nombreuses qui s'op-

## COMPTES RENDUS

posent ou collaborent avec les nouveaux venus. Familier des sources asiatiques, S. Subrahmanyam nous habitue à un déplacement du regard qui remet insensiblement en cause les modèles classiques de l'expansion européenne. Nous apprenons au passage que les historiens portugais de la Renaissance étaient souvent capables de manifester davantage de curiosité et d'ouverture d'esprit que leurs successeurs du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, remarque que j'étendrai volontiers au domaine américain.

Au Portugal, Vasco de Gama est devenu un héros national dont l'histoire a été remaniée pour la hisser au niveau du mythe et de l'épopée. Cette relecture remonte à l'époque même de Gama et connut l'un de ses temps forts avec la publication des *Lusitades* de Camoens. Mais il est encore à l'œuvre dans le Portugal d'aujourd'hui, ce qui nous vaut quelques belles pages sur les portraits du navigateur et quelques coups de plume à l'encontre de Vitorino Magalhães Godinho. L'image de Vasco de Gama possède également une dimension indienne : à la vision triomphaliste de certains historiens de Lisbonne s'oppose une autre version, celle des milieux indiens, qui renvoie à d'autres mythologies nationales.

Loin d'un Colomb ou d'un Cortés, Vasco de Gama appartient à deux mondes qui continuent aujourd'hui d'exister et jettent sur lui des regards forcément contrastés. À lire S. Subrahmanyam, et sa description critique des contacts entre Portugais et peuples de l'Inde, on ne peut s'empêcher de songer à l'arrivée des Espagnols sur les côtes de l'Amérique, et de comparer les stratégies, les modes d'installation, les réactions et les affrontements. Outre les différences de terrain qui sautent aux yeux — les sociétés de l'Inde ne sont pas les sociétés méso-américaines, les distances culturelles entre les mondes sont probablement moins infranchissables —, les écarts sont notables. Le comportement de Vasco de Gama nous fait découvrir pas à pas une manière portugaise d'affronter l'altérité qui diffère très

sensiblement de l'attitude castillane. Tout comme il est suggestif de comparer celle des Rois Catholiques face à l'aventure américaine avec celle des souverains de Lisbonne confrontés à l'Asie. Contrastes qui d'ailleurs n'excluent pas des traits communs de comportement, liés en particulier aux relations que maintenaient entre elles les noblesses des deux pays.

Enfin, si cette biographie offre les éléments d'une histoire comparée, trop rarement développée de façon rigoureuse, elle est aussi une réflexion sur le genre lui-même. Comme l'avait fait Jacques Le Goff dans son ouvrage sur Saint Louis, S. Subrahmanyam plie cette forme littéraire à des objectifs qui la dépassent, il en tire une approche renouvelée de l'histoire croisée de l'Occident et de l'Asie. De quoi regretter davantage que les presses françaises, en préférant sur ce sujet les confort de la production locale, nous privent pour longtemps d'un ouvrage aussi stimulant.

Serge GRUZINSKI

1. *The Portuguese Empire in Asia, 1500-1700: A Political and Economic History*, Londres, Longman, 1993.

2. *Vasco de Gama*, Paris, Fayard, 1997.

**Jackie ASSAYAG**, *L'Inde fabuleuse. Le charme discret de l'exotisme français*, Paris, Éditions Kimé, « Le sens de l'histoire », 1999, 249 p.

Dans le sillage des grandes œuvres collectives consacrées à l'exploration d'un imaginaire de l'Inde dans notre tradition artistique et littéraire française, inaugurées par Catherine Weinberger-Thomas<sup>1</sup> et Denys Lombard<sup>2</sup>, se profile une Inde fabuleuse que Jackie Assayag livre à nos regards, en sous-titrant son sujet : « Le charme discret de l'exotisme français ». Discret, certes, si l'on compare ce champ au foisonnement littéraire de la production anglo-indienne ou à l'investissement ima-

ginaire suscité par l’Afrique du Nord dans les écrits français. Discret encore par son objet : aborder le domaine non par le classique roman colonial ou le récit de voyage conventionnel, mais par le biais de genres dits volontiers mineurs, tels que livrets d’opéra, tragédies napoléoniennes, nouvelles fantastiques ou bandes dessinées...

Six chapitres occupent ainsi l’espace de cette *Inde fabuleuse*, pour suivre, en l’intervalle de quelques siècles, l’évolution d’un schéma reconnu : exotisme, despotisme, colonialisme, désenchantement, nazisme, décolonisation. Introduit par les récits des voyageurs, révélé au public par le génie poétique de Thomas Moore, l’attrait d’un ailleurs indien hanta l’imagination des littéraires nourris de romantiques anglais. La réception de *Lalla Rookh*, romance orientale de Thomas Moore, eut une influence considérable sur les genres, d’ailleurs mineurs ou majeurs, que cette Inde fabuleuse inspira : « Lorsque le soir venu, ou dans la chaleur du jour même, ils quittaient la grand-route pour camper dans des lieux romantiques et retirés, tantôt les berges d’un ruisseau, tantôt l’ombre sacrée d’un banyan, lieux cachés animés par la seule compagnie des antilopes, des paons sauvages ou des perdrix, il se dégageait un tel charme de ces scènes, si nouveau et si beau, qu’on en restait indifférent à tout autre passe-temps ». Mais comme le montre cet ouvrage, l’Inde alimenta le goût français pour l’exotisme bien avant que Napoléon ne décide d’orner la place de la Bastille d’un éléphant de bronze de vingt-quatre mètres de haut. Et ce choix ne se démentit pas. De l’époque des Lumières à celle de la mondialisation, l’Inde se forge une réputation à part, alléchante, non comme « terre de contrastes », à l’instar de la plupart des publicités touristiques, mais comme terre d’excès. Une terre différente, si peu compréhensible qu’elle est ressentie comme le pire des lieux à fréquenter. Une terre qui surpasse les autres pays d’Orient dans l’horreur comme dans la beauté. Mais l’un des premiers exemples à frapper l’esprit

français fut, *ne varietur*, celui du despotisme oriental qui sévit dans ce pays.

L’idée que l’Inde, à l’inverse de la Chine, n’a pas donné lieu à la construction d’un modèle politico-religieux au XVIII<sup>e</sup> siècle, apparaît comme un préjugé partagé. C’est oublier, nous dit J. Assayag, combien le théâtre des Lumières et l’opéra cultivèrent le type du despote asiatique, même si ce fut la plupart du temps de manière fantaisiste. Ce thème, qui introduit l’ouvrage, est alors « revisité », en faisant resurgir de l’oubli des auteurs et des titres dont on ne trouve plus guère de trace dans quelque programme que ce soit, mais qui connurent un succès foudroyant, bien que limité dans le temps. Et si l’intérêt d’œuvres à présent mineures paraît discret aux yeux de l’auteur, un des grands charmes de cet ouvrage est assurément de nous faire pénétrer avec bonheur dans des univers moins connus où l’attrait de l’Inde opère, comme celui de l’art lyrique et des livrets. Sont tout d’abord ainsi passés en revue, dans une petite mise en regard de cinq actes, les principaux opéras français où l’indomanie triompha. De *La Veuve du Malabar* de Lemierre (1770) au *Paria ou la Chaumière indienne* de Joseph Gaveau (1792), des *Indes Galantes* de Rameau aux *Bayadères* d’Étienne de Jouy (musique de Simon Catel (1773-1830), de *L’Africaine* de Meyerbeer au *Roi de Lahore* de Massenet (1877), et de la *Lakmé* de Léo Delibes (1883) à la *Padmavati* d’Albert Roussel (1923), le fort pouvoir suggestif indien, riche en associations pittoresques, captiva longtemps le public français. Mais d’inexactitudes en approximations artistiques, l’Inde dans l’opéra resta plus une orientation onirique, un décor en forme d’écrin à sortilèges qu’un véritable lieu géographique.

Il en fut de même au théâtre, où les clichés sur l’hindou et le musulman se colportaient sans limite à un public friand de ces représentations. Et nous voici transportés dès la première scène des *Bramès* de La Harpe (1783) à Bénarès, sur les rives du Gange pour entendre déclamer les tirades assassines, où fanatisme et despo-

## COMPTES RENDUS

tisme sont des maux dénoncés : « Je veux de vos États bannir l'idolâtrie » / « L'Inde par ses faux dieux fut trop longtemps flétrie ! ».

Comme Voltaire, La Harpe se servit de l'Inde plus qu'il ne l'étudia, et cette stratégie d'appropriation de l'Inde dans l'art, à des fins de propagande, la transfigura, ou pire, la corrompit, tant elle reconduisit les stéréotypes les plus éculés.

Mieux documentée, cependant, apparaît la grande tragédie coloniale indienne en cinq actes de Joseph Étienne de Jouy intitulée *Tippo-Saeb* (1812), napoléonienne machine de guerre anti-britannique. Le portrait de ce dramaturge qui se fait l'écho du rêve oriental de Bonaparte est surprenant. Aujourd'hui tombé dans l'oubli, Étienne de Jouy n'était en rien préparé à être de son vivant nourri au prytanée des lettres impériales. Fils d'un bourgeois nommé Étienne, il commença une carrière précoce comme sous-officier à destination des colonies : « J'ai passé les premières années de ma jeunesse dans ces belles contrées qu'arrosent le Gange et l'Indus, au milieu du peuple le plus antique, le plus doux, le plus aimable de la terre ; j'ai vécu sous l'influence ou plutôt sous le charme de ces mœurs immuables, de cette région poétique dans laquelle le plus savant des orientalistes, Sir William Jones, a trouvé l'origine de toutes les fables de la Grèce ». C'est dans la droite ligne des Lumières éclairées de l'inspiration révolutionnaire que l'esthétique d'Étienne de Jouy se met au service de l'ordre et du progrès, nouveau credo positif du moment. Mais ce théâtre, qui demeure un lieu d'amplification des grands débats politiques, se nourrit d'une anglophobie effrénée, dont les alexandrins sont le reflet :

« C'est ici, chez Lally, qu'un jour, venant la terre, / Un bras victorieux doit frapper l'Angleterre, / Les peuples qu'avilit un pouvoir destructeur / En s'armant à la voix de leur libérateur / Verront l'Inde échapper aux mains qui l'ont soumise / Et le Gange affranchi des lois de la Tamise. »

Et derrière le message de fraternité à l'Inde, se déploie la fiction d'un caractère philanthropique de la conquête française, conformément à un catéchisme laïque directement inspiré de Robespierre.

Mais la confrontation avec l'Inde a de multiples facettes. Quand l'« exotisme se fait chair », c'est alors en la personne de la bayadère que s'incarnent convoitises et fascinations, pour inspirer, sous la forme d'un érotisme à la fois innocent et populaire, brutal et romantique, poètes du Parnasse et romanciers désenchantés. En passant de l'Ève solaire de Théophile Gautier (la jeune Amani, venue se produire en 1838 à Paris) à l'Ève crépusculaire de Pierre Loti (banale et secourable dame patronnesse croisée dans le chemin de fer à Madras), tout le spectre d'une mythologie féminine orientale est ainsi déployé. Se pose alors le problème des relations entre races, qui figure comme l'une des références constantes de cette littérature, et dont les dérives les plus perverses offrent ses mythes de fondation à l'idéologie nazie.

Après les succès hoffmanniens, la Germanie initiatrice allait encore servir d'entremetteuse à la France pour aboutir à la conception d'un romantisme fabriqué à l'image de l'Inde, tel que l'avait pressenti Frederic Schlegel. Conforté par le mythe prestigieux de la primauté hindoue, ce romantisme individuel s'inscrit aussi dans le dessin des visées impérialistes de l'Occident, et se nourrit, dans la fiction romanesque comme dans l'opéra, d'une fascination pour l'Inde princière. Tigres parfumés, spiritisme et romances princières ne sont pas, cependant, les produits d'une fantaisie débridée. Ils découlent de la logique d'un romantisme impérialiste et trahissent, de la part de la France, un désir brutal de capter l'Inde dans ce qu'elle a de plus séducteur, selon les mots mêmes de notre poète Théophile Gautier : « Une prodigieuse variété de la création, qui n'a rien de commun avec notre nature étriquée, un pouvoir surnaturel dont seuls les mystiques indiens auraient le secret,

et jusqu'à cette beauté ardente et cuivrée, promesse de passions inconnues à nos climats ».

L'évidence d'une origine commune indo-aryenne et les constantes évocations de la beauté « racée » de ce peuple investissent l'Inde d'un rôle particulier dans le contexte de « régénération » pressenti par les nazis. Au moment où leurs théories imprègnent la presse juvénile des années noires, sous l'orchestration de Vichy, l'illustré français *Le Téméraire* publie, en 1944, sous forme d'album, une bande dessinée en couleur, intitulée « L'Inde fabuleuse » où un groupe de purs Aryens, sous la houlette du chef Sigur, part à la conquête de l'Inde et de ses démons. Et J. Assayag de nous dévoiler, planches à l'appui, les dérives antisémites se masquant derrière ce concept d'une Inde qui, sous couvert d'être fabuleuse, fait moins rêver que frissonner.

Le paradoxe de ces genres mineurs, qui conjuguent une exaltation romantique de l'Inde et une négation de l'indianité, a contribué à leur popularité. Ils permettent au public français d'affirmer son identité face à l'Hindou perçu comme « tyrannique, despotique, criminel, fanatique, fourbe, indolent, vaniteux, poltron, idolâtre et barbare », et face à l'Anglais « raide, flegmatique, dépourvu de romantisme, et surtout, brutal oppresseur des peuples », dont il importe de se démarquer. Ces tensions, exprimées dans *L'Inde fabuleuse*, rendent compte de la vague du ressentiment anglophobe dont se nourrit l'impérialisme français depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, et de la troublante persistance de cette anglophobie effrénée.

Le lecteur familiarisé avec l'œuvre de J. Assayag, anthropologue, ne retrouvera sans doute pas dans cet ouvrage la teneur d'études de terrain véritablement marquantes, éclairant l'histoire religieuse de l'Inde du Sud<sup>3</sup>. En témoignent une érudition vertigineuse, et un penchant invétéré pour un vocabulaire émaillé de latinismes et de préciosités. Une analyse plus approfondie des contextes de production litté-

raires de ces œuvres, ainsi que de la réception qui en a été faite, eût renforcé le propos. Et dans ce domaine où théâtre, musique et cinéma interviennent, une iconographie beaucoup plus soutenue, comme, par exemple, celle des scénographies d'opéras ou de tragédies, eût été bienvenue. Mais en sacrifiant à cet exotisme académique, l'anthropologue de l'Inde du Sud nous enseigne des pans de notre histoire musicale et littéraire qui nous sont proches et que nous ignorions fabuleusement.

Catherine SERVAN-SCHREIBER

1. Catherine WEINBERGER-THOMAS (éd.), *L'Inde et l'imaginaire*, Paris, Éditions de l'EHESS, « Purushartha », 1988.

2. Denys LOMBARD (éd.), *Rêver l'Asie. Exotisme et littérature aux Indes, en Indochine et en Insulinde*, Paris, École française d'Extrême-Orient, 1993.

3. Jackie ASSAYAG, *La colère de la déesse décapitée. Traditions et pouvoirs dans le sud de l'Inde*, Paris, CNRS Éditions, 1992 ; *id.*, *Au confluent des deux rivières. Musulmans et Hindous dans le sud de l'Inde*, Paris, École française d'Extrême-Orient, 1995.

**Marie-Noëlle BOURGUET, Bernard LEPETIT, Daniel NORDMAN, Maroula SINARELLIS (dir.)**, *L'invention scientifique de la Méditerranée : Égypte, Morée, Algérie*, Paris, Éditions de l'EHESS, « Recherches d'histoire et de sciences sociales-77 », 1998, 325 p.

Ce séminaire, dont l'édition est dédiée à la mémoire de Bernard Lepetit, s'est déroulé de 1992 à 1994 dans le cadre du programme *Intelligence de l'Europe. Méditerranée : échanges et affrontements* ; il a associé des chercheurs français, anglais, américains, grecs et algériens sur une problématique générale, celle de la naissance du concept de Méditerranée, en même temps qu'une série d'études précises analyse de près les trois expéditions à la fois scientifiques et militaires menées

## COMPTES RENDUS

par la France en Égypte de 1799 à 1801, en Morée de 1829 à 1831, en Algérie enfin de 1839 à 1842, et qui ont permis de premières mises en œuvre de la notion, « inventée » alors, de Méditerranée. La liaison entre les trois expéditions est intime : elles s'enchaînent, prenant modèle l'une sur l'autre, et formant ensemble une vaste pépinière d'administrateurs et de savants ; la Commission algérienne d'exploration scientifique était placée sous l'autorité de Bory de Saint-Vincent, qui avait participé à l'expédition de Morée, à la fois botaniste et passionné d'anthropologie physique. Le contexte est celui d'une véritable explosion des savoirs, d'une différenciation et d'une distinction des sciences encore inachevées et celui, spécifique, d'une expansion française qui se veut libératrice en Égypte et en Grèce et qui retrouve en Algérie les marques de l'unité romaine. Tous les grands débats scientifiques et politiques sont présents : polygénisme et monogénisme de l'humanité, capacité d'adaptation de l'espèce humaine selon les climats, dans le cadre de l'hippocratism, rôle de la religion et du despotisme oriental dans l'étouffement des capacités, des savoirs et des nations, etc. Enfin, l'exploration projetée sur l'espace méditerranéen un vaste mouvement philosophique et politique, celui des Lumières, rationaliste et initiatique, ouvert sur l'Égypte (on pense au projet de croisade rédigé pour Louis XIV par Leibniz, non sans implications mystiques, rose-croix en l'espèce), relayé par le philhellénisme, le saint-simonisme et la maçonnerie, qui sous-tend le projet scientifique.

Le problème posé est celui de la naissance du concept scientifique de Méditerranée : la notion de région méditerranéenne, apparue dans la botanique d'Augustin Pyramus de Candolle entre 1805 et 1809, se consolide en effet à l'occasion de ces trois expéditions, par le rapprochement des observations au moment de leur publication. Elle repose sur la communauté d'observations géographiques, et d'abord botaniques, entre le midi

de la France, qui sert de référence, et la province d'Alexandrie, la Morée, puis l'Algérie, et s'élargit ensuite à l'Italie du Sud et à l'Espagne du Sud-Est, en même temps qu'elle s'enracine dans la géologie. De cette première évidence, et de l'influence des climats et des sols sur les espèces, botaniques, puis zoologiques, Edme François Jomard déduit l'unité anthropologique de la Méditerranée, acquise par l'effet du déterminisme géographique, alors que Bory de Saint-Vincent place l'identité raciale entre Celtes et Berbères aux origines mêmes de l'unité méditerranéenne. Les surdéterminations sont nombreuses, on le voit : l'unité botanique, zoologique ou raciale présage l'unité politique qu'implique la conquête de l'Algérie, tandis que les témoignages monumentaux de la romanité se présentent comme les garants de l'unité retrouvée, mais Rome n'est pas la seule référence. Plus subtile, l'insistance de l'architecte Amable Ravoisié et des archéologues de la Commission algérienne sur la colonie grecque appelée par Micipsa pour peupler Cirta et attestée par Strabon libère l'unité méditerranéenne de l'impérialisme romain et en rend l'initiative aux autochtones (Nabila Oulebsir).

L'expédition scientifique pose à son tour le problème de la relation entre l'armée et les savants, que chaque contribution aborde nécessairement. Emma Spary, qui place l'expédition d'Égypte dans le contexte de la réunion par la République française des grandes collections d'histoire naturelle des Pays-Bas et de l'Italie, reste attachée à un vocabulaire traditionnel, « savoir de conquête », « militarisation » du langage des savants. Mais, dans l'ensemble, et dans l'article de Bernard Lepetit en particulier, l'ouvrage renverse avec allégresse les concepts de « science impériale » ou « coloniale », la « dépossession » ou encore l'« orientalisme » perçu comme machine de guerre<sup>1</sup>. Seule l'instruction du maréchal Soult, en 1833, affecte un rôle politique direct à l'archéologie, plus pratique que théo-

rique : le repérage des sites romains a pour but de révéler la viabilité, la qualité des sols, dans la perspective de la restauration de la salubrité des plaines, de leur exploitation et de la reconstruction des villes. Le relevé devenait science auxiliaire de la cartographie militaire. Cette caricature n'est que dans le programme. La production du savoir est autonome, elle met les capacités et les outils des militaires au service de la science<sup>2</sup>. Les capacités scientifiques des officiers sont en effet remarquables : ils participent à la vie académique de l'Institut d'Égypte et, en Algérie, ils sont les véritables fondateurs de l'archéologie de terrain. Leur recrutement (polytechniciens exclus, « rouges »), leurs opinions non conformistes, la solidité de leur savoir classique, la fraîcheur et l'acuité de leur regard, le souci, en particulier, du capitaine Delamare, dessinateur et archéologue de l'Algérie, puis fondateur du musée algérien au Louvre, de conserver le témoignage de tous les monuments et documents menacés, ces qualités font que les officiers français d'Algérie sont les véritables héritiers des premiers égyptologues : non-spécialistes au départ, naturalistes... Alors que les antiquisants français privilégient le texte, alors qu'ils développent la théorie classique de la colonisation romaine des plaines et débouchent sur le stéréotype de la montagne-forteresse berbère, les militaires, comme le commandant Carbuccia, étudié par Fanny Colonna, ils mettent en évidence dès l'abord la romanisation intense de la montagne, en particulier des Aurès, qui sera oubliée par l'École archéologique d'Alger. Et l'apport des techniques de repérage, de renseignement, de recoupement de l'information fait que, dès l'Égypte, ce sont les savants qui prennent leçon des militaires. Quant aux résultats, les cas de rétentio sont rarissimes : seules les cartes de l'Égypte sont restées secret militaire, jusqu'en 1814, et, pour l'Algérie, seuls les textes historiques ont été révisés de près par le ministère de la Guerre.

L'ouvrage, on le voit, renverse bien des points que l'on croyait fermes. Il laisse des curiosités ouvertes<sup>3</sup>. L'introduction de Marie-Noëlle Bourguet pose la question de la pertinence du concept scientifique de Méditerranée. Elle note aussi que la place de l'islam n'est pas méthodiquement envisagée, sinon dans la perception du refus égyptien de faire partie de la Méditerranée, refus qui ne sera rompu, provisoirement, que par Taha Hussein et par les fondateurs de l'université égyptienne. L'islam se dessine donc en creux, alors que le concept de « Berbères » est en gestation. Le passage, enfin, de la Méditerranée élevée en type universel à la Méditerranée mystique des saint-simoniens, lit nuptial de l'Occident et de l'Orient, pose la question des surdéterminations idéologiques, qui demande encore une étude globale.

Henri BRESG

1. Concepts auxquels restent attachés les médiévistes français, comme l'a démontré la préparation de la question d'agrégation de l'année universitaire 2000-2001. La critique n'a pas été faite encore d'ouvrages pleins d'erreurs, polémiques et vieillies comme celui de Norman Daniel, ou des superficielles évidences d'Yves Lacoste.

2. On a noté qu'Idrîsî, géographe de la cour de Palerme vers 1158, a mis au service de la géographie les informations, et même les secrets militaires, réunis par les Normands de Sicile (portulans, itinéraires) et qu'il les a publiés, les mettant à la disposition des autres puissances navales.

3. Pour un médiéviste, toujours curieux de percevoir des origines plus anciennes, des précurseurs (leur rôle est analysé par Nélia Dias, p. 160), c'est l'occasion de rappeler quelques analyses géographiques précoces, celle du voyageur Ludolph de Sudheim, de 1336 à 1341, qui décrit la mer intérieure, les îles et les provinces littorales et rompt avec la recherche des singularités, des *mirabilia*, et les réflexions du pèlerin frère Félix Fabri, dominicain d'Ulm, en 1483, sur l'unité humaine que la mer induit.

**Marie-Noëlle BOURGUET, Daniel NORD-MAN, Vassilis PANAYOTOPOULOS et Maroula SINARELLIS (éds),** *Enquêtes en Méditerranée. Les expéditions françaises d'Égypte, de Morée et d'Algérie. Actes du colloque Athènes-Nauplie, 8-10 juin 1995*, Athènes, Institut de recherches néo-helléniques/FNRS, 1999, 349 p.

Les travaux se sont multipliés depuis une dizaine d'années sur « l'invention de la Méditerranée » au XIX<sup>e</sup> siècle. Plus encore que d'autres discours, celui des savants de l'époque invite à réfléchir sur la nature de l'idée méditerranéenne, et à considérer avec lucidité notre propre regard scientifique sur un espace à nouveau très fortement lié à l'Europe.

*Enquêtes en Méditerranée* est le dernier d'une série de trois ouvrages publiés en France ou en Grèce dans le cadre de recherches concertées sur les « expéditions militaro-scientifiques » (Bernard Lepetit †) d'Égypte, de Morée et d'Algérie<sup>1</sup>. Le livre est composé principalement de monographies sur des activités savantes de l'une ou l'autre expédition. Il fait aussi la place à quelques textes plus synthétiques qui favorisent la mise en perspective de l'ensemble. C'est le cas, en particulier, de la contribution de Marie-Noëlle Bourguet et Bernard Lepetit, et de celle d'Anne Ruel, qui a réalisé des travaux pionniers sur le sujet<sup>2</sup>. Elles apportent, chacune, des analyses convergentes sur la genèse de l'idée méditerranéenne. La première rappelle la grande variété des définitions et des limites de la Méditerranée, dont l'unité s'est inventée à partir du paysage, de l'histoire naturelle, de l'archéologie qui contrastaient avec la diversité humaine. Parallèlement, le projet géopolitique s'est imposé, initié par la conquête de l'Égypte. Il a d'abord fait rêver à une « mer française », puis justifié la « mission civilisatrice » de la France. À cette « invention géopolitique de la Méditerranée », les saint-simoniens ont donné un habit universel en proposant un « système de la Méditerranée », qui

sublimerait tous les conflits de la région dans un destin commun prolongeant l'ancienne communauté de civilisation. Leur imaginaire méditerranéen, rêve de fusion entre l'Orient et l'Occident et mélange d'utopie et de technicisme, sera fortement mis à l'épreuve en Égypte et en Algérie (Antoine Picon).

Mais si la Méditerranée a été perçue comme une matrice civilisationnelle par les Européens, elle a été aussi le lieu où se sont affrontées leurs ambitions. D'où des déclinaisons différentes du référent méditerranéen, à travers notamment une latinité en guerre contre la germanité (A. Ruel). Au total, toutes ces images de la Méditerranée restent européennes, même celles des saint-simoniens : l'Égypte y adhère peu et encore moins l'Empire ottoman, principale victime des « expéditions militaro-scientifiques ». Aujourd'hui non plus, note Vassilis Panayotopoulos, l'appartenance méditerranéenne ne peut fonder une identité principale ; tout au plus constitue-t-elle une identité culturelle complémentaire. Les sciences plus exactes ont contribué aussi, avec guère moins d'ambiguïté, à recréer l'espace méditerranéen. Maroula Sinarellis, en s'appuyant surtout sur l'expédition de Morée, montre combien la géologie, croisée avec l'histoire, a servi une image de l'unité de la Méditerranée. On peut en dire autant de la cartographie moderne, qui fait l'objet de plusieurs contributions, en particulier celle de Yanis Saïtas.

Par son antériorité et sa notoriété, l'expédition d'Égypte a servi de modèle à celles de Morée et d'Algérie. Les quelques études réunies ici sur l'Égypte soulèvent des questions intéressantes. Ainsi, l'emprunt en matière technique ne s'est pas fait à sens unique, mais reste asymétrique (Patrice Bret). Les Français ont redécouvert en Égypte des techniques rurales méditerranéennes négligées chez eux ; et les Égyptiens réformateurs ont fait leur le projet français de régénération par la technique moderne d'une Égypte mère des arts et des sciences. C'est donc à un « syn-

crétisme ambigu des techniques » qu'on aboutit, derrière l'« utopie d'une intégration technique méditerranéenne ». L'idée de régénération de l'Égypte est présente sur un mode paradoxal dans la vision très négative que les scientifiques français de l'expédition ont des Coptes, qui ont pourtant été pour eux des intermédiaires précieux. Contrairement aux Grecs, les Coptes sont considérés comme des héritiers infidèles au passé de l'Égypte, illustrant la dégénérescence des peuples réduits en servitude. Ne serait-ce pas plutôt, demande Sarga Moussa, parce qu'ils apparaissent trop concurrents du projet français de métissage entre l'Orient et l'Occident ?

Un point commun des expéditions d'Égypte et de Grèce est que l'une et l'autre entendaient substituer à la quête de pittoresque et de curiosités la connaissance rigoureuse de pays essentiels pour l'histoire et la civilisation de l'Europe. Vassiliki Pertridou constate que l'expédition d'Égypte a nourri le débat sur les rapports entre l'art égyptien et l'art grec, et Olga Polychronopoulou évoque, à propos des monuments mycéniens, le trouble des spécialistes face à une architecture primitive fort éloignée des canons grecs transmis à l'Europe.

Peut-être parce que le colloque se tenait en Grèce, les nombreuses contributions sur l'expédition de Morée, presque toutes dues à des chercheurs grecs, accordent beaucoup d'importance au facteur humain et à la subjectivité des savants. On relève ainsi que, pour Edgar Quinet, science et littérature, érudition et imagination se mêlaient étroitement. De même pour les peintres de l'expédition : leurs œuvres témoignent autant d'un monde intérieur que de l'espace représenté (Ioli Vingopoulou). La différence de sensibilités s'exprime jusque dans les manières de mener l'investigation archéologique (Panayotis Tournikiotis).

Le cas de Bory de Saint-Vincent retient surtout l'attention. Naturaliste et responsable de la section de sciences physiques, il a su faire de la *Relation* de l'expédition, destinée au grand public, un vivant

« reportage » (Jean Tucoo-Chala) qui n'oublie pas d'associer à la gloire grecque les traces de la geste des Francs en Morée (Nassia Yakovaki) : un scientifique est aussi un voyageur. De même qu'un Grec peut également être un savant ! Georges Tolia s'intéresse au cas de Stamati Bulgari, ancien officier des armées napoléoniennes et seul membre grec des expéditions françaises de Morée, seul exemple aussi dans ce livre d'un passage de témoin vers une science autochtone. Les conditions spécifiques de l'expédition de Morée expliquent l'accueil favorable réservé par la population locale. Malgré les contradictions de la politique française, les réactions grecques à la présence multiforme des Français sont dominées par la gratitude pour l'aide militaire et pour la contribution à la redécouverte de l'histoire nationale (Loukia Droulia).

C'est bien sûr un tout autre contexte qui prévaut en Algérie quelques années plus tard. La conquête de ce pays obéit à une logique de colonisation, dont l'exploration scientifique porte les marques : la problématique du rapport entre science et pouvoir se pose ici avec plus d'acuité. Comme en Morée et en Égypte, les travaux des spécialistes de l'Antiquité font entrer l'Algérie dans l'espace méditerranéen. Mais c'est surtout l'unité de la Méditerranée occidentale qui est valorisée, ainsi que le double héritage romain de la France sur les deux rives : conquise et civilisée en Gaule, c'est en conquérante qu'elle vient en Algérie reprendre possession d'un héritage ancien (Monique Dondin-Payre). Nabila Oulebsir insiste sur la finalité concrète de l'inventaire archéologique : il ne s'agit pas seulement de valoriser la marque ancienne de l'Occident sur le sol algérien, mais aussi de tirer de l'expérience antique des enseignements pour la colonisation présente.

Au service de celle-ci est également mobilisée la notion moderne de région. Daniel Nordman l'analyse à travers les travaux de Carette, géographe saint-simonien, qui fut un des premiers à construire intellectuellement l'espace algérien selon un

découpage moderne. Cette tentative a une finalité politique : la projection du modèle d'organisation territoriale français est un outil de gouvernement et elle contribue à rattacher l'Algérie au nord de la Méditerranée. Mais ne faut-il pas tenir compte aussi de la capacité du même Carette à représenter l'Algérie traditionnelle, dans sa magnifique carte des tribus publiée en 1846 ?

On s'arrêtera pour finir sur le très stimulant papier de Fanny Colonna relatif aux effets du modèle de la cité antique dans les représentations des sociétés maghrébines. L'auteur considère qu'une « hellénisation diffuse » a touché tous les univers discursifs (« savants » comme « flous ») portant sur le Maghreb dans la première moitié du *xx*<sup>e</sup> siècle. La référence, appuyée sur le discours savant, à un passé qui refoule l'islam rapproche les écrivains algérianistes et ceux de l'école d'Alger. Il s'agit de sortir le Maghreb des particularismes ethniques et religieux, pour le « hisser à l'universel » au nom de sa généalogie grecque et méditerranéenne. Ce modèle note l'auteur, survit dans les sciences sociales actuelles, qui naturalisent comme méditerranéennes les sociétés du Maghreb, en oubliant, à quelques notables exceptions près comme Jacques Berque, leur inscription dans l'espace et la culture islamiques. L'hypothèse, séduisante, appelle des nuances, y compris pour le passé. Tous les algérianistes n'ont pas, comme Louis Bertrand, nié l'islam, encore moins les membres de l'école d'Alger, qui s'efforçaient d'intégrer cette dimension dans leur vision de l'universalité méditerranéenne et de la « communauté algérienne » ; islam et universel ne sont pas deux référents antagoniques.

Au total, la comparaison entre les trois expéditions scientifiques se révèle féconde, mais elle a ses limites. Si le modèle égyptien influence, y compris dans ses ambiguïtés, les autres explorations, les contextes varient beaucoup d'un cas à l'autre. En Égypte, la France révolutionnaire monte une entreprise systématique pour décrire et comprendre un espace histori-

que et géographique qui n'est pas directement à l'origine de sa propre civilisation. Il serait utile de comparer cette démarche avec l'expédition de Bougainville commanditée par la monarchie quelque temps auparavant. En Morée, c'est davantage une quête des racines grecques de la culture occidentale qui semble inspirer la démarche scientifique, alors qu'en Algérie l'objectif de colonisation fixe sa loi à la démarche savante.

Par ailleurs, il importe de ne pas couper la réinvention scientifique de la Méditerranée par ces trois explorations de la redécouverte simultanée de l'histoire et de la géographie des croisades. Une seule contribution s'y emploie, celle de N. Yakovaki. Or, ce sujet nourrit de façon exemplaire le croisement entre discours « savants » et discours « mous » (voyages, littérature de fiction et de vulgarisation), produits parfois par les mêmes auteurs.

Enfin, la relecture historique du rapport science/pouvoir gagne à ne pas se réduire à une ligne d'explication. Certes, les trois explorations s'inscrivaient, selon des modes variables, dans un processus d'expansion européenne vers le sud. Mais elles ont aussi été des moments fondateurs du discours scientifique moderne, y compris pour les pays concernés. Porter exclusivement l'accent sur la finalité des recherches de l'époque serait oublier leur marge d'autonomie relative, ainsi que nos propres dérives d'expertise.

Jean-Robert HENRY

1. *L'invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie*, Marie-Noëlle BOURGUET, Bernard LEPETIT, Daniel NORDMAN et Maroula SINARELLIS (dir.), Paris, Éditions de l'EHESS, 1998, voir dans le présent numéro, le compte rendu aux pp. 737-739. Yanis SAITAS (éd.), *Mani. Témoignages sur l'espace et la société. Voyageurs et expéditions scientifiques xv<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècles*, Athènes, Institut de recherches néo-helléniques, 1996.

2. Anne RUEL, « L'invention de la Méditerranée », *Vingtième Siècle*, octobre-décembre 1991, pp. 7-14.

*L'expédition d'Égypte, une entreprise des Lumières, 1798-1801*, Paris, Académie des Sciences, 1999, 436 p.

Il s'agissait, dans ce colloque, de célébrer le bicentenaire de l'expédition de Bonaparte en Égypte. Vingt-sept spécialistes, en majorité français, s'y emploient ici, se situant entre deux grandes dates : 1798, fondation de l'Institut d'histoire et d'archéologie du Caire, et 1801, publication de l'œuvre monumentale qu'est la *Description de l'Égypte*, éditée par la Commission des Arts et Lettres. L'Académie des Sciences patronne cet ouvrage en commémoration de l'initiative que prit l'Institut des Beaux-Arts, fondé en 1795, de publier un « grand ouvrage sur l'Égypte ».

L'attention des Lumières, en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, se porte tout particulièrement sur l'Égypte, mère des civilisations ; un certain ésotérisme est à l'origine de l'idée, alors en vogue, que l'Égypte est la patrie d'une antique sagesse. Avant l'expédition de Bonaparte, bien des voyageurs avaient dénoncé le despotisme oriental exercé par les Turcs et prôné une régénération de la classe paysanne égyptienne, une restauration de l'irrigation. La France se sent particulièrement impliquée dans ces projets, et il y a un côté utopique, « prométhéen » dans cette décision, longtemps différée, d'intervenir en Égypte. Des savants de tous ordres s'embarquent, dont bon nombre de polytechniciens. Dessinateurs et ingénieurs, géologues et géographes, tel Jomard, sillonnent le pays. Une carte de l'Égypte est dressée dès 1808. Courir le monde, en cette fin de siècle, c'est y exercer une sorte d'apostolat civilisateur, qui servira aussi à enrichir le patrimoine de la République...

Un large éventail de sujets est traité dans ce livre enrichi d'une illustration abondante et d'excellente qualité. L'étude de « l'égyptologie avant l'expédition d'Égypte » est l'occasion pour Jean Leclant de rappeler qu'Hérodote avait été le premier à témoigner du « mirage égyptien » et que, après les pèlerins médiévaux pour Jérusalem, qui faisaient un détour par Le Caire et les grandes pyramides, la Renaissance s'est passionnée pour la civilisation égyptienne : ses monuments (des obélisques sont redressés), le symbolisme des hiéroglyphes et le culte isiaque, soulignant surtout que « les étapes de la science égyptologique n'ont pas encore fait l'objet d'une recherche approfondie ». Ici, c'est sur l'égyptologue Champollion, et la fameuse pierre de Rosette, que se focalise l'attention (Michel Dewachter).

Parmi les voyageurs dont les participants dressent le portrait, prédominent les lettrés, artistes et architectes : Vivant Denon (Marie-Noëlle Bourguet), fondateur du musée du Louvre, qui manie très bien la gouache ou le lavis et publie, à son retour, un *Voyage dans la basse et haute Égypte* (1802) ; Redouté, dessinateur de l'expédition d'Égypte (Carmélia Opromer) ; les peintres Hubert Robert et Richard Pococke (Madeleine Pinault Sorensen) ; Jean-Claude Vatin (Aïda Hosny). Les auteurs n'oublient pas les dessins d'ingénieurs et d'architectes (le Danois Norden, Conté, etc.), tout aussi émerveillés par la clarté de l'air et fascinés par le pittoresque des scènes de rue que les peintres officiels.

Les scientifiques font l'objet d'autres approches : parmi eux, le biologiste Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, organisateur de l'expédition de 1798, le minéralogiste Daubenton (Jean-Louis Fischer), le mathématicien Jean-Baptiste Fourier (Claude Traunecker) et ses visions utopistes d'une monarchie égyptienne modèle de sagesse et de justice, le physicien Coutelle (Patrice Bret). Ce dernier expose, plus concrètement, les moyens de transporter les obélisques depuis Thèbes et Louxor jusqu'à Paris, tandis que d'autres réexaminent les écrits des Antiques (Diodore de Sicile, Strabon, Pline), notamment d'Hérodote, afin de vérifier l'exactitude des données sur la construction des pyramides. Les savants des Lumières ambitionnent d'implanter en

## COMPTES RENDUS

Égypte les « bienfaits de la civilisation » (Maria Luisa Ortega), projet notamment soutenu par les saint-simoniens, et qui est une des lignes de force des articles ; sont rappelés les projets de bienfaisance et d'éducation, et surtout la diffusion des inventions : essai de lancement d'un aérostat, expériences de galvanisme et d'électricité, de physique et de chimie, auxquelles furent convoqués les ulémas, fondation d'une imprimerie au Caire, création d'une bibliothèque. Ces réalisations lettrées (qui n'excluent pas le Coran de leurs intérêts, ce qui impressionne favorablement les notables locaux) font davantage impression que les laboratoires également fondés autour de l'Institut du Caire. Quant à la population, sa méfiance vis-à-vis des mœurs occidentales ne fait que croître, et elle rejette tant le déisme des Français que le laxisme dont ils font à leurs yeux preuve envers les femmes. Pour les Égyptiens, la « civilisation » a été synonyme d'oppression. Pourtant, un Méhémet Ali choisit d'entrer dans la modernité : c'est en France que ce vice-roi cherchera conseillers et techniciens.

Le rôle des institutions n'est pas non plus oublié par les participants (la Commission des sciences et des arts de l'Institut, par Yves Lassus), ni celui des journaux, qui informent les Français des progrès de l'expédition (Frédéric Régent, « L'Égypte des idéologues »). L'accent est mis, pour finir, sur le caractère monumental de la littérature suscitée par l'expédition d'Égypte, notamment avec Alfred de Vigny (Sarga Moussa), dont l'*Almeh*, pensé comme un « détournement littéraire » de la *Description de l'Égypte*, permet à Vigny de prendre ses distances à l'égard du mythe napoléonien.

De tous ces articles ressort en effet le portrait d'un Bonaparte largement idéalisé par les savants des Lumières : si son vœu est d'abolir le régime des Mamelouks, « qui tyrannisent la plus belle partie du monde », Geoffroy Saint-Hilaire n'hésite pas à affirmer que, « dans sa jeunesse, il désirait cultiver les sciences plutôt que les

armes ». Du reste, Bonaparte ne manque pas de mettre, dans sa titulature, « membre de l'Institut national ». S'il se veut appliqué, le général pourtant « s'amuse de tout », écrit Bourienne dans ses *Mémoires*. Sur place, Bonaparte affiche son respect pour le Coran et se dit « ami de l'Islam », ce à quoi la population semble ne pas avoir accordé de crédit (André Raymond). Ressort aussi une étrange et romantique image des savants de l'époque des Lumières, fascinés par la magie égyptienne, le culte isiaque, le zodiaque, les « sciences cachées » (Jean Dhombres) : c'est le « mirage égyptien » (Martine Reid), qui fait « battre le cœur de joie » d'un Vivant Denon, le mythe du « paradis perdu » pour un Jean-Baptiste Fourier ou pour un Monge qui écrit à sa femme : « Quand ce pays aura été aménagé et cultivé, ce sera un paradis... » Faut-il, pour finir, avec Anouar Louca, « repenser l'expédition d'Égypte », entreprise des Lumières dont le côté guerrier ne serait que secondaire ?

Marianne MAHN-LOT

**Henri BRESCH et Christiane VEAUUVY (dir.)**, avec la participation d'Éliane Dupuy, *Mutations d'identités en Méditerranée. Moyen Âge et époque contemporaine*, Saint-Denis, Éditions Bouchène, 2000, 302 p.

Cet ouvrage, publié avec le concours de l'université Paris X-Nanterre, de l'école doctorale « Lettres, langages, civilisations » et du centre d'histoire culturelle et sociale de l'Occident (XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle) de cette université, est l'aboutissement d'une longue réflexion pluridisciplinaire, conduite par des historiens médiévistes et des sociologues, marquée par la publication du livre *Genèse de l'État moderne en Méditerranée. Approches historique et anthropologique des pratiques et des représentations*<sup>1</sup>. Il rassemble dix-sept

contributions, précédées d'une substantielle introduction, qui va au-delà d'un simple exposé de rigueur des textes recueillis et développe une analyse aigüe et exigeante sur les formes de l'appartenance identitaire. Les responsables de la publication, notons-le d'emblée, ont su imposer des normes de présentation (références et bibliographies), ce qui donne à l'ouvrage un supplément d'unité.

L'idée capitale, dont les contributions illustrent des moments et des variantes, est que l'identité est tout le contraire d'une vérité enfouie dont les acteurs ou, à leur suite, les chercheurs dégageraient le socle. L'identité n'est pas en effet, selon une image récurrente — ou parfois implicite —, accessible lorsqu'elle aura été débarrassée des alluvions qui la masquent ou de stratifications de type géologique. Elle se reconstruit à travers des « emboîtements », des « enclavements » et des « glissements », des « combinatoires », à travers des « sas », ou encore à travers des relations complexes entre ce qui est clair et ce qui est non-dit — pour reprendre quelques images ou quelques expressions des auteurs — qui permettent de la sonder, sans jamais l'immobiliser. Loin d'être le seul objet d'une quête raisonnée, elle est le siège, conflictuel et fragile, de la pluralité, de la dispersion et de l'inachèvement, de l'inquiétude et de la tension, voire de la violence. Elle est un lieu de « souffrance » (p. 31). Le lecteur méditera ces pages fortes de l'introduction, ainsi que le titre du livre, exactement choisi, puisque les identités multiples bougent.

Encore fallait-il que les contributions aient pu tenir le pari de la proposition. L'itinéraire inverse a peut-être prévalu, car c'est d'exemples nettement différents, traités souvent avec une érudition pouvant inclure des débats historiographiques précis (mais les spécialistes y trouveront leur compte), que jaillit la réflexion liminaire. Incontestablement, des chrétiens mozarabes d'Espagne, des Berbères et des Juifs de Sicile aux identités provençales des *XIX<sup>e</sup>* et *XX<sup>e</sup>* siècles, la ligne n'était pas

facile à maintenir. Les responsables ont construit l'ouvrage en trois moments. D'abord, les langues et les religions, dont les rapports ainsi que la relation à la nation médiévale sont variables dans l'espace et dans le temps, et souvent bien différents de la pluralité — linguistique — acceptée en France aux *XIII<sup>e</sup>* et *XIV<sup>e</sup>* siècles, comme le prouverait l'expression — ambiguë selon un des coauteurs — de « chrétiens arabes » de la Méditerranée occidentale médiévale. Peut-être la notion d'« arabisme » — qui figure dans ce premier sous-titre rassemblant des contributions de médiévistes, et qui a été redécouverte dans la seconde moitié du *XX<sup>e</sup>* siècle, pour des raisons politiques, au cœur de l'identité maltaise, comme le souligne un peu plus loin la contribution d'Henri Bresc — eût-elle mérité quelques éclaircissements complémentaires, si l'on veut précisément éviter, dans ce contexte et selon l'esprit même de l'ouvrage, des acceptions immobiles et universelles, tandis que l'emploi ou la multiplication, dans certaines pages, des guillemets (des communautés « orientalisées », pp. 119 et 142, des traditions « mozarabes », des influences romanes « européennes », p. 120, une Église, voire des valeurs « nationales », pp. 120 et 148) appelleraient des explications, du moins pour le profane qui voudra comprendre toute la trajectoire du livre et de l'identité. Passages et combinaisons, ensuite : les exemples se diversifient, depuis le cas maltais, témoin de toutes les tensions d'identité en travail, ou les conversions de juifs à l'islam et au christianisme, jusqu'aux juifs expulsés d'Espagne et du Portugal dans le Maroc du *XVI<sup>e</sup>* siècle — des Juifs jouant ici le rôle d'intermédiaires, interprètes, agents diplomatiques ou commerciaux, agissant selon des mobiles peu explicites qui laissent une grande part à l'intérêt et au réalisme —, et jusqu'à la colonisation et à l'émigration algérienne en France. Dynamismes identitaires aujourd'hui, enfin : cette dernière partie regroupe des travaux principalement

## COMPTES RENDUS

de sociologues (traitant des Algériennes au Québec, de la Provence, de la mort de Tunisiens à l'étranger, ou des salariés agricoles d'Andalousie). Les contributions, animées par des questionnements propres, sans pour autant dévier de la ligne, ne se résumeront pas aisément. L'architecture générale reste nette, malgré des articles trop proches (sur les Mozarabes) et quelques chevauchements possibles.

Mais là même le lecteur verra plutôt le signe d'une grande richesse, d'une ouverture, conformes aux multiples variables qui composent des identités en recherche. Un édifice massif et visible de trop loin eût desservi le projet et les conclusions, lesquelles, d'ailleurs, ne s'affirment guère comme telles. Sur d'innombrables points, le livre offre matière à réflexion. Un autre fil se dégage, permettant de relier plusieurs des textes : les processus de la dénomination sont au centre des questions d'identités emboîtées, parce que, loin des permanences et de la fixité, ils sont le signe tangible de traces historiques, qu'il s'agisse des patronymes sémitiques, siciliens ou catalans à Malte au Moyen Âge, de l'origine hispanique des Juifs du Maroc, du terme de Mozarabes, de l'identification par son nom d'une minorité sociale en Ifrîqiyya, de la dichotomie, fixée par des Arabes, des populations berbères (Botr et Branès), ou encore de signatures en caractères hébraïques inscrites dans des documents notariés en latin chez des Juifs de Sicile. À l'échelle de l'individu, une contribution remarquable analyse de l'intérieur le stock patronymique algérien, radiographie la part arabe de l'identité berbère chez un imam d'Alger de l'époque coloniale, c'est-à-dire la représentation de soi. Ces questionnements, inégalement développés selon les textes et les intentions des auteurs, composent à eux seuls une forte unité.

Quelle unité encore, ou quelles diversités ? Le lecteur remarquera que l'ouvrage n'embrasse pas une Méditerranée dispersée à travers les siècles. Dans le temps, ce sont deux pôles qui rassem-

blent les articles. Sans doute ce choix paraîtrait-il lié, *a priori*, à la spécialité scientifique des maîtres d'œuvre. Plus vraisemblablement, il impose une vraie distance, propice à la confrontation et au comparatisme. Est-il possible alors que la frontière méditerranéenne, du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, se soit raidie, que la Méditerranée se soit compartimentée, alors que celle-ci était au Moyen Âge et qu'elle sera à l'époque contemporaine une mer partagée, sillonnée d'échanges ? Et faut-il conclure que c'est à ces deux époques surtout, l'une lointaine et l'autre très proche, que les terres méditerranéennes ont été peuplées de groupes englobés, isolés, pris dans des processus et des dynamiques complexes d'affrontement et d'assimilation, ou, dans certains cas, de dépersonnalisation ? Mais le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle présenteraient probablement des situations comparables (perceptibles à travers les effets de la course, les conversions, les échanges économiques, etc.).

On notera enfin que les responsables du volume se sont refusés à désigner une identité (géographique) méditerranéenne (p. 8), préférant relever l'existence d'une grande pluralité de lieux et d'enjeux. La question demeure. Non pas parce, de l'Espagne à la Tunisie et à Malte, et exceptionnellement à l'Égypte (médiévale), c'est une partie seulement de la Méditerranée qui est en cause : l'on sait bien que tout travail collectif est aussi guidé par les intérêts scientifiques propres des divers participants, et l'on voit que celui-ci répond parfaitement à l'intention des auteurs d'ouvrir un chantier, gigantesque et par définition inachevé, en Méditerranée. Mais parce que c'est la construction de l'entité méditerranéenne ou d'un espace méditerranéen parmi quelques autres possibles qui peut aussi se profiler, c'est-à-dire la perception d'une Méditerranée comprise au sens physique, géographique, économique, culturel, agencant des bassins entre eux, articulant une ou des mers et des pays riverains, en d'autres termes organisant les terres et les mers d'un

monde dit méditerranéen. De même qu'il existe une part arabe dans l'identité maltaise ou berbère, il existe en Provence une part méditerranéenne, symbolique et ambiguë, qu'entretient dans les bourgs et les villes, comme le montre un des textes, la présence d'immigrés, au nœud d'une tension entre une province historique méditerranéenne et les normes de l'État-nation. C'est certainement dans la contribution d'Abdelmalek Sayad, consacrée à la colonisation, à la viticulture et à l'émigration en Algérie, dans un texte qui est le plus géographique (au sens large) de tous, que se perçoivent pleinement les multiples dimensions (locale, coloniale, économique, politique) de la confrontation des deux rives.

Dans cet ouvrage, la personne d'Abdelmalek Sayad, disparu en 1998, est omniprésente : par la publication d'un texte inédit, par deux contributions qui évoquent ses itinéraires de recherche, par la référence constante qui est faite à son œuvre écrite et orale, par l'hommage fervent et sensible que ses collègues et ses disciples rendent explicitement à sa rigueur scientifique et à sa lucidité, à son éthique intellectuelle, au lien qu'il sut tisser par un inlassable travail d'auto-analyse entre le privé et le public, en un mot à son « charisme exceptionnel » (p. 8). On peut en être certain : nombreux seront les lecteurs qui, grâce à ce beau recueil, dense et fécond, s'associeront à ce témoignage.

Daniel NORDMAN

1. Rome, École française de Rome, 1993.

**Thierry FABRE et Robert ILBERT (dir.),**  
*Les représentations de la Méditerranée,*  
 Paris, Maisonneuve et Larose, 2000,  
 737 p.

Résultat d'un ambitieux programme financé par l'Union européenne, cette publication apporte des matériaux intéressants

sur la nature, l'émergence et les formes de l'idée méditerranéenne, ainsi que sur les modalités d'appropriation de cet imaginaire méditerranéen par les sociétés qui s'y sentent partie prenante.

Dix monographies (de tailles différentes et qui peuvent être vendues séparément) sur des représentations nationales de la Méditerranée sont rassemblées en coffret. Cinq pays du Nord y sont traités : Allemagne, Espagne, France, Grèce, Italie, et cinq du Sud : Égypte, Liban, Maroc, Tunisie, Turquie. Chacun de ces petits volumes s'intitule assez bizarrement : *La Méditerranée française*, *La Méditerranée libanaise*, etc. Il est confié à deux auteurs ressortissants du pays concerné : un écrivain, qui donne un texte personnel sur la Méditerranée, et un chercheur, qui s'efforce de rendre compte de l'évolution et de la présence de l'idée méditerranéenne dans son pays. La frontière entre les deux genres n'est pas toujours facile à tracer. Mais, dans l'ensemble, les essais des écrivains sont de libres exercices, qui ne s'embarrassent pas du cadre national et n'appellent pas de synthèse commune. Chaque lecteur peut en faire son miel.

Les textes des chercheurs sont plus codifiés et constituent le véritable but du programme : dresser un panorama général de l'idée méditerranéenne à partir d'une somme d'études nationales. Celles-ci apportent toutes quelque chose au projet d'ensemble, mais à des degrés variables. Les deux plus substantielles contributions sont celles de Thierry Fabre sur la France et de Eduardo González Calleja sur l'Espagne. À côté de considérations méthodologiques qui auraient plutôt leur place dans le petit fascicule qui tient lieu de présentation générale, elles livrent une étude précieuse de la généalogie et des emplois de l'idée méditerranéenne dans ces deux pays.

T. Fabre, qui est aussi le maître d'œuvre de la publication, rappelle combien la France a eu, par sa position géographique et son histoire, un rapport riche et contradictoire au Sud, qui a d'ailleurs influencé

la perception de la « question méditerranéenne » par d'autres sociétés. Il dresse un inventaire systématique des différents discours sur la Méditerranée formulés par les géographes, les historiens, les écrivains, les hommes politiques français depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il insiste moins sur les moments de synergie entre ces discours qui, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, vont hausser l'idée méditerranéenne au statut de mythe opératoire : avec la Méditerranée latine d'abord, puis l'universalisme méditerranéen dans les années trente, et aujourd'hui à nouveau une Méditerranée européenne, « l'Euro-Méditerranée ».

Pour l'Espagne, la redécouverte de la Méditerranée est avant tout une reconversion d'un rapport complexe au monde arabe. Sans rompre totalement avec la diplomatie du franquisme, la nouvelle politique méditerranéenne de l'Espagne se veut un instrument régional de paix et de dialogue. Elle est aussi une carte européenne, aussi bien pour Madrid que pour les régions autonomes. Mais il reste à transformer une opinion publique historiquement peu favorable aux « Maures » et mise à l'épreuve par les nouveaux flux migratoires.

La contribution de Franco Cassano sur l'Italie est séduisante, mais curieusement lacunaire. Fixée sur le rêve de *mare nostrum* de la troisième Rome, celle de l'unité impériale puis celle du fascisme, elle oublie le rôle majeur joué dans l'espace méditerranéen par Venise et Gênes. Après la guerre, dans une sorte de haine de soi, l'Italie a tourné le dos à la Méditerranée pour se soumettre au « fondamentalisme de la modernité ». Il a fallu la fin de la guerre froide pour l'aider à redécouvrir sa centralité méditerranéenne.

Pour l'Allemagne, seul pays non riverain, Gregor Meiering rend bien compte de la place que n'a cessé de tenir dans l'imaginaire collectif le paradigme méditerranéen. Il s'est agi surtout d'une fascination pour la Grèce, confrontée parfois à la réalité de l'hellénisme moderne. L'Allemagne ne se mettra à l'apprentis-

sage d'une Méditerranée concrète que récemment, à travers l'immigration.

La vision grecque de la Méditerranée est presque à l'opposé des rêves germaniques. Rania Polycandrioti observe que la référence à « méditerranéité » ne fait guère sens pour la Grèce moderne ; tout au plus est-elle un instrument au service de l'identité hellénique.

C'est en termes encore plus désenchantés que Edhem Eldem évoque la « Méditerranée turque ». Il dénonce l'absurdité d'une quête méditerranéenne qui symbolise la décadence de l'Empire ottoman et ne peut donner lieu à aucune mémoire positive. Tout au plus, la Turquie moderne se contente-t-elle d'instrumentaliser, à des fins nationales, comme bien d'autres pays, la référence méditerranéenne, mais c'est finalement pour mieux se tourner vers l'Europe.

L'instrumentalisation de la Méditerranée au service des intérêts nationaux n'est pas étrangère à la réapparition actuelle de la dimension méditerranéenne dans la pensée égyptienne. Mohamed Afifi l'éclaire en analysant le débat qui, déjà dans les années 1930, avait fait de la référence méditerranéenne un « projet alternatif » favorisant une relecture de l'histoire du pays, au profit de la période anté-islamique, et d'une ouverture vers l'Occident. Aujourd'hui, cette appartenance est à nouveau valorisée par les politiques, sans répondre réellement aux attentes de la société.

Le Liban a trouvé dans la Méditerranée davantage de ressources pour affirmer son identité, observe Ahmed Beydoun qui analyse trois revues animées par des Libanais chrétiens et francophones. Au départ, il s'agissait de renforcer le rattachement du Liban à une France méditerranéenne et chrétienne. Puis, progressivement, la référence méditerranéenne a servi à fonder une libanité méta-communautaire, à l'intersection de la pensée chrétienne et de la pensée musulmane.

Autant que le Liban, bien que sur un autre mode, le Maghreb est aussi une aire

de confrontations et de croisements culturels. Il n'est pas surprenant que l'idée méditerranéenne y revienne aujourd'hui à la surface, après quelques vicissitudes. L'auteur de *La Méditerranée tunisienne*, Sadok Boubeker, éclaire bien ce retour. L'emplacement de la Tunisie au centre du Bassin méditerranéen en a fait à de nombreuses reprises un enjeu de conflits. La Tunisie elle-même a été partagée entre son appartenance à l'Orient ottoman puis arabe et un rapport étroit à l'Europe, qui a marqué son projet modernisateur et sa diplomatie. Aujourd'hui, c'est fondamentalement à une Méditerranée des échanges avec l'Europe que renvoie le mot d'ordre de « la Tunisie, carrefour des civilisations méditerranéennes ».

Il en est de même pour le Maroc : la stratégie méditerranéenne du Maroc est l'autre nom de sa politique européenne. Mais, dans son essai, Abdelmajid Kaddouri privilégie l'histoire de l'idée méditerranéenne dans les productions marocaines de langue arabe. Il passe sous silence les nombreux écrits politiques et littéraires de langue française, où s'exprime, plus qu'en d'autres pays arabes, une doctrine marocaine de la méditerranéité, qui résonne avec certaines positions de la monarchie.

Une lacune encore plus importante est l'absence totale de l'Algérie dans ce recueil. L'idée méditerranéenne y a pourtant connu en contexte colonial d'importants développements, puis des remises en cause passionnées. La dénonciation de l'universalisme méditerranéen comme habillage de l'entreprise coloniale semble aujourd'hui dépassée, et n'a pas empêché la diplomatie algérienne de plaider pour « une Méditerranée, lac de paix ».

La lecture des *Représentations de la Méditerranée* laisse au total une impression contrastée. On y apprend beaucoup, mais de façon fragmentée. La « polyphonie » à laquelle se réfèrent certains auteurs (F. Cassano) manque d'harmonisation. L'absence d'une problématique et d'une synthèse communes dévoile les risques du pari conceptuel initial. En

confiant seulement à des nationaux le soin de rédiger chaque monographie, les organisateurs poursuivaient un objectif louable : éviter que la parole scientifique sur l'idée méditerranéenne ne soit dominée par des spécialistes du Nord. Mais l'exigence d'équilibre diplomatique a aussi ses limites : il est parfois difficile de trouver pour un pays le bon « représentant » de l'ensemble de la production. Et il aurait pu être fécond de favoriser les croisements d'auteurs sur les études nationales.

Sur le fond, et malgré la recherche d'équilibre formel entre les pays, il ressort de l'ensemble que l'idée méditerranéenne reste un discours asymétrique fortement dominé par le Nord, et configuré aujourd'hui par le projet européen. Les « voix du Sud » qui n'adhèrent pas au discours méditerranéophile (arabisme, tiers-mondisme, puis islamisme) ne sont pas présentes ici, et les autres en font surtout, comme le soulignent beaucoup d'auteurs, un usage instrumental. Au Nord aussi, il est vrai, chacun voit la Méditerranée à sa porte et à sa mesure. Cependant, les matériaux rassemblés invitent aussi à élargir la réflexion sur les conditions de mise en place d'un jeu mythologique commun dans l'espace méditerranéen. Celui-ci est-il propice, comme l'espace européen, à l'émergence d'un mythe unitaire, d'un horizon commun susceptible de faire converger des attentes et des visions de l'avenir qui sont relativement différentes ? Ou sinon, plus modestement, quels effets attendre d'un « dialogue des représentations » en Méditerranée ? Un chantier à poursuivre, au total.

Jean-Robert HENRY

**Ève GRAN-AYMERICH**, *Naissance de l'archéologie moderne, 1798-1945*, préface de Jean Leclant, avant-propos de André Laronde, Paris, CNRS Éditions, 1998, 533 p.

Cet ouvrage réunit une véritable somme d'informations sur l'archéologie française

## COMPTES RENDUS

en Méditerranée depuis l'expédition d'Égypte jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. S'y ajoutent des éclairages ponctuels sur les archéologies métropolitaine et étrangère qui fournissent, lorsque la nécessité s'en fait sentir, des éléments de contexte ou de comparaison.

Au fil des chapitres, le lecteur peut identifier trois mouvements imbriqués, dont la trajectoire n'est jamais linéaire, qui contribuent à la « naissance de l'archéologie moderne ». Le premier consiste en une progressive autonomisation de la discipline archéologique face aux sciences des documents écrits ou artistiques. Longtemps intimement liée à la philologie, l'archéologie méditerranéenne acquiert pleinement sa dimension de science du terrain et des vestiges avec la découverte de civilisations sans écriture en Grèce et sur l'ensemble du pourtour méditerranéen. À la suite des découvertes de Schliemann à Hissarlik en 1871, se font jour un intérêt nouveau pour les techniques de fouilles ainsi qu'un souci de prendre en compte tous les vestiges. Cette réforme méthodologique, inspirée des travaux menés par les préhistoriens dans les métropoles, n'implique pas toutefois l'abandon des pratiques traditionnelles de l'écrit. L'épigraphie reste un domaine dynamique de la recherche, et la thèse que Jérôme Carcopino consacre à *Virgile et les origines d'Ostie* (1919) porte témoignage, parmi bien d'autres, des liens maintenus entre archéologie et philologie.

Le second processus participant de la naissance d'une archéologie moderne est institutionnel. La France, qui entre sur ce point en concurrence avec ses voisins européens, se dote au cours du XIX<sup>e</sup> siècle de structures d'encadrement et de diffusion de la recherche en Méditerranée. Après l'Institut d'Égypte fondé par Bonaparte, l'Institut de correspondance archéologique, créé à Rome en 1829 par un groupe d'érudits, fournit un modèle scientifique. Mais l'idéal de coopération internationale qui avait présidé à sa création se retrouve rarement dans les établissements fondés par la suite, sur décision des gou-

vernements, dans le contexte du développement des sentiments nationaux et de la montée des tensions diplomatiques. La France fonde ainsi successivement les Écoles françaises d'Athènes en 1846, de Rome en 1874 et de Madrid en 1913. En Égypte est créée l'École française du Caire (1880). Au Moyen-Orient, les institutions datent pour la plupart de l'entre-deux-guerres. Ce mouvement extra-métropolitain se double d'une organisation de la recherche en France. L'enseignement s'organise au Collège de France et à l'École du Louvre, puis dans les universités réformées de la Troisième République où une chaire d'archéologie est créée pour Georges Perrot à la Sorbonne en 1876. Dans le même temps, les musées font découvrir au grand public les civilisations jusqu'alors peu ou mal connues de l'Antiquité égyptienne et moyen-orientale. Comme la plupart des disciplines savantes du XIX<sup>e</sup> siècle, l'archéologie se dote par ailleurs de publications périodiques spécialisées, telle la *Revue archéologique* (1844). Le mouvement d'institutionnalisation de l'archéologie est donc manifeste, mais il faudrait se garder d'y voir un processus simple et linéaire. Tout d'abord, les raisons qui président à la fondation des institutions ne sont pas toujours scientifiques. La création de l'École d'Athènes obéit ainsi à des impératifs plus politiques qu'intellectuels. De ce fait, l'institution reste très peu active sur le plan archéologique jusqu'à sa réforme en 1874. Par ailleurs, certaines créations dépendent à ce point des personnalités qui les animent qu'elles sont fragilisées par leur disparition. Ainsi, l'égyptologie française se développe à partir de 1822 sous l'impulsion de Champollion. Auréolé de la gloire que lui confère le déchiffrement des hiéroglyphes, il est nommé conservateur des antiquités égyptiennes au Musée du Louvre. En 1831, il obtient la chaire d'archéologie du Collège de France et donne ainsi à sa discipline une tribune officielle prestigieuse. L'égyptologie paraît alors définitivement institutionnalisée, mais cette organisation est remise en cause

par la mort prématurée de Champollion. Celui-ci n'est remplacé ni au Collège de France ni au Louvre, qui reste sans conservateur des collections égyptiennes jusqu'en 1849.

À l'autonomisation de l'archéologie comme pratique du terrain et à son institutionnalisation correspond une troisième évolution caractéristique de la naissance d'une science moderne : celle qui mène très progressivement à la formation d'un corps de professionnels. Aux amateurs éclairés, héritiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, se substituent partiellement, dans les décennies centrales du XIX<sup>e</sup> siècle, des diplomates et des militaires dont les missions associent objectifs politiques et scientifiques. Ainsi Victor Place, nommé consul à Mossoul en 1851, explore-t-il le site de Khorsabad. À partir des années 1870, la multiplication des institutions, l'organisation de grands chantiers — comme ceux de l'École d'Athènes à Délos (à partir de 1873) ou à Delphes (à partir de 1892) — impliquent la formation et le recrutement d'un personnel spécifique. Les diplomates s'effacent devant les scientifiques spécialisés. Issus le plus souvent de l'École normale supérieure, ils suivent une formation à la Sorbonne, à l'École du Louvre, à l'École pratique des hautes études ou au Collège de France, avant de rejoindre les Écoles d'Athènes ou de Rome où ils s'initient aux pratiques de fouilles. Ils font ensuite, tel Camille Jullian, carrière dans des institutions anciennes ou nouvellement créées. Jusqu'en 1945 toutefois, ce mouvement n'a rien d'inéluctable. De nombreux domaines de l'archéologie restent ouverts aux amateurs, dont certains acquièrent une expertise digne des plus grands spécialistes. L'archéologie préhistorique métropolitaine reste ainsi, jusqu'à la création du CNRS en 1939 et la loi Carcopino sur la réglementation des fouilles en 1941, un territoire privilégié de l'amateurisme savant.

Outre ces remarques sur les transformations qui participent de ce que l'auteur appelle « la naissance de l'archéologie moderne », l'ouvrage d'Ève Gran-Aymerich

suggère plusieurs pistes de réflexion. Il pose notamment la question de l'unité de l'archéologie dans la période considérée. La divergence des pratiques selon les zones géographiques, l'âge et la nature des vestiges concernés évoque une évolution à plusieurs vitesses et selon plusieurs modalités. La diversité — dont ce volume a le mérite de révéler l'ampleur — est telle qu'elle rend problématique la désignation d'un processus unique de modernisation de l'archéologie. L'ouvrage soulève aussi une interrogation sur le rôle des individus dans l'histoire de la discipline. Ainsi que le suggère l'exemple de Champollion, le poids des personnalités peut être décisif dans l'orientation intellectuelle, mais aussi institutionnelle, d'une branche du savoir. Par ailleurs, étudier le devenir de l'archéologie française en Méditerranée implique de se pencher sur la question complexe des relations entre science et politique. Les enjeux militaires et diplomatiques sont parfois indissociables des entreprises savantes, comme l'ont révélé déjà les études consacrées aux expéditions françaises en Égypte, en Morée ou en Algérie. La fondation des écoles archéologiques à l'étranger en fournirait une autre illustration. On regrettera que ces questions fondamentales pour l'histoire de l'archéologie et des sciences en général ne soient qu'effleurées par l'auteur. L'organisation strictement chronologique et géographique des informations interdit en effet toute réflexion synthétique sur ces points.

Nathalie RICHARD

**Pierre SINGARAVÉLOU**, *L'École française d'Extrême-Orient ou l'institution des marges (1898-1956). Essai d'histoire sociale et politique de la science coloniale*, Paris, L'Harmattan, 1999, 382 p.

Fondée dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, l'École française d'Extrême-

## COMPTES RENDUS

Orient (EFEO) est jusqu'à ce jour la principale institution vouée exclusivement à la production de savoirs érudits sur les sociétés, les langues et les cultures asiatiques, allant, géographiquement du sous-continent indien à la Chine. Institution de recherche et non d'enseignement, l'EFEO est un des lieux d'accueil privilégiés des orientalistes français, auxquels elle procure les moyens matériels et financiers d'effectuer de longs séjours sur leurs terrains d'études avant d'accéder, pour nombre d'entre eux, à un poste de professeur dans le champ universitaire. Si l'histoire administrative de cette institution a fait l'objet, très tôt, d'une chronique régulière dans son journal savant, le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient (BEFEO)*, seules les commémorations de sa fondation ont donné lieu, jusqu'à ce jour, à une production historiographique interne préservée de tout regard extérieur.

Première étude historique dévolue à cette institution centrale de l'orientalisme français, l'ouvrage de Pierre Singaravélou ne manque pas d'ambition : la nouveauté et l'ampleur du sujet, l'accès à des archives inédites, non versées au domaine public, le parti pris d'histoire sociale, enfin, à rebours des facilités qu'offre souvent, dans ce domaine, le charme désuet de l'exotisme colonial, sont autant d'atouts à même de solliciter dès l'abord l'intérêt du lecteur.

L'ouvrage est organisé en trois parties : « Naissance de l'EFEO », « La carrière orientaliste (portrait de groupe) » et « L'EFEO dans la tourmente coloniale ». Dans le cadre chronologique retenu par cet ouvrage, qui se clôt avec l'émergence des indépendances nationales, l'histoire de l'EFEO est indissociable de la politique coloniale française en Indochine. En effet, cette institution savante d'État, installée à Hanoi (jusqu'en 1957), reste alors sous la tutelle des autorités politiques qui l'ont parrainée et avec lesquelles ses directeurs successifs doivent composer ; elle accompagne ensuite la fin de la conquête de la péninsule indochinoise, où plusieurs de

ses membres trouvent la mort ; elle participe enfin, avec ses moyens et selon ses propres finalités, à l'œuvre de diffusion de la science et de la culture françaises dans les sociétés colonisées.

En tant qu'institution, l'EFEO est caractérisée par une double hétéronomie. Premièrement, sa légitimité peut être référée, d'un côté, au gouverneur général de l'Indochine, sous l'autorité duquel l'École est placée, et, de l'autre, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, garante de son projet scientifique. Deuxièmement, l'EFEO doit encore compter avec une division interne à l'univers de production des savoirs de type orientaliste, où s'opposent, d'un côté, un orientalisme universitaire à finalités savantes et, de l'autre, un orientalisme amateur produit par des agents issus des différents groupes qui composent la société coloniale : militaires, missionnaires, médecins ou hommes d'affaires. Comme le montre P. Singaravélou, le développement de l'EFEO dans la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle peut être analysé en suivant cette double contradiction : celle-ci conduit les orientalistes universitaires à se démarquer à la fois des orientalistes amateurs qu'ils vont s'efforcer de marginaliser puis de disqualifier, et des autorités politiques au regard desquelles ils s'efforcent de maintenir l'idéal d'une pratique scientifique indépendante et neutre. De ce point de vue, l'accès au terrain où s'actualise ce double rapport de force devient un enjeu de première importance au tournant du xix<sup>e</sup> siècle : il s'agit en effet pour les tenants des disciplines philologiques et historiques d'imposer alors de nouvelles pratiques scientifiques en se déplaçant géographiquement et socialement des bibliothèques de la métropole aux sociétés concrètes sur lesquelles s'exerce le contrôle des différents groupes d'agents coloniaux.

Le recrutement, les origines sociales, les formations et les trajectoires académiques des membres de l'EFEO font l'objet d'une analyse quantitative assez systématique ; reprenant le modèle des dictionnaires pro-

sopographiques édités par Christophe Charle, l'auteur présente en annexe les profils de quatre-vingt-quinze membres, reconstitués à partir de leurs dossiers personnels, autant de données que l'on pourra utiliser, avec prudence, dans l'attente d'un dictionnaire biographique que l'EFEO devrait elle-même publier. Érudits dont les activités, surdéterminées socialement et culturellement, sont souvent vécues comme une vocation, à l'instar des pratiques artistiques, les orientalistes de l'EFEO sont originaires de Paris ou de l'étranger, et issus plutôt des classes intellectuelles et de la moyenne bourgeoisie ; à cet égard, le recrutement social de l'EFEO apparaît légèrement plus sélectif que celui de la Sorbonne au début du siècle. Deux groupes s'opposent du point de vue des formations universitaires : d'un côté, les orientalistes certifiés scolairement, philologues diplômés de l'École pratique des hautes études (IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> section) ou praticiens des langues formés à l'École nationale des langues orientales vivantes et, de l'autre, les architectes et les archéologues, diplômés de l'École des beaux-arts ou de l'École supérieure d'architecture de Paris, qui ont souvent acquis leurs connaissances orientalistes par la pratique sur le terrain. Mais la particularité de l'EFEO est d'être moins une institution où l'on fait carrière qu'un lieu de passage avant d'intégrer les pôles de l'érudition orientaliste soit, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale : le Collège de France, l'École pratique des hautes études, l'École des langues orientales et la Sorbonne, toutes institutions concentrées à Paris.

La dernière partie est consacrée aux relations établies entre l'EFEO et la société coloniale, dont les divisions traversent l'institution elle-même. Les portraits-types de chercheurs se répartissent en effet entre les figures de l'orientaliste-précepteur et la « victime » des « sauvages » indochinois, le collaborateur du régime de Vichy ou la résistante favorable aux indépendances nationales. L'auteur revient à cette occasion sur les polémiques

suscitées par l'École, dont le vol de statuettes d'Angkor par les Malraux, dans les années 1920, est la plus célèbre. Plus intéressant peut-être est l'affaire du « financement inavoué de l'EFEO » par la vente, aux particuliers et aux musées, des sculptures en provenance des sites que l'École étudie, restaure et protège. Le fait est connu, l'École ayant publié en son temps des documents relatifs à ces ventes dans les chroniques du *BEFEO*. Mais P. Singaravélou a repris le dossier en puisant dans des sources administratives inédites. Les différents points de vue en présence sont clairement exposés par l'auteur mais, faute d'une mise en regard du montant de ces ventes (cf. tableau p. 252) avec le budget global de l'EFEO, il est difficile d'en mesurer l'importance financière effective. Un dernier chapitre, enfin, est consacré aux indépendances nationales qui contraignent l'EFEO à quitter Hanoi dans les années 1950 pour se redéployer en d'autres lieux en Asie et réinvestir ses activités dans la métropole.

Cet ouvrage a le mérite d'aborder de front le passé colonial de l'EFEO, institution aujourd'hui centenaire. Mais s'il soulève nombre de bonnes questions, avouons que le livre ne répond pas aux attentes qu'il suscite. D'abord, des approximations ou des erreurs factuelles nombreuses qui parasitent et la lecture et l'analyse, auraient pu être évitées par un usage plus attentif des seules nécrologies. Pour n'en citer que quelques-unes : assimiler Michel Bréal aux « indianistes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres » (p. 37) réveille la susceptibilité des indologues, sanscritistes étudiant les textes plus que la langue et qui se distinguent donc des grammairiens, fût-ce des spécialistes de grammaire comparée, comme Bréal, à une époque (la fin du XIX<sup>e</sup> siècle) où ces derniers ont de solides connaissances en sanscrit ; si les origines sociales d'Émile Senart le dispensent d'un travail rémunéré, cela n'en fait pour autant ni un « autodidacte » ni un « orientaliste amateur reconnu [...] par les universitaires »

(p. 38) : É. Senart, qui a été formé à la philologie classique puis au sanscrit dans les universités allemandes, est un indianiste à part entière auquel on doit, entre autres choses, les premiers travaux sur l'épigraphie d'Asoka ; de même, faut-il qualifier Georges Coedès d'amateur lorsqu'il publie son premier article dans le *BEFEO* à dix-huit ans (p. 227) avant de devenir un spécialiste de l'épigraphie khmère ? Louis Renou, sanscritiste védisant, ne succède pas à Maurice Courant, sinologue, à l'université de Lyon (p. 53) : M. Courant est nommé en 1900 maître de conférences sur le premier poste ouvert pour la langue chinoise à la Faculté des lettres de l'université de Lyon, poste qu'il occupe jusqu'à sa mort en 1935 ; quant à L. Renou, il succède en 1925 à Félix Lacôte dans la chaire de langue et littérature sanscrites créée à la même université de Lyon, mais en 1879. Ce n'est pas Alfred Foucher qui fonde la Maison franco-japonaise de Tokyo (p. 195), mais Sylvain Lévi qui en a conçu le projet en collaboration avec Paul Claudel, alors ambassadeur de France au Japon ; A. Foucher assure simplement quelques mois les fonctions de premier directeur provisoire, en l'attente de Sylvain Lévi ; Henry Cordier n'est pas « professeur de chinois à Langues'O » (p. 277) mais titulaire de la chaire d'histoire, de géographie et de législation d'Extrême-Orient dans cette école, etc.

Nombre de questions sont traitées de manière approximative voire simplement escamotées. Ainsi, la participation des membres de l'EFEO aux travaux de la Société asiatique se réduit-elle à une liste de noms (p. 176), indépendamment de toute mention de leur contribution au *Journal asiatique*. Et l'étude des aspects économiques (budgets et salaires, pp. 134-140) reste bien sommaire, faute de rigueur et de cohérence. Des appréciations erronées sont plus révélatrices des faiblesses de l'histoire sociale de l'orientalisme proposée par P. Singaravélou. On n'en retiendra qu'un seul exemple. L'auteur

note que les architectes de l'EFEO forment « un groupe à part » et affirme qu'ils « écrivent peu d'articles scientifiques » (p. 135). Un groupe à part ? Au regard des formations disciplinaires, certainement, l'auteur signale le fait sans en interroger les conséquences. Mais les architectes sont membres de l'EFEO au même titre que les philologues, et leurs publications, que l'auteur n'a pas cherché à quantifier, occupent une place notable dans le *BEFEO* (un comptage sommaire indique que les études dévolues exclusivement à l'architecture représentent, en gros, un tiers du total des articles publiés dans les années 1920-1940). Cette histoire sociale et politique de l'orientalisme souffre donc cruellement du peu de considération que l'auteur attache aux travaux scientifiques de l'EFEO. « L'étude statistique des thèmes de recherche », mentionnée en passant (p. 223), renvoie à un seul tableau (annexe 4, p. 366) qui ne fait que reprendre la distribution par aires géographiques, et non par thèmes, des articles publiés dans le *BEFEO* entre 1898 et 1921 seulement, tableau repris du volume commémorant les premières vingt années de l'École en 1921. De fait, aucune étude des savoirs n'est esquissée dans un ouvrage qui met l'accent presque exclusivement sur l'histoire de l'institution et de ses engagements coloniaux (ce qui en soi est déjà un ample sujet).

De ce point de vue, le titre même de l'ouvrage soulève plusieurs interrogations. Pourquoi considérer l'EFEO comme « l'institution des marges » et de quelles marges s'agit-il ? Selon P. Singaravélou, l'EFEO serait en marge du champ universitaire (cf. pp. 126 et 163) et les savoirs qu'elle développe se situeraient en dehors des disciplines traditionnelles. N'assurant toutefois aucune formation universitaire, à la différence de l'EPHE ou de l'École des langues orientales, et ne délivrant aucun diplôme (on met de côté l'École supérieure de pâli établie à Phnom Penh), la structure de l'EFEO rapprocherait cette institution plutôt d'un CNRS, qui alors

n'existe pas, que d'une faculté des lettres. Cependant, au regard des savoirs orientalistes, l'EFEO apparaît non plus comme une institution marginale mais bien comme un instrument central de la politique scientifique coloniale menée par la France en Indochine. De ce point de vue, on aimerait donc comprendre en quoi les savoirs produits par l'EFEO sur les sociétés et les cultures indochinoises sont déterminés par les conditions coloniales externes ? En bref, quelles sont les médiations entre le politique et la science en situation de dépendance coloniale ? Les considérations générales proposées dans les dernières pages sur la contribution des savoirs orientalistes aux constructions identitaires nationales sont trop élémentaires pour apporter des réponses satisfaisantes à ces interrogations.

À vouloir embrasser l'histoire de l'École française d'Extrême-Orient dans toutes ses dimensions ou presque, en se fondant en outre sur des faits insuffisamment établis, P. Singaravélou a vu trop grand pour ce premier travail de recherche. Aussi, ce livre dont la publication aurait pu être plus soignée quant à la rédaction et la présentation, ne convainc pas pleinement, même si l'on adhère à son projet de départ.

Roland LARDINOIS

**Françoise OLIVIER-UTARD**, *Politique et archéologie. Histoire de la Délégation archéologique française en Afghanistan (1922-1982)*, Paris, Ministère des Affaires étrangères/Éditions Recherche sur les Civilisations, 1997, 423 p.

La Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA) fut pendant plus d'un demi-siècle le troisième pôle de l'archéologie française au Moyen-Orient, après les missions établies en Perse à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, puis en Syrie et au Liban dans les années 1930. Créée en 1922 par la

volonté réformatrice de l'émir Amanullah, qui proposa le projet à la France, la DAFA fut fermée en 1982 à l'initiative encore des autorités afghanes, qui s'étaient emparées du pouvoir en 1979 avec le soutien des Soviétiques. Financée par le ministère des Affaires étrangères (MAE), la DAFA a mené en Afghanistan des campagnes de fouilles dont les résultats ont profondément renouvelé notre connaissance de cette frange orientale du Moyen-Orient, aux confins du monde indien et de l'Asie centrale.

Ce livre retrace soixante ans d'histoire de la DAFA sous ses trois aspects, politique, administratif et scientifique, en se fondant, d'une part, sur les archives du MAE conservées à Paris et à Nantes et, d'autre part, sur les archives de la DAFA déposées au musée Guimet, les archives afghanes n'étant pour lors pas accessibles. Françoise Olivier-Utard a opté pour un découpage chronologique et une présentation analytique. Distinguant trois périodes : 1922-1942, 1945-1965 et 1965-1982, l'auteur aborde successivement pour chacune d'elle : les conditions politiques, les structures administratives, l'organisation de la mission (hommes, budgets, matériel), la politique scientifique (choix des sites de fouilles, négociations avec les autorités de tutelle française et afghane, déroulement sur le terrain) et, enfin, les résultats scientifiques et les débats auxquels ceux-ci donnent lieu dans les milieux de l'archéologie française et internationale.

La proposition d'établir une mission archéologique en Afghanistan fut accueillie favorablement par le ministère des Affaires étrangères, qui vit dans cette institution un instrument de la politique française au Moyen-Orient, à une époque où les archéologues étaient presque autant des agents diplomatiques que des hommes de terrain. Mais cette mission intéressait également les milieux savants. En effet, si l'Afghanistan, dans les années 1920, est un territoire vierge sur les cartes des archéologues, le pays n'est pas pour autant inconnu des philologues. Ceux-ci en ont

## COMPTES RENDUS

connaissance par un ensemble de sources littéraires laissées, d'abord, par les auteurs grecs et latins qui ont relaté la conquête d'Alexandre, ensuite par les auteurs persans, puis par les pèlerins bouddhistes venus de Chine en Inde par les routes d'Asie centrale, enfin par les mémoires des voyageurs européens du XIX<sup>e</sup> siècle. Aussi, deux institutions scientifiques au moins apportent leur soutien à cette entreprise : d'une part, la Commission des voyages et missions scientifiques du ministère de l'Instruction publique, à laquelle est rattachée la commission des fouilles d'Afghanistan créée en 1923, d'autre part, l'Académie des inscriptions et belles-lettres où siègent nombre d'orientalistes.

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la DAFA est dominée par la personnalité et l'œuvre de son premier directeur, Alfred Foucher, universitaire, spécialiste de l'iconographie bouddhique et de l'art du Gandhara, auquel vient s'adjoindre Joseph Hackin, conservateur au musée Guimet. Ces deux hommes ont été formés à l'École pratique des hautes études, où ils ont suivi l'enseignement de Sylvain Lévi, qui est alors le maître des études indiennes. Par leur formation aux humanités classiques, A. Foucher et J. Hackin privilégient une approche de type littéraire de l'archéologie, celle-ci devant apporter la confirmation sur le terrain des faits consignés dans les sources textuelles ; ils adoptent en outre, globalement, un point de vue que l'on qualifierait aujourd'hui d'eurocentrique, abordant l'Afghanistan comme la frange d'expansion la plus orientale de la civilisation grecque, en bref, comme le prolongement du monde occidental. Cette double détermination oriente les premiers travaux de la DAFA vers la recherche des origines de l'art gréco-bouddhique du Gandhara. Ainsi, A. Foucher part en quête des vestiges de l'ancienne Bactres (Balkh), qui pourraient livrer les secrets de la présence des Grecs aux confins orientaux de leur aire d'expansion. En vain. Au tournant des années de guerre, les fouilles sont

décevantes, ces terres arides et difficiles d'accès ne semblant avoir conservé aucun vestige de constructions anciennes de grande ampleur. Les résultats des autres prospections à Hadda, à Bamiyan et à Begram ne sont pas négligeables pour autant. À la fin des années 1930, J. Hackin exhume des vestiges de Begram, la capitale antique du Kapisa, une collection d'objets d'art qui attestent que l'Afghanistan se situe bien au carrefour de l'Inde, de la Grèce et de la Chine. L'ouvrage de A. Foucher, *La vieille route de l'Inde, de Bactres à Taxila*, livre, en deux volumes publiés en 1942 et en 1947, un état des recherches entreprises pendant les premières décennies de la DAFA : l'Afghanistan y est essentiellement perçu comme une terre de passage du bouddhisme vers l'Asie centrale, mais elle ne semble posséder, en dehors des vestiges grecs, ni histoire ni culture propres à même de retenir l'attention.

Dans les années postérieures à la Seconde Guerre mondiale, les travaux de la DAFA, dirigés maintenant par l'historien Daniel Schlumberger (nommé professeur à l'université de Strasbourg en 1955), apportent une double correction. D'une part, les fouilles menées sur le site de Surkh Kotal, où deux temples ont été exhumés, mettent en évidence l'importance d'une culture bactrienne non bouddhique d'origine kouchane, restituant ainsi à l'Afghanistan un passé pré-islamique. D'autre part, si les recherches de la Bactres antique se poursuivent, c'est plus au nord, sur les rives de l'Amou-Daria (Oxus), que sont découverts et fouillés à partir des années 1960 par Paul Bernard les vestiges d'une grande cité grecque : Aï Khanoum. Ces deux nouveaux axes de recherches accompagnent une inflexion méthodologique et thématique des travaux de la DAFA. En effet, les fouilles de Aï Khanoum, d'abord centrées sur le site urbain et la période grecque, se révèlent difficilement compréhensibles sans prendre en compte les éléments culturels autochtones. Aussi, les recherches menées par Henri-Paul Francfort et Jean-Claude Gardin s'élargis-

sent à la Bactriane, et la réflexion passe de l'histoire de l'art à la géographie historique du peuplement. Inflexion aussi quant à l'interprétation de l'archéologie kouchane, qui divise les archéologues selon qu'ils privilégient les liens avec la Grèce et l'Iran ou les relations avec l'Inde ancienne, comme le suggèrent les travaux plus tardifs. À terme, la compréhension d'ensemble de l'Afghanistan se trouve bouleversée et les méthodes de l'archéologie sont interrogées : l'architecture gréco-bactrienne révèle des traditions orientales que l'on peut mettre en relation avec la Mésopotamie, le plateau iranien et l'Asie centrale ; l'épigraphie des Kouchans permet de poser les jalons d'une chronologie de leurs souverains, ces derniers apparaissant comme les successeurs des Grecs dont ils ont assimilé les acquis technologiques ; enfin, l'étude de la céramique, menée à l'aide des systèmes experts importés des États-Unis, conduit J.-C. Gardin à un renouvellement des raisonnements archéologiques dégagés de la tradition des belles-lettres.

F. Olivier-Utard a fait un travail fort utile en reconstituant l'histoire méconnue de la DAFA. Les sources administratives sont abondamment et longuement citées, au risque parfois de perdre le lecteur dans un récit anecdotique des tribulations des archéologues sur le terrain. On regrettera cependant que l'auteur n'ait pas consulté les archives personnelles de A. Foucher déposées à la Société asiatique de Paris ; les correspondances privées de ce dernier et de son épouse et collaboratrice Eugénie Bazin-Foucher auraient peut-être révélé un point de vue moins officiel sur les débuts de la mission archéologique. Chronique détaillée de l'histoire très officielle de la DAFA et de ses productions (dont les dernières toutefois sont parues après la publication de cet ouvrage), ce livre pourrait peut-être satisfaire s'il était écrit à usage interne des institutions engagées dans cette aventure. Mais l'historien ou le sociologue restent frustrés par l'absence d'une problématique élaborée, d'un réel

point de vue de l'auteur sur son objet, dont témoigne le plan analytique retenu. Le lecteur doit assembler et donner sens aux pièces d'un puzzle disséminées dans l'ouvrage en reprenant les questionnements laissés en suspens. Pour la période ancienne, les relations entre administrations et institutions scientifiques ne sont guère analysées, les stratégies déployées et les choix réalisés (hommes et projets retenus) restant très obscurs. L'histoire de la discipline archéologique est peu présente alors même que l'auteur mentionne l'existence de divisions entre chercheurs sur des enjeux scientifiques. Les biographies des membres de la DAFA sont réduites au minimum, parfois inexistantes, et les trajectoires universitaires ne sont jamais mobilisées pour rendre compte et des positions occupées dans l'univers de l'archéologie orientaliste et des prises de position scientifiques (l'absence d'un travail prosopographique sur les membres de la DAFA fait ici défaut). Aussi comprend-on difficilement les déterminations sociologiques et intellectuelles des points de vue archéologiques qui se succèdent ou s'affrontent au sein de la DAFA. S'engageant sur le terrain de l'histoire du temps présent, l'historien n'avait-il pas la chance de se faire sociologue pour enquêter auprès des acteurs de cette institution et confronter leurs témoignages et leurs interprétations du travail effectué ? Les héritages du passé sont-ils si difficiles à assumer et les conflits si vivants pour peser encore sur le travail d'objectivation des entreprises scientifiques et culturelles françaises à l'étranger ?

Roland LARDINOIS

**David M. CROWE**, *A History of the Gypsies of Eastern Europe and Russia*, New York, St. Martin's Press, 1994, xvi-317 p.

Il n'y a pas *une* histoire des Roms, comme il n'y a pas *une* langue rom, mais

## COMPTES RENDUS

bien plus d'une soixantaine de dialectes correspondant aux différents groupes de ce peuple originaire de l'Inde du Nord et arrivé en Europe peu après l'an mil. On distingue quand même deux grandes directions d'émigration : l'une, venant des Balkans, donc du sud au nord, vers l'Europe centrale et occidentale, en France, en Espagne et en Angleterre, où on les rencontre dès le xv<sup>e</sup> siècle. Une seconde vague vient de l'Est, des plaines de la Russie, en Pologne et en Europe septentrionale : considérés comme les anciens esclaves des Mongols (ou Tatars), ces Roms étonnaient leurs contemporains par leur nomadisme, leur aspect et leurs coutumes, leur langue et leurs danses. Partout mal tolérés et souvent en butte aux persécutions, ils partagent avec les Juifs le douteux privilège d'être une ethnie sans territoire (Claire Auzias), qui refuse l'assimilation et le baptême, ou alors qui les adopte sans conviction. Cependant, des groupes importants de Roms sont sédentaires et ils pratiquent des métiers qui leur sont propres : forgerons et maquignons, orpailleurs et orfèvres, montreurs d'ours et diseuses de bonne aventure, marchands de vieilles hardes ou fabricants d'ustensiles en bois, musiciens de talent et danseurs hors de pair.

David M. Crowe voulait initialement construire une bibliographie raisonnée qui commence avec les travaux de l'Allemand Grellmann (1783), du Roumain Kogalniceanu (1837) et du Français Vaillant (1857) et s'achève avec les rapports des organismes internationaux et les articles de presse sur leur situation actuelle en Europe de l'Est, en passant par le génocide (*Porajmos*) hitlérien, dont beaucoup de Roms furent victimes entre 1933 et 1945. Sa bibliographie a pris les dimensions d'une synthèse dont le point fort est l'histoire du xx<sup>e</sup> siècle et l'échec de leur intégration dans les États nationaux de l'Europe de l'Est. En revanche, dans les empires multinationaux — Autriche-Hongrie, Russie, Empire ottoman — leur situation a été relativement meilleure,

même si on note partout leur ravalement au rang de citoyens lambda.

Très nombreux dans les pays roumains — Valachie et Moldavie — où ils frôlaient les trois cent mille au milieu du siècle dernier, ils tombèrent en esclavage, offerts qu'ils furent par les princes aux couvents et aux grands seigneurs (boyards). Sédentarisés de force et roumanisés, ils subirent ici les pires humiliations qui épargnaient pourtant ceux d'entre eux appartenant encore à la Couronne. L'affranchissement en masse du milieu du xix<sup>e</sup> siècle — à peu près au moment de la suppression de l'esclavage et de la traite des Noirs — les jeta dans des sociétés en pleine mutation qui ne purent — ou ne voulurent — leur assurer une parfaite égalité avec les autochtones. À leur tour, les nomades eurent à subir les déportations nazies, le rejet de la part des autorités, de l'école, de l'Église et de l'armée, les grandes institutions à vocation intégratrice des États de l'Europe de l'Est. Les régimes communistes s'essayèrent à les sédentariser et à les assimiler, mais l'échec fut patent dans les années 1970, lorsqu'ils devinrent les boucs émissaires du national-communisme nivelateur d'un Ceaucescu. Lors des révolutions de 1989, avec l'ouverture des frontières et les mutations politiques, les Roms firent encore les frais de la sévérité des autorités occidentales à l'encontre des immigrants clandestins, et des populations de l'Est jalouses du bien-être de quelques caïds locaux. On oublie ainsi très vite leur apport dans la conservation et la transmission des métiers d'art — notamment la musique et le chant — pour les désigner à la vindicte populaire dès qu'un incident se produit quelque part. Alors on brûle leurs maisons, on les expulse des villages, on les poursuit lors de véritables pogroms, comme ceux de juin 1990 à Bucarest.

Pourtant des voix s'élèvent en leur faveur et les élites roms, de concert avec les organisations internationales, réfléchissent à la conservation d'une culture et d'un mode de vie propres qui ont résisté aux pires épreuves durant une histoire

bientôt millénaire. Le livre de D. Crowe est une plaidoirie dans ce sens, et sa riche documentation en fait un instrument précieux pour les spécialistes des minorités.

Matei CAZACU

**Michel BRUNEAU (dir.)**, *Les Grecs pontiques. Diaspora, identité, territoires*, Paris, Éditions du CNRS, 1998, 247 p.

Cet ouvrage n'est pas seulement le produit de communications données au colloque international tenu à l'École française d'Athènes en mars 1995. Il est aussi le fruit de recherches — financées, en 1993, par le ministère de la Recherche et le CNRS — développées dans le cadre du programme « Intelligence de l'Europe. Méditerranée : échanges et affrontements » et de la politique d'échanges avec la Fondation nationale de la recherche scientifique grecque, l'université de Thessalonique, le Centre d'études pontiques et l'Académie des sciences de Russie.

La collaboration regroupe une équipe de géographes, d'historiens, de sociologues et d'ethnolinguistes, grecs, russes et français sous la direction de Michel Bruneau. Le parti pris de la rencontre est défini par celui-ci en ouverture. Il s'agit de saisir l'identité d'un peuple en diaspora qui a perdu son territoire en 1923 à la suite du traité de Lausanne, lors de l'échange des populations grecques d'Asie Mineure et turques de Grèce. Plus précisément, il s'agit de comprendre comment cette identité a perduré au cours des déracinements successifs ?

L'ouvrage s'organise autour de trois parties dont la logique suit dans le long terme l'itinéraire du peuple pontique. La première partie rend compte des éléments fondateurs de son identité (racines, espace migratoire et langue). La deuxième décrit sa dispersion spatiale des côtes de la mer Noire au Caucase, en Asie centrale, en Sibérie. La troisième témoigne du dépla-

cement d'une partie des Grecs pontiques vers la Grèce après la Première Guerre mondiale.

Le terme « pontique » désigne celui qui est originaire du Pont, cet espace géographique délimité par les côtes de la mer Noire, entre Sinope et Batum, par la chaîne pontique et les vallées du Kelkit et du Coruhm (la Turquie actuelle). Et M. Bruneau, appuyant davantage le lien entre l'homme et le territoire, précise : « cette singularité éco-physique du Pont par rapport à l'ensemble de l'Asie Mineure a son équivalent sur le plan humain ».

Ce livre aborde une question d'histoire d'identité par le biais des rapports qu'entretiennent un territoire d'origine et un peuple en diaspora. Le niveau d'observation choisi s'y prête : depuis l'Antiquité (lorsque, sous le royaume de Mithridate, le brassage des populations autochtones développe le processus d'hellénisation du Pont) jusqu'aux années 1990 (quand un important mouvement de réfugiés Grecs pontiques afflue vers la Grèce) la constitution d'un système commun de référence et de comportements de déracinement et de réenracinement vont de pair. Les vagues migratoires multi-séculaires de la diaspora pontique sont décrites comme support d'un comportement identitaire. La distribution spatiale des communautés pontiques, la structure des réseaux associatifs, l'activité culturelle deviennent les événements clés pour comprendre cette communauté grecque pontique. Les liens de l'homme à l'espace fondent alors l'existence du peuple pontique, et son destin, à travers les siècles, est appréhendé ici à différentes échelles géographiques.

Patrick Counillon, qui étudie les témoignages des géographes antiques, observe qu'à l'époque du dernier royaume hellénistique dans la région, avant la conquête romaine, le processus d'hellénisation du Pont passe par le contrôle de dynastes locaux et l'histoire des Grecs pontiques devient le résultat d'un brassage de populations autochtones d'origine grecque, paphlagonienne, galate ou iranienne.

## COMPTES RENDUS

Mais si le territoire semble constituer un des éléments du groupe en question, la langue, elle, en est le second. Le caractère pluri-ethnique du milieu social pontique (populations d'origine ionienne, turkmènes, etc.), souligne Georges Drettas, « implique une adaptation particulière des pratiques langagières aux contours de l'espace originel ». Il nous semble intéressant ici de retenir l'idée de l'auteur selon laquelle la langue — et sa dynamique —, comme objet social, est conçue à l'intérieur d'espaces langagiers qu'elle engendre. En tant qu'élément culturel mobile, la langue voyage avec ses locuteurs.

De l'Antiquité, le lecteur se voit propulsé à l'époque moderne, l'époque byzantine n'étant pas couverte. Kostas Fotiadis distingue dès le xv<sup>e</sup> siècle deux courants migratoires des Grecs. Le premier va des Balkans et de la mer Égée vers les régions danubiennes et le sud-ouest de la Russie ; le « retour » se fait après la guerre russo-turque de 1768-1774. Le second part de l'Asie Mineure, et en particulier du Pont, et s'oriente vers la Russie orthodoxe, précisément dans les régions du Caucase, de la Transcaucasie et de la Russie méridionale pour échapper à l'emprise des Ottomans. Depuis, une multitude de déplacements successifs des populations, toujours dans le sud de la Russie et dans le Caucase, balisent le temps jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle : après la guerre russo-turque de 1827-1829, des Grecs de Trébizonde accompagnent les troupes russes pour s'installer dans les territoires arméniens rattachés à l'Empire russe (Eleftherios Charatsidis) ; ou le flux migratoire grec pontique de 1860 vers la province de Stavropol (Tamara Galkina) ; ou encore les déportations en Kazakhstan et dans l'Oural à la fin de la Seconde Guerre mondiale et au début de la guerre froide des populations grecques de la mer d'Azov et de Crimée.

Au début du xx<sup>e</sup> siècle, des Grecs pontiques, ceux qui avaient déjà émigré au xix<sup>e</sup> siècle dans le Caucase, s'installent en Macédoine — des agriculteurs en majorité (Artémis Xanthopoulou-Kyriakou). Avec

le traité de Lausanne, un million cinq cent mille réfugiés grecs (estimation) arrivent dans le pays. De ce chiffre, les Grecs du Pont et de l'ex-URSS sont environ 400 000, dispersés dans toute la Grèce : 200 000 environ en Macédoine, 50 000 en Thrace et 150 000 dans le reste du pays (Pery Lafazani, Myron Myridis). Cette première vague de réfugiés s'accompagne de plusieurs autres, qui se succèdent des années 1970 à aujourd'hui. Depuis le début des années 1990, la question pontique préoccupe davantage les différentes instances de la Grèce, un intérêt qui coïncide avec la chute des régimes socialistes. Après 1989, l'important mouvement de réfugiés grecs pontiques vers la Grèce souligne ce tournant politique. Face à cette situation, l'État grec y répond favorablement en créant un service spécial de la Banque agricole, nommé « Programme de rapatriement », qui prévoit leur installation en Thrace (Gerassimos Notaras).

Si les communautés territoriales grecques constituées d'abord dans l'Empire russe, ensuite en URSS, comme le soulignent Vladimir Kolossov, Tamara Galkina et Alexei Krindatch, gardent « la même identité ethnique », elles « se distinguent par la langue, les particularités de l'économie et de la culture », selon le statut social d'origine et selon le degré d'intégration. Maria Vergeti, quant à elle, élabore son approche de la formation identitaire collective pontique sur le sol grec. Intimement liée à l'histoire de l'hellénisme, la mémoire du territoire d'origine, le Pont (cette patrie perdue), procède à des réajustements, des adaptations selon l'espace social approprié.

La diversité des textes révèle que les Grecs en diaspora ne sont pas seulement une singularité éco-physique du Pont, ni non plus des victimes de déracinements successifs. Ils sont perçus aussi, en tant que groupe social complexe, comme étant impliqués dans la vie profonde des espaces qu'ils occupent. Mais ce dernier aspect est inégalement exploité, bien que les contribu-

tions permettent de suggérer cette perspective.

Dès l'Antiquité, en mer Noire, les Grecs pontiques évoluent dans un milieu marin leur permettant de développer des liens économiques et culturels par le Bosphore avec le centre de l'hellénisme qu'a été la mer Égée ; sous l'Empire ottoman et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, ils exploitent des mines de la région montagneuse d'Argyropolis (le Gümüşhane actuel), se spécialisent dans le travail artisanal des métaux, et obtiennent par la suite des concessions minières dans d'autres régions d'Asie Mineure et du Caucase, comme la province de Stavropol. Parallèlement au déplacement économique et sous une politique favorable du tsar de Russie, ils peuplent d'autres régions, en Géorgie, en Abkhazie et ailleurs.

Les rapports d'une communauté au territoire d'origine, au territoire d'accueil, à la langue, à la religion, sont pris en compte ici pour permettre aux auteurs de s'approcher au plus près de la réalité sociale pontique, variable selon le temps, les régions ou localités. Cette démarche a pour but de construire une carte des mouvements migratoires et d'atteindre l'identité. Elle reste tout de même simplificatrice puisque la diaspora est dans l'identité, c'est-à-dire dans l'espace social qu'elle est censée exprimer. Autrement dit, l'identité occupe toujours dans l'espace social une position semblable. Voir principalement dans les comportements de la diaspora l'expression d'une identité et effleurer seulement le processus d'identification sociale, c'est ne pas tenir compte de l'évolution du système commun de référence. La question identitaire, à tout moment, est le produit d'un système d'interactions sociales.

Maroula SINARELLIS

**Daniel PANZAC**, *Les corsaires barbaresques. La fin d'une épopée (1800-1820)*, Paris, Éditions du CNRS, 1999, 311 p.

Avec l'ouvrage de Daniel Panzac, on est loin du récit d'aventures, des Caraïbes

et de leurs boucaniers de légende. Il s'agit en effet d'une étude historique au meilleur sens du terme, avec un texte bien écrit, bien composé, étayé par une vaste documentation et nourri de références puisées dans une dizaine de dépôts d'archives. La qualité de ses illustrations comme de son appareil critique pourrait servir de modèle à bien des thèses.

Après l'évocation des grandes heures de la « course », l'auteur fait le point sur une décadence laissant présager l'extinction d'une activité qui, pendant près de trois siècles, avait été la raison d'être des régences barbaresques. La crainte des escadres françaises et britanniques, le versement de tributs par des États comme les Pays-Bas, garantissaient généralement la sécurité des plus belles cargaisons. Pour leurs prises, les corsaires devaient se contenter de navires espagnols ou du menu fretin des barques napolitaines ou toscanes. Quant au commerce régulier avec l'Europe, surtout avec Marseille, il était assuré essentiellement par des navires français.

Mais les temps allaient changer avec la reprise de la guerre en Méditerranée, au début de 1793. La destruction de l'escadre française de Toulon, livrée aux Anglais, les bouleversements politiques de l'Italie, enfin la suppression de l'ordre de Malte allaient offrir des perspectives nouvelles. On assistait à un renouveau de la course, à Tunis surtout, mais aussi à Alger comme à Tripoli, qui devait soutenir pendant quatre ans une guerre navale avec les États-Unis<sup>1</sup>. On peut suivre le rythme et l'orientation des croisières. La délivrance de passeports, les registres de prises que l'on retrouve dans des archives consulaires plus ou moins bien conservées permettent d'ébaucher des moyennes et d'esquisser des comparaisons. Reste à interpréter les chiffres et à trouver les explications. À partir de 1806, on constate en effet une diminution brutale des armements pour la course. À Tunis, où l'on est en mesure de recenser toutes les sorties, grâce à un registre des passeports

## COMPTES RENDUS

impériaux délivrés aux corsaires tunisiens par le consul Nyssen<sup>2</sup>, le fait est patent. Il y avait eu 79 armements en 1805, 76 l'année précédente, 853 depuis 1793, avec une moyenne de 65 à 66 par an, alors qu'on tombe à 18 sorties en 1806, une seule en 1807, 6 l'année suivante : avec un total de 128, la moyenne est de 14 jusqu'en 1814. L'évolution est analogue à Alger, si l'on se réfère au nombre des prises qui diminuent de plus de la moitié d'une période sur l'autre.

Si les régences délaissaient ainsi la course, comme l'auteur le souligne, c'était au profit du transport maritime. Après la rupture de la paix d'Amiens, elles entendirent jouer de leur neutralité pour s'insérer dans l'activité économique d'une Méditerranée contrôlée par les Anglais. Les bâtiments, ce sont souvent ceux de la course, des chébecs et des polacres allégés d'une partie de leur artillerie, avec des équipages réduits de plus de moitié. Parmi les capitaines, parfois quelques corsaires. Lorsqu'on retrouve des rôles d'équipage, on constate qu'à Tunis le recrutement local était complété par des Italiens, des Grecs ou des Dalmates, à plus de 40 % des effectifs. On est loin de connaître toutes les destinations, la nature des cargaisons, le rôle de bien des négociants. À titre d'exemple, D. Panzac présente quelques carrières, comme celles des Ben Younès, des Djerbiens fixés à Tunis, et, pour Alger, des trop fameux Bacri et Busnach.

Cette activité, née des circonstances, n'allait pas survivre au rétablissement de la paix, après l'effondrement de l'empire napoléonien. C'est en effet le retour de tous les navires libérés du blocus britannique, les français surtout. Bien vite écartés des ports européens comme transporteurs et négociants, « les Maghrébins reviennent alors, avec une ardeur redoublée, à leur activité séculaire, la course ». Mais ils ne s'en prennent pas seulement aux navires marchands, ils opèrent aussi des razzias sur les côtes de l'Italie méridionale. L'une d'elles allait faire scandale : l'enlèvement, en octobre 1815, par

un corsaire tunisien, de cent soixante habitants de l'île de Sant'Antiocho, au sud de la Sardaigne. On en connaît les conséquences, avec les décisions du congrès de Vienne. Après une première visite de courtoisie, restée sans résultat, ce fut le bombardement d'Alger, en août 1816, par la flotte anglo-hollandaise de Lord Exmouth. Une opération décisive, qui sonnait le glas de la course pour les trois régences.

Pour conclure, quelques remarques de forme. Rares sont les fautes de frappe qui ont échappé à la vigilance de l'auteur (Mahgreb, p. 130...). Il faut sans doute lire Djédid, p. 25, au lieu de Sla el Djérid (la nouvelle Salé = Rabat), et Sant'Antiocho, pp. 224 et 228. La transcription des noms propres peut susciter quelques interrogations. Pourquoi Istanbul au lieu de Constantinople ? L'anachronisme est d'autant plus choquant qu'il vient s'appliquer à la titulature d'ambassadeurs accrédités auprès du sultan. Quant à Méhémet Ali, sauf p. 272, il devient Mohammed-Ali, selon une graphie égyptienne des plus contestables. Reste le cas des Djellouli, cette grande famille de Sfax, que l'on s'étonne de retrouver sous une graphie italienne (Gelluli). Ces critiques de détail ne devraient pas nuire au succès de cet excellent ouvrage.

Jean GANIAGE

1. Épisode peu glorieux pour la jeune marine américaine, la capture de la frégate *Philadelphia*, en octobre 1803.

2. Voir Pierre GRANDCHAMP, « Documents concernant la course dans la Régence de Tunis », *Cahiers de Tunisie*, 1957, pp. 269-340.

**Alain CABANTOUS**, *Les citoyens du large, les identités maritimes en France (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Éditions Aubier, « Historique », 1995, 279 p.

Du paletot rayé à la pipe du pêcheur, du caractère maussade des insulaires bre-

tons à la hâblerie des navigateurs provençaux, il n'est guère de figure qui soit plus proche de l'image d'Épinal que celle des hommes de la mer, dont il est confusément admis que la familiarité avec l'élément marin suffit à leur conférer un caractère commun malgré des nuances régionales. Au-delà de ces images (trop) familières, c'est à une interrogation sur ce qui définit une identité collective que nous convie Alain Cabantous, en nous invitant à un voyage de reconnaissance parmi les « citoyens du large » : pêcheurs, marins, matelots et capitaines. Comment cerner ce qui les distingue dans les sociétés occidentales entre le début de l'expansion européenne, à laquelle ils ont largement participé, et l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, moment où se fixe et se fige l'image des « gens de mer » ? La longue familiarité de l'auteur avec ces hommes du large et les populations littorales auxquels il a déjà consacré de nombreux travaux, l'a détourné des chemins trop balisés et des évidences trop souvent répétées.

En s'appuyant sur les recherches des anthropologues et des ethnologues contemporains, A. Cabantous commence par une mise en garde. Certes, les gens de mer ne s'inscrivent pas directement dans les catégories déterminées par une société d'ordres, et, pour cette raison, échappent souvent à l'analyse de l'historien. Il ne faudrait pas pour autant, comme le fait trop souvent une « histoire maritime », se contenter d'une définition vague, retenant la seule référence au milieu marin, ignorant les rapports des hommes de la mer avec la société globale, car, dans les ports et sur les littoraux européens, la diversité l'emporte toujours sur les caractères communs.

Une fois signalées ces réserves vis-à-vis du déterminisme géographique, il s'agit de discerner comment l'identité des gens de mer peut se construire à travers une double perspective : celle du regard des observateurs extérieurs et celle de la conscience de soi, plus difficile à saisir.

La définition la plus immédiatement saisissable est celle de l'organisation du travail : reconnaissance minimale à travers un cadre institutionnel mais qui reste marqué du signe de la diversité. Si les ports du Levant connaissent la structure originale de la prud'homme, apparentée aux communautés de métiers, les pêcheurs du Ponant ignorent le plus souvent toute forme d'organisation professionnelle. Quant à l'ordonnance de 1681, qui prévoit la mise en place d'associations de marins et de pêcheurs, elle n'est que lentement et inégalement appliquée. À part quelques exceptions, comme celle des marins de Dunkerque, la structure communautaire n'est pas une caractéristique des gens de mer. La comparaison de la place occupée par les pêcheurs et les marins au cours des processions dans plusieurs cités portuaires comme leur classement dans le cadre du tarif de la capitation de 1695 révèlent d'ailleurs des différences considérables.

En l'absence de cadres institutionnels généraux, comment se construit le « regard de l'autre » ? Des plus proches, commissaires des classes et curés, aux plus occasionnels : préfets, missionnaires, écrivains, peintres, en passant par les professionnels de la santé, les observateurs extérieurs construisent une image des gens de mer qui répond à un inventaire signalétique mis en place peu à peu entre 1650 et 1840. L'attention des peintres est plus attirée par l'océan que par les hommes de la mer, mis à part quelques scènes de genre du milieu des pêcheurs, prétextes à l'évocation de cadres familiers et de détails de la culture matérielle. Les administrateurs, eux, sont de plus en plus attentifs à la population des littoraux, attention largement motivée, en France notamment, par la stagnation des effectifs susceptibles de prendre la mer (de cinquante mille à soixante mille hommes entre le début et la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle), tandis que flottes de commerce et de guerre ne cessent de croître. Cette préoccupation est à l'origine d'une image ambivalente du matelot : à la fois utile, endurant, tenace, mais aussi

emporté, brutal, ignorant. Cette vision des gens de mer est déjà, à l'époque moderne, un vieil héritage culturel, à peine enrichi. Pourtant des nuances apparaissent, et A. Cabantous souligne le basculement du discours dans les années 1730-1740 : jusque-là globalement négatif, il établit désormais une nette division entre le monde des matelots, instables et indisciplinés, et celui des pêcheurs. Crédité des valeurs positives de solidarité, de moralité et de fidélité, le pêcheur « paysan de la mer » apparaît dès lors comme la « version hexagonale ou européenne du bon sauvage ». Distinction de deux mondes professionnels à laquelle viennent se superposer des distinctions régionales associant les Bretons à l'alcoolisme et les Provençaux au libertinage. À chaque fois, ces regards extérieurs accordent une place centrale et déterminante à l'influence du milieu naturel.

Face à ce regard de l'autre, la vision de soi des communautés de gens de mer se laisse difficilement cerner ; les cahiers de doléances sont un des rares documents qui permettent de l'appréhender. Les populations concernées y insistent sur les conséquences négatives du service des classes, la désorganisation économique qu'il provoque, la précarité quotidienne, le danger omniprésent : un sombre tableau dans lequel « la distinction se réduit au malheur ».

Le croisement du regard des autres et du regard sur soi ne permet pas d'échapper à l'ordre du discours, clos sur lui-même. Aussi, dans les chapitres II et III, A. Cabantous se propose-t-il d'étudier les indicateurs ou « facteurs objectifs, perçus hors du groupe et qui servent à le définir ». C'est tout d'abord à travers des signes corporels que l'homme de la mer se laisse identifier : peau tannée, démarche particulière, pathologie du travail et du milieu maritime. Le vêtement revêt aussi une fonction identitaire. Des éléments différenciés et variables suivant les régions, souvent perçus comme archaïques et commandés par le travail à bord, on passe

peu à peu, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, à un vêtement uniformisé, commun à tous les marins. En 1786, l'ordonnance de Castries impose l'uniforme de marine, plus tard encore le tricot rayé et l'uniforme « à la matelote » émergent comme signes identitaires. À côté de ces signes corporels, l'enquête s'attache également à un repérage géographique. Plus fortement urbanisés que le reste de la population, les gens de mer ne se laissent pourtant pas facilement circonscrire à un quartier déterminé. La variété des situations, révélée par les cartes insérées dans le volume, semble décourager toute généralisation. Il apparaît toutefois que l'existence d'un quartier maritime reconnu est lié à la fois à une certaine ancienneté de la ville et à une activité de pêche très dynamique, comme le montrent les exemples de Dunkerque, Boulogne-sur-Mer, Le Havre, Lorient ou Marseille. Mais, en milieu rural, les villages littoraux abritant une forte proportion de population navigante se laissent mal distinguer des autres villages.

Le quatrième chapitre est plus directement consacré aux conditions de vie dictées par la mer aux populations océanes. C'est l'occasion pour A. Cabantous d'examiner deux points qui ont été longtemps et très largement perçus comme des caractéristiques incontestées des populations maritimes : une forte fécondité et une profonde religiosité. La démographie est la première à faire l'objet d'un constat critique : certes, il existe une natalité spécifique aux gens de mer. Chez ces derniers, les conceptions sont plus fréquentes à l'automne, contrairement à ce qui peut être observé pour les populations paysannes. En conséquence, les naissances se produisent majoritairement au printemps, ce qui, en raison des conditions climatiques, induit une forte surmortalité infantile. En outre, si les populations maritimes se marient à peu près au même âge que les autres, la fréquence et la longueur des absences des conjoints, la surmortalité infantile et masculine expliquent le nombre en moyenne peu élevé d'enfants

par famille et la valorisation des extrêmes : foyers sans enfants ou, au contraire, quand l'union est longue, des familles nombreuses. S'oppose alors grossièrement un monde des matelots peu fécond et instable à un univers des pêcheurs et des capitaines, assez prolifique.

Ce peuple des navigants est-il un peuple dévot et la mer serait-elle à l'origine d'une religiosité particulière ? Tout d'abord, A. Cabantous souligne à quel point les cadres de la Contre-Réforme demeurent inadaptés au monde des marins : ces derniers échappent en effet largement à la paroisse ; quant aux confréries et autres associations pieuses, elles sont surtout fréquentées par les officiers et les femmes. L'examen des dévotions révèle le plus souvent l'absence de spécificité des gens de mer : ni le culte des saints, ni la fréquentation des sanctuaires mariaux du littoral, ni les rites propitiatoires ou encore les dévotions paniques ne leur sont propres. Seuls quelques éléments, comme la bénédiction du navire, qui apparaît tardivement au XVIII<sup>e</sup> siècle, sont plus spécifiques. En revanche, l'omniprésence du danger et la spécificité de la mort en mer entraînent des attitudes spécifiques, en particulier le recours à des rites symboliques destinés à compenser l'absence de dépouille. Ces rites sont surtout le fait des femmes, sur lesquelles s'est appuyée l'Église pour assurer la diffusion d'une culture religieuse tridentine. Ultime et non la moindre des caractéristiques des sociétés maritimes, sont accordées aux femmes une responsabilité et une autorité inconnues dans les sociétés terriennes. Sans qu'il s'agisse de véritable matriarcat, l'association des femmes de pêcheurs aux activités économiques, comme l'initiative laissée aux femmes de marins en l'absence de ces derniers, marquent l'image des populations maritimes.

Au-delà du repérage des éléments, immédiatement perceptibles ou non, qui composent cette identité des gens de mer, A. Cabantous s'attache dans le dernier chapitre de son livre à rappeler les grandes

lignes d'évolution en fonction des mutations extérieures et des changements internes au groupe. Car, loin d'être un monde figé, les ports connaissent au cours de la période moderne des transformations notables. L'affirmation, puis le développement du commerce colonial, amènent ainsi certains ports, restés multifonctionnels jusqu'au règne de Louis XIV, à se spécialiser dans un type d'activités, tels la pêche à Dieppe ou le commerce au Havre. Et si la croissance démographique des grands ports est un fait général, elle entraîne du même coup la diminution des populations strictement navigantes. En outre, l'appel à de vastes bassins migratoires déstabilise souvent ces communautés. Face à ces transformations et à cette instabilité, la fête, quelquefois récupérée par les autorités urbaines dans un but touristique au XIX<sup>e</sup> siècle, joue souvent le rôle de marqueur identitaire. C'est également la conscience ou la volonté de continuer à appartenir à un monde particulier qui pousse les gens de mer à se marier dans leur milieu ou à recourir à la violence comme mode de reconnaissance sociale. Réflexes moins marqués en milieu rural où le pêcheur est en même temps paysan, mais où l'homogamie reste également très forte et où les navigants tiennent, au XIX<sup>e</sup> siècle, à souligner l'écart qui subsiste entre eux et les terriens.

S'il y a donc bien une autonomisation sociale des gens de mer tout au long de la période moderne, elle ne doit pas gommer les fortes divisions internes : pêcheurs, matelots et capitaines sont bien tous « citoyens du large », mais selon des modalités différentes. Ce n'est pas un des moindres mérites de l'ouvrage de A. Cabantous que de nous aider à saisir les nuances et même parfois les discordances qui traversent ce monde faussement homogène. C'est également un des attraits de ce livre que de souligner à quel point l'étrangeté de ce monde est culturellement construite et n'est pas toujours là où nous l'attendions, qu'il s'agisse des comportements démographiques ou des

## COMPTES RENDUS

dévotions particulières. On ne peut donc émettre que quelques rares regrets, en particulier le fait que la comparaison entre les gens de mer français et leurs homologues étrangers, souvent esquissée, ne soit pas poussée plus loin, ce qui, il est vrai, s'explique par le manque de travaux similaires à l'étranger. Un regret matériel également : le défaut d'une reproduction plus lisible que celle qui figure en couverture, un tableau de Joseph Vernet remarquablement commenté dans le texte. Quant au désir de pousser plus loin l'exploration des identités maritimes, il peut facilement être comblé par l'abondance des notes et des références bibliographiques.

Isabelle BRIAN

**David E. BARCLAY et Elisabeth GLASER-SCHMIDT (dir.),** *Transatlantic Images and Perceptions: Germany and America since 1776*, Cambridge, Cambridge University Press/German Historical Institute, 1997, 373 p.

Il y a des déçus de l'Amérique. En 1832, le poète Nicolaus Lenau, qui a émigré aux États-Unis, revient en Allemagne (*die verschweinte Staaten*) au bout de cinq mois. Il avait espéré soigner sa lassitude de l'Europe (*Europamüdigkeit*), mais n'a fait qu'y joindre une déception des États-Unis. Ceci sera l'objet du roman de Ferdinand Kürnberger en 1855, *Der Amerika-Müde*.

Il y a deux façons de faire l'histoire comparée. L'une est le propre des chercheurs : choix d'objets, d'unités et de niveaux d'analyse. L'autre concerne l'étude des « visions réciproques » engagées par les acteurs eux-mêmes. Dans le meilleur des cas, on peut combiner les deux. Il s'agit de dépister similitudes et différences tout en étudiant les représentations des intéressés, qui, elles-mêmes, vont de la compréhension à l'incompréhension, de l'enthousiasme à l'exaspération, voire au

rejet. David Barclay et Elisabeth Glaser-Schmidt ont pris pour tâche d'analyser cette nébuleuse d'images transatlantiques dans toutes ses variantes — des lettres des paysans transplantés aux intellectuels contemplant l'Autre à travers l'Atlantique. Il y a ceux qui ont accompli le voyage et ceux qui ne l'ont effectué que dans leur imaginaire. Les collaborateurs du livre sont eux-mêmes Américains et Allemands, réunis afin de discuter des stéréotypes.

Le pari d'un tel volume — très réussi dans le cas présent — est dans sa propre construction. Le choix a été chronologique, impliquant un va-et-vient constant entre les deux rives de l'océan, s'étendant en outre de l'histoire intellectuelle (Max Weber en Amérique) à l'histoire politique, sociale et culturelle. Ainsi commencent-on par la vision allemande de la liberté à l'américaine autour de la période de la Révolution américaine (A. Gregg Roeber) pour la contraster, dans le chapitre suivant, avec l'image des voyageurs américains en Allemagne au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle (Hermann Wellenreuther). À l'intérieur de chaque période sont notées finement des attitudes changeantes, et l'on voit au XIX<sup>e</sup> siècle comment les enthousiasmes ont pu s'estomper dans une sorte de lassitude générale vis-à-vis de l'Amérique comme de l'Allemagne (Hans-Jürgen Grabbe). Dans le premier entre-deux-guerres — celles de 1870 et de 1914 — comme dans le second, les images se transforment (Wolfgang Helbich ; Jörg Nagler). Au XX<sup>e</sup> siècle, en effet, les visions réciproques des intellectuels (James T. Kloppenberg) et les analyses croisées des systèmes politiques (Peter Krüger ; E. Glaser-Schmidt) sont rattrapées par la *realpolitik* de la guerre (Detlef Junker parle d'une « continuité d'ambivalence »), de l'après-guerre (Hans-Jürgen Schröder analyse la politique d'Adenauer à l'égard des États-Unis) et de l'unification (Konrad H. Jarausch ; Frank Trommler).

Écrits politiques, essais d'intellectuels, films (Beverly Crawford et James Martel),

manuels d'histoire, guides des émigrants, lettres (Wolfgang Helbich et Walter D. Kamphoefner) et journaux d'émigrants allemands sont autant de sources inépuisables de représentations croisées<sup>1</sup>. Mais il faut analyser le propre de chaque support, interpréter les silences ainsi que les débats, et poser la question des statuts sociaux de ceux qui regardent l'Autre. Entre intellectuels, touristes et voyageurs à la recherche de curiosités, il y a des différences importantes, ainsi qu'entre hommes politiques, membres du clergé, étudiants, intellectuels, ou paysans, chacun avec son regard propre (H. Wellenreuther). Mais on peut aussi décliner la catégorisation sociale selon la région d'origine (nordistes, sudistes) ou tout autre critère. Au fond, le voyage est une recherche de la différence mais aussi une élaboration de sa propre identité, qui a révélé pour certains Américains le décalage entre leur idéal politique républicain et une certaine nostalgie pour les mœurs culturelles aristocratiques à l'européenne.

Malgré ou à cause de la variété des objets, ce volume collectif montre la richesse des visions réciproques et leur complexité changeante. Il va bien au-delà d'une étude des perceptions et des stéréotypes, soulignée dans l'introduction. Les regards croisés vont de l'usage de l'Autre dans la sphère politique (d'un Adenauer ou d'un fordisme importé [Philipp Gassert]) aux réactions *in vivo* des immigrés paysans. Les images transatlantiques se déclinent de multiples façons et ne sont jamais statiques. La guerre civile américaine a permis aux immigrés allemands non seulement d'interpréter la société dans laquelle ils vivaient mais aussi de réfléchir à nouveau sur leur pays d'origine (Walter D. Kamphoefner). Les chapitres/sujets ont beau être distincts, on voit bien que le culturel (Marion F. Deshmukh) n'est jamais entièrement indépendant du politique, ni même l'économique de l'esthétique et vice-versa.

Comment lire les visions réciproques ? H. Wellenreuther montre bien le fonction-

nement d'une certaine vision comparative, qui va de l'étonnement à la frustration (étonnement américain face aux pratiques du repas comme activité sociale en Allemagne ; frustration des mêmes pour un pays trop *langsam* à leur goût), et s'affirme surtout en fonction de certaines idées préalables. Au-delà du regard comparatif, il s'agit de la perception tout court. Mais comme le souligne P. Krüger, on a affaire non seulement à des perceptions mais à la comparaison de différents types de perceptions. « La compréhension n'est jamais entière ; il s'agit d'une simplification de la complexité » (p. 190). Ainsi, en Amérique on appelait Thomas Mann « Tommy ».

Nancy L. GREEN

1. Notamment les lettres de la Bochumer Auswandererbriefsammlung (BABS) dans Wolfgang HELBICH (éd.), « *Alle Menschen sind dort gleich...* », *Die deutsche Amerika-Auswanderung im 19. und 20. Jahrhundert*, Düsseldorf, Schwann, 1988 ; et Walter D. KAMPHOEFNER, Wolfgang HELBICH, et Ulrike SOMMER, *News from the Land of Freedom*, Ithaca, Cornell University Press, 1991. Dirk Hoerder a édité plusieurs publications provenant du Labor Newspaper Preservation Project à Brême.

**Samuel L. BAILY**, *Immigrants in the Lands of Promise: Italians in Buenos Aires and New York City, 1870-1914*, Ithaca-Londres, Cornell University Press, « Cornell Studies in Comparative History », 1999, xvii-308 p.

On espérait depuis longtemps l'achèvement de l'étude annoncée de Samuel L. Baily comparant l'expérience des Italiens entre 1870 et la Première Guerre mondiale à Buenos Aires et à New York — les deux principaux pôles d'attraction de la migration italienne dans le Nouveau Monde, avec chacune plus de trois cent mille migrants au début des années 1910.

## COMPTES RENDUS

Comme l'a souvent relevé, à regret, Nancy L. Green, elle-même orfèvre en la matière, trop rares sont en effet, dans l'historiographie internationale des mouvements migratoires, les approches comparatistes, en dépit des bonnes intentions et des proclamations vertueuses. La chose, il est vrai, ne va pas sans difficultés : ne s'agit-il pas, ici, d'inscrire le projet dans les différents contextes des nombreux travaux sur les migrations italiennes, sur les migrations en Argentine et aux États-Unis, sur Buenos Aires et New York ? Vaste programme, qui explique que S. L. Baily ait mis du temps à écrire un livre nourri de sa vaste connaissance des sources primaires et des bibliographies argentine, italienne et états-unienne.

En guise de prologue, le livre s'ouvre sur le récit des vies d'Oreste et Ida Sola, deux cousins qui, au tournant du xx<sup>e</sup> siècle, décidèrent de quitter leur bourg natal, Valdengo, près de Biella, pour émigrer, le premier à Buenos Aires, la seconde à New York. Leur histoire est connue grâce à l'abondante correspondance familiale publiée en 1980 par S. L. Baily et l'historien italien Franco Ramella, *One Family, Two Worlds: An Italian Family's Correspondence across the Atlantic, 1901-1922*. À Buenos Aires, Oreste Sola entra dans l'industrie du bâtiment et, au bout de quelques années, parvint à créer sa propre entreprise. À New York, Ida Sola se maria rapidement avec un Italien venu d'un bourg proche de Valdengo, qui était employé dans les usines textiles de Paterson. Comme son cousin Oreste, Ida entretint une correspondance assidue avec sa famille ; comme lui, elle fit sa vie dans son nouveau pays, où elle repose, et ne retourna à Valdengo que pour une brève visite. Leurs vies exemplifient les trois dimensions que l'auteur s'efforce d'analyser : saisir l'expérience des migrants dans les deux pays qu'ils se choisirent suppose que l'on compare les contextes des départs, des arrivées, et l'évolution des expériences individuelles par la suite.

Après avoir analysé les causes de l'émigration en combinant une approche globale et l'étude micro-historique d'un village du sud de l'Italie, Agnone, S. L. Baily propose une comparaison des contextes de départ des Italiens partis pour Buenos Aires et New York, et révèle des différences significatives dans les degrés de qualification et les ressources que les migrants apportèrent avec eux au-delà de l'Atlantique. L'émigration de Buenos Aires constitue un mouvement plus ancien qui conduit à la constitution d'une masse critique de migrants, souvent venus de régions d'Italie du Nord, à une date plus précoce qu'à New York, où le flot est plus récent, plus méridional, de condition plus modeste et moins enclin à la pratique des sociétés de secours mutuels ou des syndicats.

De même, les deux contextes portuaires que découvrent les migrants à leur arrivée sont-ils bien différents, en termes économiques mais aussi sociaux et politiques. À Buenos Aires, les quelque quarante mille Italiens constituent à la fin des années 1880 près du tiers de la population totale de la ville ; à New York, ils sont alors cent trente-huit mille, soit moins de 3 % de la population new-yorkaise. À la veille de la Première Guerre mondiale, les deux villes comptent plus de trois cent mille Italiens de naissance, qui forment 7 % de la population de New York, 20 % de celle de Buenos Aires. Ce poids relatif plus important des Italiens *bonarenses* s'accompagne d'une conceptualisation de l'immigration plus positive en Argentine qu'aux États-Unis, où la montée en puissance des mouvements xénophobes de restriction des flux migratoires vise alors au premier chef les arrivants d'Europe méridionale et orientale.

La seconde partie du livre compare, terme à terme, les modes d'insertion des migrants italiens dans les deux sociétés portuaires. S. L. Baily suggère que les Italiens de Buenos Aires eurent davantage tendance que ceux de New York à investir les surplus qu'ils parvenaient à rassembler dans l'économie locale, plutôt qu'à les

conserver en vue de leur retour en Italie. Ce constat n'est pas en contradiction avec le fait que les Italiens de Buenos Aires occupèrent plus tôt une place plus importante dans l'économie commerciale du port que ceux de New York, ou qu'ils développèrent également plus vite des réseaux associatifs plus puissants. L'examen de l'insertion spatiale des migrants dans les villes se conclut également par le constat des conditions de vie plus favorables rencontrées à Buenos Aires. En somme, comme le conclut l'auteur (p. 220), « qu'il s'agisse de leurs activités économiques, de leur lieu de résidence ou de leurs activités associatives, les Italiens de Buenos Aires s'étaient en 1914 insérés plus rapidement, plus efficacement et plus complètement que ceux de New York ».

Cette différence s'explique, selon l'auteur, par la différence de composition des deux courants migratoires, notamment en termes de variations régionales et locales (d'où l'importance de l'étude fine des milieux de départ) ; elle s'explique aussi par la différence des deux contextes d'accueil — en particulier par le poids relatif très différent des Italiens dans les deux ports. Étendant la comparaison au-delà de Buenos Aires et New York, S. L. Baily conclut son livre sur une comparaison avec São Paulo, Toronto et San Francisco — qui lui permet de proposer l'idée d'un éventail des modes d'insertion des Italiens dans les villes des Amériques : à l'une des extrémités du spectre se trouve Buenos Aires, à l'autre New York. Entre les deux, San Francisco offre un exemple proche de celui de Buenos Aires, Toronto se rapproche plutôt de New York, et São Paulo constitue un cas intermédiaire. S. L. Baily suggère là des directions de recherche qui, espérons-le, seront explorées à sa suite par d'autres chercheurs. Son livre, assurément, constitue un modèle de socio-histoire des migrations transatlantiques en perspective comparée.

François WEIL

**Laurent Tissot**, *Naissance d'une industrie touristique. Les Anglais et la Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lausanne, Éditions Payot, 2000, 302 p.

Ce livre, centré sur l'histoire du tourisme en Suisse, cherche à éclairer l'élaboration d'un « produit de consommation » dont le voyage en Suisse serait le support : tourisme de nature, où dominent la visite des sites (l'Oberland bernois, la région lémanique, le Valais, le Tessin, les Grisons), la contemplation des lacs (du Léman au lac de Côme, du lac Majeur à celui de Zurich), la découverte des montagnes et des vallées, la reconnaissance des sommets.

L'ouvrage traverse la diversité des besoins couverts par cette industrielle exploitation : contemplation du touriste qui découvre la nature, convalescence du client que guide la recommandation d'un médecin, pratique des sports que recherche l'amateur des nouveaux loisirs anglais. La variété des vecteurs touristiques confère à cette demande de loisir un contexte commercial et industriel. Parmi les premiers d'entre eux, les guides de voyage en Suisse, si nombreux au XIX<sup>e</sup> siècle et dont les plus célèbres portent les noms de Coxe, Ebel, Murray, Baedeker, Muddock, pour ne citer qu'eux, car il est vrai que, de tous les pays européens, la Suisse fut l'une des premières destinations des voyageurs anglais, et qu'elle devint la cible des rêves de voyage. Ne recèle-t-elle pas la source du Rhin dont on peut, imaginairement, se demander si son fleuve n'est pas une résurgence de la Tamise ? Pour un Anglais, le Rhin part de la mer : embarqué à son embouchure en Hollande, il remonte jusqu'à sa source en Suisse, et les chutes du Rhin de Schaffhouse furent un de ces grands spectacles mythiques que mirent en scène guides et agents de voyages : les gouttelettes d'eau, qui éclatent à des centaines de mètres des spectateurs qu'elles éclaboussent, ne sont-elles pas les plus fines particules de la matière animée ? Mais si, de ces imaginaires, il est si peu question dans ce livre, c'est

## COMPTES RENDUS

que sa démonstration est orientée vers la concrétisation de l'industrie touristique.

Des guides et des organisations de voyages ont composé des circuits (on pense, bien entendu, à Joseph Crisp de Liverpool, mais surtout à Thomas Cook, dont la première offre à destination de la Suisse, en juin 1863, fait date). Plus qu'au voyage lui-même, il faut penser aux conditions de son exploitation : voies d'accès, partages du territoire, services hôteliers, etc. Trait révélateur, sont aussi évaluées les prestations des restaurateurs suisses eux-mêmes, dont les guides taillent à la fois la silhouette, la réputation, le mode d'emploi, et dont ils célèbrent éventuellement les vices et les vertus. Tant il est vrai que cette industrie anglaise a mobilisé tout un peuple embauché pour l'accueil, et l'a intéressé à cette rentrée d'argent réputée assurer sa fortune. Toute une propagande et une publicité présentèrent la Suisse comme le paradis des espaces naturels : elle décrivait ses vallées et sa moyenne montagne, quand elle ne dressait pas la mythologie du berger, idéalisant la vie bucolique des pâturages, et chantant les vertus hygiéniques du bon lait frais. Et pourtant, cette industrie était venue de l'étranger et non de Suisse ; ses ressortissants ne se sont mis à la consommer en masse que dans les années 1930, soit près d'un siècle plus tard.

Ce point est au cœur de la démonstration que conduit Laurent Tissot : le rapport que les Anglais entretiennent avec la Suisse est de l'ordre de la conception d'une industrie d'un type inédit au XIX<sup>e</sup> siècle. Plus que la découverte naïve d'un pays inconnu, voire la simple contemplation de la nature ou la valeur médicale des cures de santé, c'est de la structuration d'une activité nouvelle qui exploite la géographie et le capital social d'un pays étranger qu'il s'agit. Bref, la Suisse est un produit de consommation *made in Great Britain*.

Pour réaliser sa démonstration, l'auteur expose la diversité des éléments, tel le transport : la voie ferrée, la route, la navigation, les dates d'apparition des lignes

ainsi que les noms des transporteurs sont mentionnés avec précision. Les améliorations techniques y figurent aussi. Le souci de la chronologie efface peut-être la réalité des contextes et, entre autres, les rapports que cette industrialisation a entretenus avec ceux qui en sont les acteurs en Suisse.

Mais c'est incontestablement sur l'histoire des voyages Thomas Cook que L. Tissot est incollable. Il suit la genèse de cette agence en Angleterre même, indique les premières lignes à destination de Paris, puis de la Suisse et de l'Italie. Il montre à l'envi la genèse du système, son expansion, ses formules commerciales ; il signale ses succès dans la billetterie, dont les Cook de père en fils peaufinent le concept commercial. Il met en évidence la stratégie pour couvrir le territoire, découpé en « unités d'exploitations », créant la fonction de l'agent de voyage, dont il vante le sens du « marketing ». Le travail de l'agence Cook, qui débute avec la conception du coupon d'hôtel, se poursuit par la mise en vente des combinaisons de voyages et de séjours. Ils se modulent par unités de journées, par mode de tarifications, par type de clientèle, etc. Cette histoire-ci est assurément le centre de ce livre, sa pièce maîtresse ; d'une certaine manière, elle sert à l'auteur de modèle pour analyser le tourisme industriel. Rien ne bronche et tout circule. Ce souci de l'érudition laisse toutefois dans l'ombre la nature des intérêts suisses eux-mêmes dans cette conquête du marché, et ce silence relatif sur leur défense peut laisser perplexe.

L'ouvrage s'achève par une riche documentation : archives et documents originaux, guides de voyage, publications diverses, bibliographie d'interprétation, etc. Bref, une richesse de sources incontestables, qui fait regretter l'absence de dialogue entre les ouvrages mentionnés et la démonstration de l'auteur. Nul doute pourtant que cette articulation aurait nourri un fructueux échange. Mais c'est là bien peu de chose au regard du matériau

que nous livre ce travail soigné, rédigé dans un style qui le rendra utile aux historiens autant qu'aux sociologues.

André RAUCH

**Harvey LEVENSTEIN**, *Seductive Journey: American Tourists in France from Jefferson to the Jazz Age*, Chicago, University of Chicago Press, 1998, xiv-378 p.

L'histoire du tourisme est trop souvent conçue comme le récit d'une décadence, les voyageurs héroïques des siècles passés cédant le pas aux touristes ordinaires d'aujourd'hui. Critiquer ce stéréotype est le but de Harvey Levenstein dans son étude des Américains qui ont visité la France avant 1930. Afin de se dégager d'une analyse plus romantique que scientifique, H. Levenstein relie les touristes américains aux courants principaux de l'histoire culturelle des États-Unis. Même si l'auteur n'arrive pas à échapper complètement au thème du déclin, qu'il dénonce, son ouvrage renouvelle l'histoire du tourisme et des images américaines de la France. H. Levenstein emploie pour ce faire une variété prodigieuse de sources : journaux, revues et surtout les écrits des voyageurs eux-mêmes. Il en résulte une histoire des expériences et des mentalités des touristes américains en France, qui permet de revivre en détail leurs voyages : la traversée de l'Atlantique, les repas pris tout au long du séjour, les lieux voués à la vénération comme ceux auxquels on ne jette qu'un coup d'œil oblique. De surcroît, un style vivant rend la lecture agréable à tous.

L'idée centrale de H. Levenstein est de situer son sujet dans la société américaine, qui évolue d'un pays peuplé de producteurs puritains dans les années 1780 à une nation composée de consommateurs de plaisirs des années 1920. Selon l'auteur, le tourisme culturel, voué à la lourde tâche

(*hard work*) de découvrir la société, la langue et l'histoire de la France, a été débordé par le tourisme de loisirs pendant cette période. On constate donc que les réservations des tours de « Paris by night » et du shopping se substituent aux visites répétées et consciencieuses des musées. H. Levenstein affirme que le tourisme donne un reflet des idées — populaires — d'art et de perfectionnement de soi, deux éléments clés du comportement des Américains en France. Les lettres et les journaux intimes, racontant des visites au Louvre, décrivent la transformation de l'idée d'un art conçu au départ comme le domaine d'experts masculins, mais perçu plus tard d'une manière plus romantique, sous le seul angle d'une réaction émotionnelle. Le tourisme en France illustre combien ce souci du sentiment bourgeois prédominait au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, surtout parmi les femmes de la bourgeoisie.

H. Levenstein applique à son sujet les modèles préexistants tirés de l'historiographie des États-Unis. Par exemple, c'est en emboîtant le pas à l'historienne Ann Douglas qui, en 1977, parlait d'une « féminisation de la culture américaine », que l'auteur décrit une « féminisation du tourisme américain » parallèle. Les idées de Thorstein Veblen sur la consommation bourgeoise jouent dans ce livre un rôle important. Sur ce plan historiographique, on souhaiterait plus d'analyse sur le tourisme en France comme moteur autant que miroir des changements dans la culture américaine. La fascination des Américains dotés d'une joie de vivre à la française, par exemple, a-t-elle discrédité, ou renforcé, les défenseurs des valeurs puritaines aux États-Unis ? Ou encore, ce tourisme a-t-il influencé la construction d'identités nationales ou raciales parmi les Américains ? Bref, si les touristes américains n'avaient jamais traversé l'Atlantique pour découvrir la France, dans quelle mesure l'histoire des États-Unis aurait-elle été différente ?

## COMPTES RENDUS

Il faudrait également se demander si H. Levenstein ne souligne pas exagérément le rôle des élites comme inventeurs des modes du tourisme américain en France (voir en particulier p. 280). Il ne s'agit pas de nier le phénomène d'imitation des plus riches par les classes moyennes, mais plutôt de reconnaître que les classes populaires auraient pu influencer le tourisme. À titre d'exemple, l'auteur ignore la tradition du *slumming* (l'encanaillement), c'est-à-dire la vogue des gens riches qui imitent les plus pauvres pour s'amuser, et qui explique les guides comme celui imprimé en 1903 sous le titre *A Tramp Trip: How to See Europe on Fifty Cents a Day*. Peut-être y avait-il de tels imitateurs des classes ouvrières parmi ceux qui, cités par Levenstein, voyageaient en *steerage* avec les immigrés. De la même façon, il oublie, en ce qui concerne les loisirs, que la recherche du plaisir n'était pas simplement une invention des classes aisées, mais aussi des classes ouvrières américaines qui se déplaçaient non pas en France mais dans des endroits comme Coney Island, à New York.

Bien que le versant français ne soit pas son sujet principal, pour mieux comprendre les rapports touristiques franco-américains, H. Levenstein rappelle la méfiance des Américains vis-à-vis des mœurs sexuelles des Français ainsi que les émeutes anti-touristes et anti-américaines à Paris en 1926. Lier ces épisodes aux dynamiques du tourisme constitue un point fort de sa thèse. H. Levenstein constate, par exemple, que l'essor progressif du tourisme de loisirs aux dépens du tourisme culturel a contribué à une dégradation des images américaines de la France. Plus les Américains voyaient la France comme un paradis où ils pouvaient échapper aux pressions de la vie moderne aux États-Unis, moins ils la considéraient comme une civilisation avancée et digne de leur respect.

En ce qui concerne la théorie du tourisme, l'auteur critique dans sa préface l'idée que le tourisme moderne n'a rien à

voir avec les voyages d'antan, souvent considérés comme plus authentiques et individualistes. Prenant place dans un courant général (avec Jean-Didier Urbain et Jonathan Urry), H. Levenstein démontre qu'un âge d'or des voyages n'a jamais existé. L'auteur souhaiterait ainsi éradiquer la distinction méprisante (*invidious distinction*) entre les vrais voyageurs (*travelers*) et les banals touristes, une division développée dans les essais « anti-touristes » de Paul Fussell, Daniel Boorstin ou, côté français, d'André Siegfried. L'auteur montre d'une manière convaincante comment les voyageurs de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ressemblent aux touristes modernes. Ils embauchaient des guides, préféreraient voyager avec d'autres Américains, et compareraient ce qu'ils voyaient sur place avec les images qu'ils avaient vues dans les livres. Cette argumentation permet avantageusement de mettre en relief comment toutes les expériences du voyage sont influencées par les filtres (stéréotypes, attentes, guides), « incontournables » entre voyageur et pays d'accueil.

Cependant, l'auteur lui-même s'oublie à reproduire, quelquefois, cette même distinction anti-touriste qu'il trouve nuisible. En retraçant le déclin relatif du tourisme culturel aux dépens du tourisme de loisirs, il suggère que le premier est préférable au dernier. Selon lui, il manque au tourisme de loisirs le sens du développement culturel personnel ainsi que la valorisation de la connaissance des cultures étrangères qui jouaient un rôle plus important dans le tourisme d'antan. L'auteur conserve ainsi l'argument essentiel des anti-touristes : tous les voyages ne sont pas égaux. Alors que H. Levenstein espère contourner ce débat stérile (*fruitless debate*) entre touristes et soi-disant voyageurs, il risque de déclencher un débat analogue entre touristes de culture et de loisirs. Mais même si ce débat se poursuit, ce livre, riche en sources et en synthèse, raffine les termes de notre discussion.

Christopher ENDY

**Franck MICHEL**, *Désirs d'ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages*, préface de Jean-Didier Urbain, Paris, Armand Colin, « Chemins de traverse », 2000, 272 p.

D'emblée, l'objet de cet ouvrage pourrait se condenser en une formule : à l'heure du village global, l'individualisme, l'égoïsme et l'anthropocentrisme sont-ils toujours solubles dans la découverte de l'autre et de l'ailleurs ? La réponse, on s'en doute, n'est pas simple. Car si la passion de l'étrangeté et de l'altérité n'a jamais cessé de pousser de nombreux individus à échapper au marasme quotidien, leurs motivations profondes sont souvent de nature complexe, voire confuse, et le livre de Franck Michel en dresse une cartographie aussi utile que captivante.

Évaluant l'ampleur des transformations ayant affecté les approches et les pratiques du voyage depuis les époques du « Grand Tour », puis de la flânerie romantique, de l'aventure coloniale ou de la *beat generation*, l'auteur dégage différentes catégories — touriste/voyageur, explorer/exploiter, quête du salut/quête du profit, etc. — dont nous devenons de moins en moins sûrs, à mesure que nous progressons dans la lecture, qu'elles soient radicalement anti-thétiques, tant elles semblent suscitées par un même souci d'appropriation de l'ailleurs, ou plutôt des nombreux ailleurs possibles. Les visées des différentes espèces de prédateurs, en particulier les requins du tourisme de masse, font ainsi l'objet d'analyses qui prolongent et enrichissent celles auxquelles l'auteur nous avait déjà confrontés dans son ouvrage sur le rêve oriental chez les colonisateurs, les aventuriers et les touristes occidentaux<sup>1</sup>. Il nous est rappelé que, dans la gamme des nombreux voyages « authentiques » proposés par les professionnels du tourisme — ceux auxquels l'emblématique cocotier sert de repoussoir —, tous mettent en jeu des inégalités socioculturelles. L'exemple asiatique permet ensuite à l'auteur de s'interroger sur les liens que tisse le désir

d'ailleurs avec la quête d'un sacré qui serait « étranger » à l'Occidental : « Ainsi que le démontre le succès grandissant du "bouddhisme à l'occidentale", l'Asie pourrait être cette terre lointaine, à la fois sainte et sacrée, où l'imaginaire occidental puise ses dernières ressources pour conquérir le bonheur terrestre. [...] L'Asie n'est plus une terre de mission, mais une terre de refuge. » Plus insidieuses, les motivations du « moi-en-voyage » des écrivains itinérants et autres *travels writers* sont l'occasion de réflexions piquantes où le constat est sans appel : le livre de voyage est souvent révélateur d'attitudes narcissiques, dont celle, assez symptomatique, d'écrivains-voyageurs multipliant les croquis de scènes pittoresques vues de la fenêtre de leur voiture ou de la terrasse de leur hôtel. L'ailleurs y est vécu dans un rapport d'extériorité et sert de support à l'épanchement des états d'âmes d'un moi décidément indélébile.

On l'aura compris, l'auteur se fait une haute idée du voyage, dont il défend une conception radicale. Voyager, c'est « se risquer, à la nouveauté, à l'étrangeté, à l'inconnu, à l'incommensurabilité ». Une profession de foi nourrie des écrits de ceux qui affectionnent les chemins de traverses et à la mesure d'un itinéraire personnel où la pratique assidue du terrain est essentielle. Anthropologue, directeur de la revue *Histoire et anthropologie*, F. Michel a toujours défendu la pensée vagabonde, voire buissonnière, celle qui trace des lignes de fuite, ouvre de nouveaux espaces et s'efforce d'échapper aux dogmes et aux idéologies. Et c'est aussi dans cette direction qu'il faut chercher sa conception de l'ailleurs, pour autant qu'il puisse être circonscrit, chez un chercheur dont le parcours personnel tient de l'art de la fugue. S'appuyant largement sur sa propre expérience, notamment sur ses enquêtes en Indonésie et les conditions matérielles et psychologiques dans lesquelles elles se sont déroulées, l'auteur, voyageur infatigable, analyse finement la subjectivité de l'anthropologue face aux mondes chan-

## COMPTES RENDUS

geants qu'il étudie. De fait, toute sa réflexion est traversée par le point de vue d'un individu naviguant sans cesse entre l'approche scientifique du chercheur, et celle, plus affective, du voyageur. Affleure ainsi le trouble éprouvé devant la disparition du terrain exotique classique sous l'effet de la décomposition des structures de la vie traditionnelle à laquelle les différentes quêtes de l'ailleurs ont grandement contribué.

Au final, par la variété des références et la précision des évocations, nous dirons qu'il s'agit d'un livre sur la curiosité et le désir, proposant au lecteur un dépaysant

voyage au pays des voyageurs, un voyage dont l'étape la moins surprenante n'est certainement pas celle consacrée aux voyageurs immobiles : « Combien de voyageurs en chambre, découvreurs de mondes à travers la lecture partent finalement plus loin, plus en profondeur, plus librement que les masses de voyageurs pressés de tout faire et de tout voir ? »

Martial GUÉDRON

1. *En route pour l'Asie. Le rêve oriental chez les colonisateurs, les aventuriers et les touristes occidentaux*, préface de David Le Breton, Strasbourg, Éditions Histoire et Anthropologie, 1995.